

DJALAL AL-DIN RUMI

Contes Soufis

Offert par VenerabilisOpus.org

Dédié à préserver le riche patrimoine
culturel et spirituel de l'humanité.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

INTRODUCTION

Grâce aux ouvrages déjà parus et aux visites régulières des confréries de derviches tourneurs, Mawlanā Djalāl al-Dīn Rūmī n'est plus un inconnu pour le public français. Il est même devenu, pour qui s'intéresse au sujet, une figure familière de la littérature musulmane.

La richesse du catalogue des œuvres traduites ne cessant de s'accroître, les travaux universitaires se succédant, on peut désormais disposer d'un vaste panorama de cette littérature. Toutefois, les civilisations orientale et occidentale n'abordent pas de la même manière ce qui touche à la religion, à la sagesse ou à la connaissance. C'est pourquoi il est souvent difficile pour le lecteur occidental de situer les grands poètes de l'Islam. Ne sont-ils que des poètes ? Ne sont-ils pas aussi des mystiques ? Leurs œuvres ont-elles un sens ésotérique ? Toutes questions qui s'appliquent évidemment aux ouvrages de Mawlanā Djalāl al-Dīn Rūmī, qui peut apparaître dans un même texte comme un poète, un mystique et un sage.

Cette diversité des angles d'approche de la littérature soufie fait clairement comprendre que le soufisme ne saurait être réduit à une doctrine, si clairement formulée soit-elle. Le soufisme se compose de plusieurs traditions, sensiblement différentes les unes des autres mais qui ont toutes en commun leur attachement aux principes fondamentaux de l'Islam.

Dès le début de l'Islam, les vies « exemplaires » de certains fidèles influencèrent profondément la tradition.

Si on se réfère à des ouvrages comme le Mémorial des saints de Farid-uddin Attar, au Kach-al-Mahdjub de Hudj Wiri ou encore au Risale de Kusheyri, on constate que tous datent du x^e siècle et qu'ils contiennent tous trois des hagiographies des premiers soufis. On constate également que ces premiers soufis vivaient de manière ascétique et qu'ils étaient aussi détachés des biens de ce monde qu'attachés au prophète de l'Islam. Enfin, chacun de ces ouvrages contient une véritable mise en garde contre la dégénérescence du soufisme. Le but des auteurs est autant de fixer une tradition que de donner un exemple.

C'est qu'à l'époque la traduction des ouvrages des philosophes grecs et des sages hindous avait engendré chez les soufis une grande multiplicité de courants de pensée, au détriment parfois de la certitude originelle. La référence aux premiers fidèles paraissait ainsi nécessaire pour retrouver son chemin dans les méandres des tendances.

Chacun de ces premiers soufis, initiateur de longues traditions (dont certaines se perpétuent encore), descendait directement du prophète. Cette filiation traditionnelle ainsi que la relation maître à disciple permettent au fidèle de se rattacher aux origines de l'Islam, qui peut alors s'incarner. On voit la différence entre cette approche et celle, plus désincarnée, qui consiste à aborder la religion par les écrits qu'elle a suscités.

Les confréries (Tarikat) se sont donc multipliées. Les lieux de réunions (Tekke ou Zaviga) également. Se multiplièrent aussi les œuvres littéraires, les coutumes et les rites. C'est tout cet héritage qui constitue ce que nous appelons le soufisme.

Le soufisme fut souvent décrié pour son penchant pour les arts et tenu à l'écart par l'Islam orthodoxe. Ce fut le prétexte d'innombrables querelles et Rûmî, du fait de l'importance qu'il donnait à la musique, fut certainement l'un des plus critiqués.

Avant la venue des Mongols, l'Afghanistan d'aujourd'hui était le berceau d'une riche civilisation et la ville de Balkh était, parmi ses cités, l'une des plus importantes par son rayonnement. Bahaeddin Veled, le père de Rûmî, y était considéré comme le plus grand savant de l'Islam. On lui attribuait le nom de sultan i Ulema (sultan des savants). Le sultan de cette contrée était sous l'influence d'un autre savant, Farreddin Razi, qui défendait la cause des philosophes de l'Islam. Le père de Rûmî, adversaire irréductible de cette tendance, décida alors de quitter le pays et certains prétendirent par la suite que l'invasion des Mongols fut pour le sultan un châtiement pour n'avoir pas reconnu le grand savant qu'abritaient les murs de sa cité.

La petite caravane, formée du maître, de sa famille et de ses disciples, se rendit d'abord à La Mecque. Puis elle vint s'installer en Anatolie. C'était l'époque du règne des sultans seldjoukides et Bahaeddin Veled comptait y recevoir un accueil plus favorable. Après un bref séjour dans la ville de Karaman, la famille de Rûmî, sur l'invitation du sultan Allaeddin Keykubad, se fixa dans la ville de Konya, capitale de l'empire seldjoukide. Rûmî était déjà père de deux enfants.

Bahaeddin Veled trouva la mort deux ans plus tard mais la brièveté de son séjour à Konya lui avait cependant permis de s'attirer l'estime et l'affection du sultan, des nobles et de la population. Les disciples de Bahaeddin Veled se regroupèrent alors autour de son fils Rûmî, déjà considéré par tous comme un grand savant.

Un an plus tard, Rûmî reçut la visite d'un ancien disciple de son père, Seyyid Burhaneddin. Celui-ci lui dit : « Sans doute es-tu incomparable par ton savoir mais ton père avait quelque chose de plus que toi. C'était un homme dans toute son essence et c'est cela qui te fait défaut. »

Pendant neuf années, Rûmî fut le disciple de Burhaneddin. Ce fut pour lui une période de maturation et de

parachèvement et, quand Burhaneddin partit au bout de neuf ans, il était devenu un savant unanimement respecté.

Mais l'apparition d'un autre personnage, Shems eddin Tabrizi, vint bouleverser l'existence de cet austère théologien. Ce qui se passa entre ces deux hommes, cette communion, cette extase et cette joie, défie l'explication et reste un mystère. La réalité de la chose est pourtant prouvée par les profonds changements qu'apporta Rûmî dans sa vie et qui transparaissent dans ses œuvres. Par la suite, bien des écrivains et des historiens tentèrent de percer ce mystère. Cette période vécue aux côtés de Shems eddin fut la plus exaltante pour Rûmî et la disparition de Shems eddin le laissa dans un état de grand chagrin et de profonde nostalgie, qui s'exprima par un jaillissement de poèmes.

Plus tard, Rûmî fit la connaissance d'un bijoutier, Salahaddin Zerkoubi. Un jour, entendant le son des marteaux qui travaillaient l'or dans l'atelier de son ami, Rûmî crut entendre une invocation du nom d'Allah et, pris d'une grande émotion, il se mit à danser au beau milieu du bazar. Cette danse devint plus tard la danse rituelle de ses disciples, connus en Europe sous le nom de derviches tourneurs.

L'amitié de Rûmî pour ce bijoutier inaugura une nouvelle période dans sa vie, marquée par de multiples réunions de fidèles, durant parfois plusieurs jours et plusieurs nuits d'affilée, au cours desquelles les larmes d'extase se mêlaient à la musique, à la poésie et à la danse. Neuf autres années passèrent ainsi, dans la folie et dans l'extase, jusqu'à la disparition de Salahaddin. Un énorme recueil de poèmes (Le Divan de Shems i-Tabrizi), dédié à Shems eddin i-Tabrizi, témoigne de cette période.

Rûmî avait alors coutume de dire que Shems était le soleil et que Salahaddin était la lune grâce à laquelle, dans l'obscurité, il retrouvait l'éclat du soleil. Après la disparition de Salahaddin, il rencontra Celebi Husameddin. Il le nomma successeur de Salahaddin et manifesta

pour lui un attachement empreint du plus profond respect.

Un jour, Celebi dit à Rûmî : « Mes disciples étudient les œuvres de Hakim Senai (mort en 1131) ou de Farrideddin Attar (mort en 1230). Il serait désormais souhaitable qu'il puissent étudier une œuvre de toi ! »

Rûmî sortit alors de son turban un feuillet sur lequel étaient écrits les dix-huit premiers distiques de cet immense ouvrage qu'allait devenir le Mesnevi. Le nom de Mesnevi désigne la forme d'un poème composé de distiques. C'est une partie de cet ouvrage que nous présentons ici, et, plus précisément, les contes que Rûmî utilisait pour illustrer son enseignement.

Rûmî dictait son poème, en tout lieu, à toute heure du jour ou de la nuit, et Celebi le transcrivait. Les questions de Celebi, les arguments d'un contradicteur, imaginaire ou réel, les péripéties de la vie quotidienne, tout cela provoquait l'inspiration de Rûmî et venait enrichir son Mesnevi.

Les joies, les vaines tristesses, les désirs, les déconvenues, la fierté, l'orgueil, la maturité et les enfantillages, le mensonge et la vérité, bref, tout ce qui concerne l'homme est présent dans cet ouvrage. Les versets du Coran, les hadiths (paroles du prophète), les légendes bibliques, les contes hindous ou bouddhistes ainsi que la vie de tous les jours sont un prétexte pour parler de l'être humain. Ce chef-d'œuvre réunit dans ses vingt-quatre mille distiques toutes les notions de sagesse. L'Islam tout entier fut marqué par cet ouvrage.

Après la disparition de Rûmî, en 1273, ses descendants lui succédèrent. Ce fut le début d'une véritable dynastie spirituelle et d'une éclosion de nombreuses confréries qui, par centaines, se propagèrent dans le monde musulman et dans tout l'Empire ottoman.

Considéré comme un commentaire du Coran, le Mesnevi ne fut pas seulement étudié dans le cadre des confréries, mais aussi dans les mosquées. Des commentaires et des traductions (la langue d'origine est le persan)

virent le jour et le Mesnevi devint l'une des sources reconnues de l'enseignement traditionnel.

Les confréries disparurent officiellement en 1925, la loi interdisant aux soufis toute activité dans la jeune République turque. En dépit de cette interdiction, la tradition se perpétua au cours de réunions privées. J'ai eu la chance, par mon père, qui participait à ces réunions, de connaître ainsi les derniers moments d'une tradition presque millénaire. La musique et la danse tenaient une grande place dans ces réunions. La conversation était fréquemment émaillée de citations de Rûmî et les contes du Mesnevi souvent évoqués. J'eus également l'occasion d'assister à des lectures du Mesnevi, commentées par le dernier Mesnevihan (commentateur du Mesnevi), Mithat-Bahari.

En souvenir de ces années de contact avec cette tradition, il m'est arrivé de lire des extraits du Mesnevi devant un cercle d'amis. A travers les contes que j'évoquais pour eux, je vis alors un intérêt se manifester et s'exprimer le souhait de pouvoir jouir de l'œuvre dans sa totalité. C'est ainsi que Pierre Maniez a bien voulu noter les contes que je lui traduisais.

S'il existe une traduction anglaise du Mesnevi, par le professeur Nicholson, rien n'existe en langue française. Une traduction littéraire de cet ouvrage représentant une immense tâche, nous avons sélectionné les sections narratives. Ces contes étaient bien souvent emboîtés les uns dans les autres. Nous les avons séparés afin d'en rendre la lecture plus facile.

Le terme d'adaptation nous paraît par ailleurs plus juste que le mot traduction. La première raison en est que nous avons choisi des passages et, à l'intérieur de ces passages, supprimé ce qui ne nous paraissait pas indispensable à la clarté du récit, ou au contraire rajouté une brève explication. Par ailleurs, nombre de termes de la langue persane ou turque sont sans strict équivalent en langue française, ce qui nous a amené, toujours pour des raisons de clarté, à employer des périphrases, voire à

expliquer, à l'intérieur d'un conte, tel ou tel terme. Enfin, il faut se rappeler que le Mesnevi est un poème, avec ses vers et son rythme. Il nous a semblé que tel agencement de phrases, justifié par la forme et par la langue, pouvait perdre de son intérêt dans la traduction. Là encore, nous avons supprimé ou interverti, nous attachant, dans la mesure du possible, à privilégier la signification de chaque conte. Si, comme nous l'espérons, une traduction littérale de cet ouvrage devait être entreprise, notre travail pourra servir de fil conducteur pour une meilleure compréhension de ce poème.

J'ai accompagné, en tant que musicien, des cérémonies de derviches tourneurs, que ce soit en Turquie ou en Occident lors de tournées. Et j'ai eu, à cette occasion, à rencontrer des membres de groupes mystiques occidentaux. J'ai pu me rendre compte, à mon grand étonnement, que la référence à Rûmî était quasi universelle et que chacun se servait de lui pour justifier et étayer son propre dogme. Des écrivains à leur tour ont fait de Rûmî un objet de recherche métaphysique à leur façon. Bien entendu, aucune de ces interprétations ou compréhensions n'est en lien direct avec le monde musulman ou avec la tradition. Bien des ouvrages sur Rûmî noient son enseignement simple et accessible dans un langage extrêmement complexe et ésotérique au mauvais sens du terme. C'est la raison pour laquelle nous avons toujours préféré garder des tournures simples et populaires, d'abord parce que c'est le cas dans l'original, et puis pour éviter, par une formulation maniérée ou sophistiquée, d'empêcher la multiplicité des interprétations possibles, qui est le propre de cette œuvre.

Ahmed Kudsi-Erguner

La belle servante

Il était une fois un sultan, maître de la foi et du monde. Parti pour chasser, il s'éloigna de son palais et, sur son chemin, croisa une jeune esclave. En un instant, il devint lui-même un esclave. Il acheta cette servante et la ramena à son palais afin de décorer sa chambre de cette beauté. Mais, aussitôt, la servante tomba malade.

Il en va toujours ainsi ! On trouve la cruche mais il n'y a pas d'eau. Et quand on trouve de l'eau, la cruche est cassée ! Quand on trouve un âne, impossible de trouver une selle. Quand enfin on trouve la selle, l'âne a été dévoré par le loup.

Le sultan réunit tous ses médecins et leur dit :

« Je suis triste, elle seule pourra remédier à mon chagrin. Celui d'entre vous qui parviendra à guérir l'âme de mon âme pourra profiter de mes trésors. »

Les médecins lui répondirent :

« Nous te promettons de faire le nécessaire. Chacun de nous est comme le messie de ce monde. Nous connaissons la pommade qui convient aux blessures du cœur. »

En disant cela, les médecins avaient fait fi de la volonté divine. Car oublier de dire « Inch Allah ! » rend l'homme impuissant. Les médecins essayèrent de nombreuses thérapies mais aucune ne fut efficace. Chaque jour, la belle servante dépérissait un peu plus et les larmes du sultan se transformaient en ruisseau.

Chacun des remèdes essayés donnait le résultat

inverse de l'effet escompté. Le sultan, constatant l'impuissance de ses médecins, se rendit à la mosquée. Il se prosterna devant le Mihrab et inonda le sol de ses pleurs. Il rendit grâce à Dieu et lui dit :

« Tu as toujours subvenu à mes besoins et moi, j'ai commis l'erreur de m'adresser à un autre que toi. Pardonne-moi ! »

Cette prière sincère fit déborder l'océan des faveurs divines, et le sultan, les yeux pleins de larmes, tomba dans un profond sommeil. Dans son rêve, il vit un vieillard qui lui disait :

« Ô sultan ! tes vœux sont exaucés ! Demain tu recevras la visite d'un étranger. C'est un homme juste et digne de confiance. C'est également un bon médecin. Il y a une sagesse dans ses remèdes et sa sagesse provient du pouvoir de Dieu. »

A son réveil, le sultan fut rempli de joie et il s'installa à sa fenêtre pour attendre le moment où son rêve se réaliserait. Il vit bientôt arriver un homme éblouissant comme le soleil dans l'ombre.

C'était bien le visage dont il avait rêvé. Il accueillit l'étranger comme un vizir et deux océans d'amour se rejoignirent. Le maître de maison et son hôte devinrent amis et le sultan dit :

« Ma véritable bien-aimée, c'était toi et non pas cette servante. Dans ce bas monde, il faut tenter une entreprise pour qu'une autre se réalise. Je suis ton serviteur ! »

Ils s'embrassèrent et le sultan dit encore :

« La beauté de ton visage est une réponse à toute question ! »

Tout en lui racontant son histoire, il accompagna le vieux sage auprès de la servante malade. Le vieillard observa son teint, lui prit le pouls et décela tous les symptômes de la maladie. Puis, il dit :

« Les médecins qui t'ont soignée n'ont fait qu'aggraver ton état car ils n'ont pas étudié ton cœur. »

Il eut tôt fait de découvrir la cause de la maladie mais n'en souffla mot. Les maux du cœur sont aussi évidents

que ceux de la vésicule. Quand le bois brûle, cela se sent. Et notre médecin comprit rapidement que ce n'était pas le corps de la servante qui était affecté mais son cœur.

Mais, quel que soit le moyen par lequel on tente de décrire l'état d'un amoureux, on se trouve aussi démuni qu'un muet. Oui ! notre langue est fort habile à faire des commentaires mais l'amour sans commentaires est encore plus beau. Dans son ambition de décrire l'amour, la raison se trouve comme un âne, allongé de tout son long dans la boue. Car le témoin du soleil, c'est le soleil lui-même.

Le vieux sage demanda au sultan de faire sortir tous les occupants du palais, étrangers et amis.

« Je veux, dit-il, que personne ne puisse écouter aux portes car j'ai des questions à poser à la malade. »

La servante et le vieillard se retrouvèrent donc seuls dans le palais du sultan. Le vieil homme commença à l'interroger avec beaucoup de douceur :

« D'où viens-tu ? Tu n'es pas sans savoir que chaque région a des méthodes curatives qui lui sont propres. Y a-t-il dans ton pays des parents qui te restent ? Des voisins, des gens que tu aimes ? »

Et, tout en lui posant des questions sur son passé, il continuait à lui tâter le pouls.

Si quelqu'un s'est mis une épine dans le pied, il le pose sur son genou et tente de l'ôter par tous les moyens. Si une épine dans le pied cause tant de souffrance, que dire d'une épine dans le cœur ! Si une épine vient se planter sous la queue d'un âne, celui-ci se met à braire en croyant que ses cris vont ôter l'épine alors que ce qu'il lui faut, c'est un homme intelligent qui le soulage.

Ainsi, notre talentueux médecin prêtait grande attention au pouls de la malade à chacune des questions qu'il lui posait. Il lui demanda quelles étaient les villes où elle avait séjourné en quittant son pays, quelles étaient les personnes avec qui elle vivait et prenait ses repas. Le

pouls resta inchangé jusqu'au moment où il mentionna la ville de Samarcande. Il constata une soudaine accélération. Les joues de la malade, qui jusqu'alors étaient fort pâles, se mirent à rosir. La servante lui révéla alors que la cause de ses tourments était un bijoutier de Samarcande qui habitait son quartier lorsqu'elle avait séjourné dans cette ville.

Le médecin lui dit alors :

« Ne t'inquiète plus, j'ai compris la raison de ta maladie et j'ai ce qu'il faut pour te guérir. Que ton cœur malade redevienne joyeux ! Mais ne révèle à personne ton secret, pas même au sultan. »

Puis il alla rejoindre le sultan, lui exposa la situation et lui dit :

« Il faut que nous fassions venir cette personne, que tu l'invites personnellement. Nul doute qu'il ne soit ravi d'une telle invitation, surtout si tu lui fais parvenir en présent des vêtements décorés d'or et d'argent. »

Le sultan s'empressa d'envoyer quelques-uns de ses serviteurs en messagers auprès du bijoutier de Samarcande. Lorsqu'ils parvinrent à destination, ils allèrent voir le bijoutier et lui dirent :

« Ô homme de talent ! Ton nom est célèbre partout ! Et notre sultan désire te confier le poste de bijoutier de son palais. Il t'envoie des vêtements, de l'or et de l'argent. Si tu viens, tu seras son protégé. »

A la vue des présents qui lui étaient faits, le bijoutier, sans l'ombre d'une hésitation, prit le chemin du palais, le cœur rempli de joie. Il quitta son pays, abandonnant ses enfants et sa famille, rêvant de richesses. Mais l'ange de la mort lui disait à l'oreille :

« Va ! Peut-être crois-tu pouvoir emporter ce dont tu rêves dans l'au-delà ! »

A son arrivée, le bijoutier fut introduit auprès du sultan. Celui-ci lui fit beaucoup d'honneur et lui confia la garde de tous ses trésors. Le vieux médecin demanda alors au sultan d'unir le bijoutier à la belle servante afin que le feu de sa nostalgie s'éteigne par le jus de l'union.

Durant six mois, le bijoutier et la belle servante vécurent dans le plaisir et dans la joie. La malade guérissait et embellissait chaque jour.

Un jour, le médecin prépara une décoction pour que le bijoutier devienne malade. Et, sous l'effet de sa maladie, ce dernier perdit toute sa beauté. Ses joues se ternirent et le cœur de la belle servante se refroidit à son égard. Son amour pour lui s'amenuisa ainsi jusqu'à disparaître complètement.

Quand l'amour tient aux couleurs ou aux parfums, ce n'est pas de l'amour, c'est une honte. Ses plus belles plumes, pour le paon, sont des ennemies. Le renard qui va librement perd la vie à cause de sa queue. L'éléphant perd la sienne pour un peu d'ivoire.

Le bijoutier disait :

« Un chasseur a fait couler mon sang, comme si j'étais une gazelle et qu'il voulait prendre mon musc. Que celui qui a fait cela ne croie pas que je resterai sans me venger. »

Il rendit l'âme et la servante fut délivrée des tourments de l'amour. Mais l'amour de l'éphémère n'est pas l'amour.

Le prédicateur

Il y avait un prédicateur qui, chaque fois qu'il se mettait à prier, ne manquait pas de louer les bandits et de leur souhaiter tout le bonheur possible. Il levait les mains au ciel en disant :

« Ô Seigneur ! Offre ta miséricorde aux calomnieux, aux révoltés, aux cœurs endurcis, à ceux qui se moquent des gens de bien et aux idolâtres ! »

Il terminait ainsi sa harangue, sans souhaiter le

moindre bien aux hommes justes et purs. Un jour, ses auditeurs lui dirent :

« Ce n'est guère la coutume de prier ainsi ! Tous ces bons vœux adressés aux mauvaises gens ne seront pas exaucés. »

Mais, lui, répliqua :

« Je dois beaucoup à ces gens dont vous parlez et c'est la raison pour laquelle je prie pour eux. Ils m'ont tant torturé et tant causé de tort qu'ils m'ont guidé vers le bien. Chaque fois que j'ai été attiré par les choses de ce monde, ils m'ont frappé. Et c'est à cause de tous ces mauvais traitements que je me suis tourné vers la foi. »

Abandonner la colère

Un jour, quelqu'un demanda à Jésus :

« Ô prophète ! Quelle est la chose la plus terrible en ce monde ? »

Jésus répondit :

« C'est la colère de Dieu car même l'enfer craint cette colère ! »

Celui qui avait posé la question dit alors :

« Existe-t-il un moyen de se préserver de la colère de Dieu ? »

Jésus répondit :

« Oui ! Il faut abandonner ta propre colère ! Car les hommes mauvais sont comme des puits de colère. C'est ainsi qu'ils deviennent des dragons sauvages. »

Il est impossible que ce monde ne connaisse pas les attributs contraires. Ce qui est important, c'est de se protéger des déviations. Dans ce bas monde, l'urine

existe. Et l'urine ne pourra pas devenir eau pure sans changer d'attributs.

L'aguicheuse

Un jour, un soufi rentra chez lui à l'improviste. Or, sa femme recevait un étranger, tentant de l'aguicher.

Le soufi frappa à la porte. Ce n'était guère dans ses habitudes d'abandonner sa boutique et de rentrer si tôt à la maison, mais, pris d'un pressentiment, il avait décidé de rentrer ce jour-là par surprise. La femme, elle, était bien certaine que son mari ne reviendrait pas de sitôt. Dieu met un voile sur tes péchés afin qu'un jour tu en aies honte. Mais qui peut dire jusqu'à quand dure ce privilège ?

Dans la demeure du soufi, il n'y avait d'autre issue que la porte principale et pas de cachette. Il n'y avait même pas une couverture sous laquelle l'étranger aurait pu se cacher. En désespoir de cause, la femme revêtit alors l'étranger d'un voile pour le déguiser en femme. Puis elle ouvrit la porte.

L'étranger, dans son déguisement, ressemblait à un chameau dans un escalier. Le soufi demanda à sa femme :

« Qui est cette personne au visage voilé ? »

La femme répondit :

« C'est une femme connue dans cette ville pour sa piété et sa richesse.

— Y a-t-il un service que nous puissions lui rendre ? » demanda le soufi.

La femme dit :

« Elle veut devenir notre parente. Elle a un caractère noble et pur. Elle venait voir notre fille. Malheureusement, cette dernière est à l'école. Mais cette dame me

l'a dit : « Qu'elle soit belle ou non, je veux l'avoir pour belle-fille ! » car elle a un fils incomparable par sa beauté, son intelligence et son caractère. »

Le soufi dit alors :

« Nous sommes des gens pauvres et cette femme est riche. Un pareil mariage serait comme une porte faite à moitié de bois et à moitié d'ivoire. Or, un vêtement fait pour moitié de soie et pour moitié de drap fait honte à celui qui le porte.

— C'est justement ce que je viens de lui expliquer, dit la femme, mais elle m'a répondu qu'elle ne s'intéressait ni aux biens ni à la noblesse. Elle n'a guère l'ambition d'accumuler des biens dans ce bas monde. Tout ce qu'elle souhaite, c'est avoir affaire aux honnêtes gens ! »

Le soufi invoqua d'autres arguments, mais sa femme affirma les avoir déjà énoncés à sa visiteuse. A l'en croire, cette dame ne prenait pas leur pauvreté en compte, bien que celle-ci fût extrême. Pour finir, elle dit à son mari :

« Ce qu'elle recherche en nous, c'est l'honnêteté. »

Le soufi dit encore :

« Ne voit-elle pas notre maison, si petite qu'on ne saurait y cacher une aiguille ? En ce qui concerne notre dignité et notre honnêteté, il est impossible de les cacher car tout le monde est au courant. Elle doit donc deviner que notre fille n'a pas de dot ! »

Je te raconte cette histoire pour que tu cesses d'argumenter. Car nous connaissons tes activités honteuses. Ta croyance et ta foi ressemblent à s'y méprendre aux discours de cette femme. Tu es un menteur et un traître comme la femme de ce soufi. Tu as honte même auprès des gens qui n'ont pas le visage propre. Pourquoi n'aurais-tu pas honte, pour une fois, devant Dieu ?

La chaudière de ce monde

Les désirs de ce monde sont comme une chaudière et les craintes d'ici-bas sont comme un hammam. Les hommes pieux vivent au-dessus de la chaudière dans le dénuement et dans la joie. Les riches sont ceux qui apportent des excréments pour nourrir le feu de la chaudière, afin que le hammam reste bien chaud. Dieu leur a donné l'avidité.

Mais toi, abandonne la chaudière et rentre dans le hammam. On reconnaît ceux du hammam à leur visage qui est pur. Mais la poussière, la fumée et la saleté sont les signes de ceux qui préfèrent la chaudière.

Si tu n'y vois pas assez bien pour les reconnaître à leur visage, reconnais-les à l'odeur. Ceux qui travaillent à la chaudière se disent : « Aujourd'hui, j'ai apporté vingt sacs de bouse de vache pour alimenter la chaudière. »

Ces excréments alimentent un feu destiné à l'homme pur et l'or est comme ces excréments.

Celui qui passe sa vie dans la chaudière ne connaît rien à l'odeur du musc. Et s'il la sent, par hasard, il en devient malade.

Les crottes

Un jour, au milieu du marché aux parfums, un homme tomba évanoui. Il n'avait plus de force dans les jambes. Sa tête tournait, incommodé qu'il était par l'odeur de l'encens brûlé par les marchands.

Les gens se réunirent autour de lui pour lui venir en

aide. Certains lui massaient le cœur et d'autres les bras. D'autres encore lui versaient de l'eau de rose sur le visage, ignorant que c'était cette même eau qui l'avait mis dans cet état.

D'autres essayaient de lui enlever ses vêtements pour le faire respirer. D'autres lui prenaient le pouls. Il y en avait qui diagnostiquaient un abus de boisson, d'autres un excès de haschisch. Finalement, personne ne trouva de remède.

Or, le frère de cet homme était tanneur. Dès qu'il eut appris ce qui arrivait à son frère, il courut au marché, en ramassant sur son chemin toutes les crottes de chien qu'il put trouver. Arrivé sur le lieu du drame, il fendit la foule en disant :

« Je sais la cause de son mal ! »

La cause de toutes les maladies est dans la rupture des habitudes. Et le remède consiste à retrouver ces habitudes. C'est pour cela qu'existe l'Ayet qui dit : « La saleté a été créée pour les sales ! »

Donc, le tanneur, en cachant bien son médicament, parvint jusqu'à son frère et, se penchant vers lui comme pour lui dire un secret à l'oreille, lui posa la main sur le nez. En respirant l'odeur de cette main, l'homme reprit aussitôt connaissance et les gens alentour, soupçonnant quelque magie, se dirent :

« Cet homme a un souffle puissant. N'a-t-il pas réussi à réveiller un mort ? »

Voilà. Toute personne qui ne sera pas convaincue par le musc de ces conseils sera certainement convaincue par les mauvaises odeurs. Un ver qui est né dans l'excrément ne changera pas de nature en tombant dans l'ambre.

La terre et le sucre

Il y avait un homme qui avait pris l'habitude de manger de la terre. Un jour, il rentra dans une épicerie pour acheter du sucre.

L'épicier, qui était un malhonnête homme, utilisait des morceaux de terre pour peser. Il dit à notre homme :

« Ce sucre est le meilleur de la ville, mais je me sers de terre pour le peser. »

L'autre répondit :

« Ce dont j'ai besoin, c'est de sucre. Peu m'importe que les poids de ta balance soient en terre ou en fer ! »

Et en lui-même, il pensa :

« Pour un mangeur de terre, on ne pouvait mieux tomber. »

L'épicier se mit donc à découper le sucre et l'homme en profita pour manger la terre. L'épicier remarqua son manège mais se garda bien de rien dire car il pensait :

« Cet idiot se fait du tort à lui-même. Il craint d'être surpris, mais moi je n'ai qu'un souhait : qu'il mange le plus de terre possible. Il comprendra quand il verra le peu de sucre qui restera sur la balance ! »

Tu prends un grand plaisir à commettre l'adultère par les yeux, mais tu ne te rends pas compte que, ce faisant, tu dévores ta propre chair.

L'or du bois

Un derviche vit un jour en rêve une assemblée de maîtres, tous disciples du prophète Élie. Il leur demanda :

« Où puis-je acquérir des biens sans qu'il m'en coûte rien ? »

Les maîtres l'emmenèrent alors dans la montagne et ils secouèrent les branches des arbres pour en faire tomber les fruits. Puis, ils dirent :

« Dieu a voulu que notre sagesse rende ces fruits, qui étaient amers, propres à la consommation. Manges-en. Il s'agit bien là d'une acquisition sans contrepartie. » En mangeant ces fruits, le derviche y puisa une telle substance qu'à son réveil il tomba dans l'admiration.

« Ô Seigneur ! dit-il, offre-moi à moi aussi une faveur secrète. »

Et, à l'instant même, la parole lui fut retirée et son cœur fut purifié.

« Quand bien même il n'y aurait d'autre faveur au paradis, pensa-t-il, celle-ci me suffit et je n'en veux point d'autre. »

Or, il lui restait deux pièces d'or qu'il avait cousues sur son vêtement. Il se dit :

« Je n'en ai plus besoin puisque, désormais, j'ai une nourriture spéciale. »

Et il donna ces deux pièces à un pauvre bûcheron en pensant que cette aumône lui permettrait de subsister quelque temps. Mais le bûcheron, éclairé par la lumière divine, avait lu dans ses pensées et lui dit :

« Comment peux-tu espérer trouver ta subsistance si ce n'est pas Dieu qui te la procure ? »

Le derviche ne comprit pas exactement ce que voulait dire le bûcheron mais son cœur fut attristé par ces reproches. Le bûcheron s'approcha de lui et déposa à

terre le tas de bois qu'il portait sur l'épaule. Puis, il dit :
« Ô Seigneur ! Au nom de tes serviteurs dont tu exauces les souhaits, transforme ce bois en or ! »

Et, à l'instant même, le derviche vit toutes les bûches briller comme le soleil. Il tomba à terre sans connaissance.

Quand il revint à lui, le bûcheron dit :

« Ô Seigneur ! Au nom de ceux qui ternissent ta renommée, au nom de ceux qui peinent, transforme cet or en bois ! »

Et l'or revint à l'état de bois. Le bûcheron remit le fagot sur son épaule et prit le chemin de la ville. Le derviche voulut courir derrière lui pour avoir l'explication de ce mystère mais son état d'émerveillement ainsi que sa crainte devant la stature du bûcheron l'en dissuadèrent.

Ne fais pas partie de ces sots qui font demi-tour une fois qu'ils ont acquis l'intimité avec le sultan !

Le perroquet

Un épicier possédait un perroquet dont la voix était agréable et le langage amusant. Non seulement il gardait la boutique mais il distrayait la clientèle de son verbiage. Car il parlait comme un être humain et savait chanter... comme un perroquet.

Un jour, l'épicier le laissa dans la boutique et s'en fut chez lui. Soudain, le chat de l'épicier aperçut une souris et se lança brusquement à sa poursuite. Le perroquet eut si peur qu'il en perdit la raison. Il se mit à voler de tous côtés et finit par renverser une bouteille d'huile de rose.

A son retour, l'épicier, constatant le désordre qui régnait dans sa boutique et voyant la bouteille brisée, fut pris d'une grande colère. Comprenant que son perroquet était la cause de tout ceci, il lui assena quelques bons coups sur la tête, lui faisant perdre de nombreuses plumes. A la suite de cet incident, le perroquet cessa brusquement de parler.

L'épicier fut alors pris d'un grand regret. Il arracha ses cheveux et sa barbe. Il offrit des aumônes aux pauvres afin que son perroquet recouvre la parole. Ses larmes ne cessèrent de couler durant trois jours et trois nuits. Il se lamentait en disant :

« Un nuage est venu obscurcir le soleil de ma subsistance. »

Le troisième jour, entra dans la boutique un homme chauve dont le crâne luisait comme un bol. En le voyant, le perroquet s'écria :

« Ô pauvre malheureux ! pauvre tête blessée ! D'où te vient cette calvitie ? Tu as l'air triste comme si tu avais renversé une bouteille d'huile de rose ! »

Et toute la clientèle de s'esclaffer.

Deux roseaux se nourrissent de la même eau, mais l'un d'eux est canne à sucre et l'autre est vide.

Deux insectes se nourrissent de la même fleur, mais l'un d'eux produit le miel et l'autre le poison.

Ceux qui ne reconnaissent pas les hommes de Dieu disent : « Ce sont des hommes comme nous : ils mangent et dorment tout comme nous. »

Mais l'eau douce et l'eau amère, bien qu'ayant même apparence, sont bien différentes pour qui les a goûtées.

Le puits du lion

Les animaux vivaient tous dans la crainte du lion. Les grandes forêts et les vastes prairies leur paraissaient comme trop petites. Ils se concertèrent et allèrent rendre visite au lion. Ils lui dirent :

« Cesse de nous pourchasser. Chaque jour, l'un de nous se sacrifiera pour devenir ta nourriture. Ainsi, l'herbe que nous mangeons et l'eau que nous buvons n'auront plus cette amertume que nous leur trouvons. »

Le lion répondit :

« Si ceci n'est pas une ruse de votre part et si vous tenez cette promesse, alors ceci me convient parfaitement. Je ne connais que trop les ruses des hommes et le prophète a dit : " Le fidèle ne répète pas la même erreur deux fois. "

— Ô Sage ! dirent les animaux, il est vain de vouloir se protéger contre le destin. Ne sors pas tes griffes contre lui. Prends patience et soumets-toi aux décisions de Dieu afin qu'il te protège !

— Ce que vous dites est juste, dit le lion, mais il vaut mieux travailler que prendre patience car le prophète a dit : " Il est préférable d'attacher son chameau ! " »

Les animaux :

« Les créatures travaillent pour le boucher. Il n'y a rien de mieux que la soumission. Regarde le nourrisson ; pour lui, ses pieds et ses mains n'existent pas car ce sont les épaules de son père qui le portent. Mais quand il grandit, c'est la vigueur de ses pieds qui l'oblige à se donner la peine de marcher.

— C'est vrai, reconnut le lion, mais pourquoi boiter quand nous avons des pieds ? Si le maître de maison tend la hache à son serviteur, celui-ci comprend ce qu'il doit faire. De la même manière, Dieu nous a pourvu de mains et de pieds. Se soumettre avant de parvenir à ses côtés me

paraît une mauvaise chose. Car dormir n'est profitable qu'à l'ombre d'un arbre fruitier. Ainsi le vent fait tomber les fruits qui sont nécessaires. Dormir au milieu d'un chemin où passent les bandits est dangereux. La patience n'a de valeur qu'une fois que l'on a semé la graine. »

Les animaux répondirent :

« Depuis l'éternité, des milliers d'hommes échouent dans leurs entreprises car si une chose n'est pas décidée dans l'éternité, elle ne peut pas se réaliser. Aucune précaution n'est utile si Dieu n'a pas donné son accord. Travailler et acquérir des biens ne doit pas être un souci pour les créatures. »

Ainsi, chacune des parties développa ses idées par maints arguments mais, finalement, le renard, la gazelle, le lapin et le chacal réussirent à convaincre le lion.

Donc, chaque jour, un animal se présentait au lion et celui-ci n'avait plus à se préoccuper de la chasse. Les animaux, sans qu'il soit besoin de les contraindre, respectaient leur engagement.

Quand vint le tour du lapin, celui-ci se mit à se lamenter. Les autres animaux lui dirent :

« Tous les autres ont tenu parole. A ton tour. Rends-toi au plus vite devant le lion et n'essaie pas de ruser avec lui. »

Le lapin leur dit :

« Ô mes amis ! Donnez-moi un peu de temps afin que mes ruses vous libèrent de ce joug. Ceci vous restera acquis, à vous et à vos enfants.

— Dis-nous quelle est ta ruse, dirent les animaux.

— C'est une ruse ! dit le lapin, quand on parle devant un miroir, la buée trouble le reflet. »

Ainsi le lapin ne se pressa pas pour aller au-devant du lion. Pendant ce temps, le lion rugissait, plein d'impatience et de colère. Il se disait :

« Ils m'ont abusé de leurs promesses ! Pour les avoir écoutés, me voici sur le chemin de la ruine. Me voici blessé par une épée de bois. Mais, à compter d'aujourd'hui, je ne les écouterai plus. »

A la nuit tombante, le lapin se rendit chez le lion. Quand il le vit arriver, le lion, sous l'emprise de la colère, était comme une boule de feu. Sans montrer de crainte, le lapin s'approcha de lui, l'air amer et contrarié. Car des manières timides vous font soupçonner de culpabilité. Le lion lui dit :

« J'ai déjà renversé les bœufs et les éléphants. Comment se peut-il qu'un lapin ose me narguer ? »

Le lapin lui dit :

« Permits-moi de m'expliquer : j'ai eu bien des difficultés pour parvenir jusqu'ici. Je suis parti dès l'aube pour te rejoindre. J'étais même parti avec un ami. Mais, sur le chemin, nous avons été pris en chasse par un autre lion. Nous lui avons dit : " Nous sommes les serviteurs d'un sultan. " Mais lui a rugi : " Qui est ce sultan ? Peut-il y avoir d'autre sultan que moi ? " Nous l'avons supplié longtemps et, finalement, il a gardé mon ami, qui était plus beau et plus gras que moi. Voici que désormais un autre lion s'est mis en travers de nos arrangements. Si tu souhaites que nous tenions nos promesses, il te faut nous dégager la route et détruire cet ennemi, car il n'a aucune crainte de toi.

— Où est-il ? fit le lion. Vas-y ! Montre-moi le chemin ! »

Le lapin conduisit le lion vers un puits qu'il avait repéré auparavant. Quand ils arrivèrent aux abords du puits, le lapin resta en arrière. Le lion lui dit :

« Pourquoi t'arrêtes-tu ? Passe devant !

— J'ai peur ! dit le lapin. Vois comme mon visage a blêmi !

— De quoi as-tu peur ? » demanda le lion.

Le lapin répondit :

« L'autre lion habite dans ce puits !

— Avance, dit le lion. Jette juste un coup d'œil pour vérifier s'il est bien là !

— Je n'oserai jamais, dit le lapin, si je ne suis pas protégé par tes bras. »

Le lion serra donc le lapin contre lui et regarda dans le puits. Il vit son reflet et celui du lapin. Prenant ce reflet pour un autre lion et un autre lapin, il laissa le lapin de côté et se jeta dans le puits.

Voici le sort de ceux qui écoutent les paroles de leurs ennemis. Le lion a pris son reflet pour un ennemi et a dégainé contre lui-même l'épée de la mort.

Salomon et Azraël

De bon matin, un homme vint se présenter au palais du prophète Salomon, le visage blême et les lèvres bleuies.

Salomon lui demanda :

« Pourquoi es-tu dans cet état ? »

Et l'homme lui répondit :

« Azraël, l'ange de la mort, m'a jeté un regard impressionnant, plein de colère. Je t'en supplie, commande au vent de m'emporter en Inde pour le salut de mon corps et de mon âme ! »

Salomon commanda donc au vent de faire ce que l'homme lui demandait. Et, le lendemain, le prophète demanda à Azraël :

« Pourquoi as-tu jeté un regard si inquiétant à cet homme qui est un fidèle ? Tu lui as fait si peur qu'il en a quitté sa patrie. »

Azraël répondit :

« Il a mal interprété ce regard. Je ne l'ai pas regardé avec colère, mais avec étonnement. En effet, Dieu m'avait ordonné d'aller prendre sa vie en Inde et je me suis dit : " Comment pourrait-il, à moins d'avoir des ailes, se rendre en Inde ? " »

Qui fuis-tu ? Toi-même ? C'est là chose impossible. Il vaut mieux placer sa confiance en la vérité.

Le moustique

Tu ressembles à un moustique qui se prend pour quelqu'un d'important. Voyant un fétu de paille flottant sur une flaque d'urine d'âne, il lève la tête et se dit :

« Voilà longtemps que je rêve de l'océan et d'un vaisseau. Les voici ! »

Cette flaque de purin lui paraît profonde et sans limites car son univers a la taille de ses yeux. De tels yeux ne voient que de tels océans. Soudain, le vent déplace légèrement le fétu de paille et notre moustique de s'exclamer :

« Quel grand capitaine je suis ! »

Si le moustique connaissait ses limites, il serait semblable au faucon. Mais les moustiques n'ont pas le regard du faucon.

Les oiseaux

Le prophète Salomon avait tous les oiseaux pour serviteurs. Comme il entendait leur langage, une amitié s'était nouée entre eux. Il existe ainsi des Indiens et des Turcs qui, bien que parlant des langues différentes, deviennent amis. Il existe aussi des Turcs qui parlent la même langue et deviennent étrangers l'un à l'autre.

C'est la langue du cœur qui compte et il vaut mieux s'accorder par cette langue-là que par la parole.

Donc, un jour, tous les oiseaux se mirent à énumérer leurs vertus et leur science au prophète. Ils n'agissaient pas ainsi par prétention mais seulement pour se présenter à lui car un serviteur fait valoir à son maître les qualités qu'il peut apporter à son service. Quand un esclave est mécontent de son acquéreur, il fait semblant d'être malade.

Quand vint le tour de la huppe, elle se présenta en ces termes :

« Moi, en regardant du haut du ciel, je peux deviner l'emplacement des ruisseaux souterrains. Je peux préciser la couleur de cette eau et l'importance de son débit. Une telle faculté peut être précieuse pour ton armée. Ô sultan, offre-moi tes faveurs ! »

Salomon dit alors :

« Ô amie ! C'est vrai que l'eau est importante pour mes soldats. Tu seras donc chargée de pourvoir en eau mon armée ! »

Le corbeau, qui était jaloux de la huppe, prit alors la parole :

« Il est honteux de soutenir pareille extravagance devant le sultan ! Si la huppe avait vraiment le don qu'elle prétend avoir, elle verrait alors les pièges que les hommes lui tendent sur la terre. Or, il n'en est rien et plus d'une huppe est allée habiter les cages que les hommes fabriquent pour elles. »

Salomon se retourna vers la huppe :

« C'est vrai, ô huppe ! Ces paroles s'appliquent bien à toi. Pourquoi oses-tu mentir en ma présence ? »

La huppe de répondre :

« Ô mon sultan ! Ne me fais pas honte ! N'écoute pas la parole de mes ennemis. Si j'ai menti, alors tranche mon cou de ton épée. Le corbeau est celui qui nie le destin. Quand les circonstances ne masquent pas l'œil de mon intelligence, je vois fort bien les pièges qui me sont tendus. Mais, parfois un incident vient endormir la

science et l'intelligence. Il obscurcit même le soleil et la lune. »

La cage

Un commerçant possédait un perroquet plein de dons. Un jour, il décida de partir en Inde et demanda à chacun quel cadeau il désirait qu'on lui rapporte du voyage. Quand il posa cette question au perroquet, celui-ci répondit :

« En Inde, il y a beaucoup de perroquets. Va les voir pour moi. Décris-leur ma situation, cette cage. Dis-leur : " Mon perroquet pense à vous, plein de nostalgie. Il vous salue. Est-il juste qu'il soit prisonnier alors que vous volez dans le jardin de roses ? Il vous demande de penser à lui quand vous volez, joyeux, entre les fleurs. " »

En arrivant en Inde, le commerçant se rendit en un lieu où il y avait des perroquets. Mais, comme il leur transmettait les salutations de son propre perroquet, l'un des oiseaux tomba à terre, sans vie. Le commerçant en fut très étonné et se dit :

« Cela est bien étrange. J'ai causé la mort d'un perroquet. Je n'aurais pas dû transmettre ce message. »

Puis, quand il eut fini ses achats, il rentra chez lui, le cœur plein de joie. Il distribua les cadeaux promis à ses serviteurs et à ses femmes. Le perroquet lui demanda :

« Raconte-moi ce que tu as vu afin que je sois joyeux moi aussi. »

A ces mots, le commerçant se mit à se lamenter et à exprimer ses regrets.

« Dis-moi ce qui s'est passé, insista l'oiseau. D'où te vient ce chagrin ? »

Le commerçant répondit :

« Lorsque j'ai transmis tes paroles à tes amis, l'un d'eux est tombé à terre, sans vie. C'est pour cela que je suis triste. »

A cet instant, le perroquet du commerçant tomba lui aussi dans sa cage, inanimé. Le commerçant, plein de tristesse, s'écria :

« Ô mon perroquet au langage suave ! Ô mon ami ! Que s'est-il donc passé ? Tu étais un oiseau tel que Salomon n'en avait jamais connu de semblable. J'ai perdu mon trésor ! »

Après avoir longtemps pleuré, le commerçant ouvrit la cage et jeta le perroquet par la fenêtre. Aussitôt, celui-ci s'envola et alla se percher sur une branche d'arbre. Le commerçant, encore plus étonné, lui dit :

« Explique-moi ce qui se passe ! »

Le perroquet répondit :

« Ce perroquet que tu as vu en Inde m'a expliqué le moyen de sortir de prison. Par son exemple, il m'a donné un conseil. Il a voulu me dire : " Tu es en prison parce que tu parles. Fais donc le mort. " Adieu, ô mon maître ! Maintenant je m'en vais. Toi aussi, un jour, tu rejoindras ta patrie. »

Le commerçant lui dit :

« Que Dieu te salue ! Toi aussi, tu m'as guidé. Cette aventure me suffit car mon esprit et mon âme ont pris leur part de ces événements. »

Le vieux musicien

Du temps du calife Omar, il y avait un vieux musicien qui animait les réunions des hommes de goût. Par sa belle voix, il enivrait même le rossignol.

Mais le temps passait et le faucon de son âme se transformait en moustique. Son dos devenait comme la paroi d'une cruche. Sa voix, qui autrefois caressait les âmes, commençait à les gratter et à ennuyer tout le monde. Y a-t-il sur cette terre une belle qui n'ait pas souffert de s'enlaidir ? Y a-t-il un plafond qui n'ait pas fini par s'effondrer ?

Ainsi, notre homme tomba dans le besoin et le pain même vint à lui manquer. Un jour, il dit :

« Ô mon Seigneur ! Tu m'as accordé une longue vie et comblé de tes faveurs. Durant soixante-dix ans, je n'ai pas cessé de me révolter contre toi, mais tu m'as toujours offert de quoi subsister. Aujourd'hui, je ne gagne plus rien et je suis ton hôte. Je chanterai et pleurerai donc pour toi. »

Il prit le chemin du cimetière. Là, il joua de l'ud et chanta, versant d'amères larmes. Puis le sommeil s'empara de lui et, prenant son instrument pour oreiller, il s'endormit. Son corps fut libéré des vicissitudes de ce monde. Il était si heureux dans son sommeil qu'il se disait :

« Ah ! Que ne puis-je rester ici éternellement ! »

Or, à ce même instant, Omar, le calife de l'Islam, fut lui aussi pris de sommeil. Il se dit :

« Ce n'est guère l'heure de dormir mais peut-être y a-t-il une raison à cela. »

Alors une voix de l'Inconnu s'adressa à lui et lui dit :

« Ô Omar ! Va secourir l'un de mes serviteurs ! Ce pauvre est en ce moment au cimetière. Va lui donner sept cents dinars. Et dis-lui de trouver le repos du cœur. Prie-le d'accepter cette somme et de revenir te voir quand elle sera épuisée. »

A son réveil, Omar mit la somme indiquée dans un sac et se rendit au cimetière. N'y trouvant qu'un vieil homme endormi, il se dit :

« Dieu m'a parlé d'un homme pur, d'un élu. Ce ne peut être ce vieux musicien. »

Et, comme un lion en chasse, il fit plusieurs fois le

tour du cimetière. Voyant qu'il n'y avait personne d'autre que le vieillard, il se dit :

« Il y a des cœurs éclairés dans les coins oubliés. »

Il s'approcha du musicien et toussa pour le réveiller.

Le musicien, voyant devant lui le calife de l'Islam, fut pris de peur et se mit à trembler, mais Omar lui dit :

« Ô vieillard ! N'aie pas peur. Je t'apporte une bonne nouvelle de la part de Dieu. Il t'a considéré digne de ses faveurs. Voici quelque argent. Dépense-le et reviens me voir. »

A ces mots, le vieil homme se mit à pleurer et, jetant son instrument à terre, il le cassa en disant :

« C'est toi qui étais le voile entre Dieu et moi ! »

Omar lui dit :

« Ce sont tes larmes qui t'ont réveillé. Il est bon de se rappeler le passé. Mais pour toi dorénavant, le passé et le futur sont des voiles. Tu t'es repenti de ton passé et tu dois maintenant te repentir de ton repentir. »

La plainte

Un jour, la femme d'un pauvre bédouin dit à son mari, pleine d'aigreur :

« Nous souffrons sans cesse de la pauvreté et du besoin. Le chagrin est notre lot tandis que le plaisir est celui des autres. Nous n'avons pas d'eau, mais que des larmes. La lumière du soleil est notre seul vêtement et le ciel nous sert d'édredon. Il m'arrive parfois de prendre la pleine lune pour un morceau de pain. Même les pauvres ont honte devant notre pauvreté. Quand nous avons des invités, j'ai envie de leur voler leurs vêtements tandis qu'ils dorment. »

Son mari lui répondit :

« Jusqu'à quand vas-tu continuer à te plaindre ? Plus de la moitié de ta vie est déjà écoulée. Les gens sensés ne se préoccupent pas du besoin et de la richesse car tous deux passent comme la rivière. Dans cet univers, il est bien des créatures qui vivent sans se soucier de leur subsistance. Le moustique comme l'éléphant fait partie de la famille de Dieu. Tout cela n'est que vain souci. Tu es ma femme et un couple doit être assorti. Puisque moi, je suis satisfait, pourquoi es-tu si chagrine ? »

La femme se mit à crier :

« Ô toi qui prétends être honnête ! Tes idioties ne m'impressionnent plus. Tu n'es que prétention. Vas-tu continuer longtemps encore à proférer de telles insanités ! Regarde-toi : la prétention est une chose laide, mais pour un pauvre, c'est encore pire. Ta maison ressemble à une toile d'araignée. Tant que tu continueras à chasser le moustique dans la toile de ta pauvreté, tu ne seras jamais admis auprès du sultan et des beys. »

L'homme répliqua :

« Les biens sont comme un chapeau sur la tête. Seuls les chauves en ont besoin. Mais ceux qui ont de beaux cheveux frisés peuvent fort bien s'en passer ! »

Voyant que son mari se mettait en colère, la femme se mit à pleurer car les larmes sont les meilleurs pièges des femmes. Elle commença à lui parler avec modestie :

« Moi, je ne suis pas ta femme ; je ne suis que la terre sous tes pieds. Tout ce que j'ai, c'est-à-dire mon âme et mon corps, tout cela t'appartient. Si j'ai perdu ma patience au sujet de notre pauvreté, si je me lamente, ne crois pas que ce soit pour moi. C'est pour toi ! »

Bien que dans l'apparence les hommes l'emportent sur les femmes, en réalité, ce sont eux les vaincus sans aucun doute. C'est comme pour l'eau et le feu, car le feu finit toujours par vaporiser l'eau.

En entendant ces paroles, le mari s'excusa auprès de sa femme et dit :

« Je renonce à te contredire. Dis-moi ce que tu veux. »

La femme lui dit :

« Un nouveau soleil vient de se lever. C'est le calife de la ville de Bagdad. Grâce à lui, cette ville est devenue un lieu de printemps. Si tu parvenais jusqu'à lui, peut-être que, toi aussi, tu deviendrais un sultan. »

Le bédouin s'écria :

« Mais, sous quel prétexte pourrais-je m'introduire auprès du calife ? Aucune œuvre d'art ne peut se faire sans outil ! »

Sa femme lui dit :

« Sache que les outils relèvent de la prétention. Il n'y faut que ta modestie. »

Le bédouin dit :

« Il me faut quelque chose pour témoigner de ma pauvreté car les paroles ne suffisent pas. »

La femme :

« Voici une cruche remplie de l'eau du puits. C'est tout notre trésor. Prends-la et va l'offrir au sultan, et dis-lui bien que tu ne possèdes rien d'autre. Dis-lui encore qu'il peut recevoir bien des cadeaux mais que cette eau, par sa pureté, lui apportera le réconfort de l'âme. »

Le bédouin fut séduit par cette idée :

« Un tel cadeau, personne d'autre ne peut l'offrir ! »

Sa femme, qui ne connaissait pas la ville, ignorait que le Tibre passait devant le palais du sultan. Le bédouin dit à sa femme :

« Couvre cette cruche afin que le sultan rompe son jeûne avec cette eau ! »

Et, accompagné des prières de sa femme, l'homme arriva sain et sauf dans la ville du calife. Il y vit bien des miséreux qui recevaient les faveurs du sultan. Il se présenta au palais. Les serviteurs du sultan lui demandèrent s'il avait fait un agréable voyage et le bédouin leur expliqua qu'il était fort pauvre et qu'il avait fait ce voyage dans l'espoir d'obtenir les faveurs du sultan. On l'admit donc dans la cour du calife et il apporta la cruche devant ce dernier.

Quand il l'eut écouté, le calife ordonna que l'on

remplisse sa cruche d'or. Il lui fit remettre des vêtements précieux. Puis il demanda à un de ses serviteurs de l'emmener au bord du Tibre et de l'embarquer sur un bateau.

« Cet homme, dit-il, a voyagé par la route du désert. Par la rivière, le chemin du retour sera plus court. »

Alors qu'il possédait un océan, le sultan accepta donc quelques gouttes d'eau pour les changer en or.

Celui qui aperçoit un petit ruisseau de l'océan de vérité doit d'abord casser sa cruche.

L'ivrogne

Un passant trouva au milieu de la nuit un ivrogne endormi au pied d'un mur. Il le secoua et lui dit :

« Ô ivrogne ! Qu'as-tu bu pour être dans cet état ? »

L'autre répondit :

« J'ai bu ce qu'il y avait dans cette cruche !

— Et qu'y avait-il dans cette cruche ?

— Ce que j'ai bu !

— Mais c'est justement cela que je te demande : Qu'as-tu bu ?

— Ce qu'il y avait dans cette cruche !

— Écoute ! dit le passant, lève-toi et viens avec moi ! Je t'emmène à la prison car tu es ivre !

— Laisse-moi donc tranquille !

— Allons, lève-toi et suis-moi en prison ! »

Alors l'ivrogne s'exclama :

« Mais enfin, si j'avais la force de marcher, je retournerais chez moi ! »

Le doute

Muaviya, l'oncle de tous les fidèles, était dans son palais en train de dormir. Son palais était clos et les portes verrouillées. Il était impossible qu'un étranger puisse y pénétrer. Cependant quelqu'un toucha Muaviya pour le réveiller. Quand il ouvrit les yeux, il ne vit personne et se dit :

« Il est impossible de pénétrer dans mon palais. Qui a pu faire cela ? »

Après de longues recherches, il trouva quelqu'un qui se dissimulait derrière une tenture. Il lui dit :

« Qui es-tu et comment te nomme-t-on ?

— Le peuple m'appelle Satan !

— Et pourquoi m'as-tu réveillé ?

— Parce que c'est l'heure de la prière et qu'il faut que tu te rendes à la mosquée. N'oublie pas que le prophète a dit que la prière ne devait souffrir aucun retard. »

Muaviya lui dit :

« C'est étrange que tu invoques cette raison car jamais rien de bon n'est venu de toi ! C'est comme si un voleur venait en prétendant vouloir monter la garde !

— Autrefois, répliqua Satan, j'étais un ange et mon âme se nourrissait de mes prières. J'étais alors le compagnon des autres anges et ceci est resté dans ma nature. Il m'est impossible d'oublier le passé ! •

— Tu dis vrai mais il n'empêche que tu as barré la route à bien des sages. Tu ne peux pas être le feu et ne pas brûler ! Dieu t'a fait consommateur et quiconque t'approche est nécessairement brûlé. Ta prétendue sagesse ressemble au chant des oiseaux imités par des chasseurs.

— Ôte le doute de ton cœur, dit Satan, je suis une pierre de touche pour le vrai et le faux. Je ne puis

enlaidir ce qui est beau. Mon existence n'est qu'un miroir pour le beau et pour le laid. Je suis comme un jardinier qui coupe des branches mortes. L'arbre proteste : " Je suis innocent ! Pourquoi me détruis-tu ? " Et moi de répondre : " Ce n'est pas parce que tu es tordu mais parce que tu es desséché et sans sève ! Ta nature, l'essence de ta graine est mauvaise. Jamais tu n'as été croisé avec une bonne essence. Pourtant ta nature aurait tout eu à gagner si l'on t'avait greffé une bouture de bonne essence ! "

— Tais-toi ! s'exclama Muaviya, c'est en vain que tu tentes de me convaincre ! »

Il se tourna vers Dieu et dit :

« Mon Seigneur ! Ses paroles sont comme un brouillard ! Aide-moi ! Il est très fort pour argumenter et je redoute ses ruses. »

Satan dit :

« Celui qui est pris d'un mauvais doute devient sourd devant des milliers de témoins. Ne te lamente pas devant Dieu à cause de moi. Pleure plutôt devant ta propre méchanceté. Tu me maudis sans raison mais tu ferais mieux de te regarder ! »

Muaviya de répondre :

« C'est le mensonge qui fait naître le doute dans le cœur !

— As-tu donc un critère pour distinguer le vrai du faux ?

— Le vrai procure la paix du cœur mais le mensonge ne touche pas le cœur. C'est comme une huile qu'on a mélangée avec de l'eau : elle ne peut plus brûler. Dis-moi. Toi, l'ennemi de tous ceux qui veillent, pourquoi m'as-tu réveillé ? Réponds-moi et je saurai si tu dis vrai ! »

Satan tenta de se dérober mais Muaviya le pressa de s'expliquer et il finit par avouer :

« Je vais te dire la vérité. Je t'ai réveillé pour que tu ne sois pas en retard à la mosquée. Car si tu avais été en retard, ton repentir aurait submergé l'univers. Les

larmes auraient coulé de tes yeux et le repentir de quelqu'un qui fait de ses prières un plaisir est encore plus fort que la prière. Je t'ai donc réveillé afin que ton repentir ne te permette pas de te rapprocher encore de Dieu ! »

Muaviya s'exclama :

« Maintenant tu dis la vérité ! Tu n'es qu'une araignée en quête de mouches. Et tu m'as pris pour une mouche ! »

Traces

Un homme courait après un voleur. Juste au moment où il allait s'en emparer, il entendit quelqu'un crier :

« A l'aide ! A moi ! Vite ! »

Pensant qu'il y avait un deuxième voleur dans les lieux, il fit donc demi-tour pour porter secours à qui avait crié.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Regarde ces traces ! fit l'autre. Cours vite dans cette direction !

— Bougre d'imbécile ! Que me dis-tu là ? J'avais trouvé le voleur, je le tenais presque. Si je l'ai laissé s'échapper, c'est uniquement à cause de ton appel !

— Moi, je te montre ses traces et ces traces suffisent à établir la vérité !

— Ou tu es idiot ou tu es l'associé de ce voleur. Car tu l'as sauvé au moment où j'allais m'en emparer ! Pour me montrer ses traces ! »

La mosquée

Des hypocrites se réunirent et décidèrent de construire une belle mosquée pour honorer la foi. Ils en construisirent donc une juste à côté de celle que le prophète avait lui-même édifiée. Leur but était en réalité de diviser la communauté. Quand ils eurent terminé le toit, la coupole et le plafond, ils se rendirent auprès du prophète et, s'agenouillant devant lui, ils lui demandèrent d'honorer leur nouvelle mosquée de sa présence.

« Cette mosquée, dirent-ils, a été bâtie afin de devenir un lieu de paix, un lieu d'abondance pour les démunis. Viens honorer ce lieu de ta présence afin que tous soient joyeux ! »

Quelle merveille c'eût été si de telles paroles étaient vraiment sorties de leur cœur !

Le prophète, qui était compréhensif avec chacun, les écoutait avec le sourire et nos hypocrites pensaient donc qu'il allait accepter, mais lui distinguait leurs faux-semblants aussi nettement qu'un poil dans un bol de lait. Il allait pourtant se décider à y aller quand Dieu l'inspira en lui disant :

« Ils t'ont dit tout le contraire de ce qu'ils pensent ! »

En effet, leur intention était de faire venir dans cette mosquée un prédicateur de Sham. Le prophète leur répondit :

« J'aurais volontiers accepté votre requête, mais l'heure est au combat et je dois partir en voyage. Quand nous serons de retour, nous irons vous rendre visite. »

A son retour, les hypocrites lui rappelèrent sa promesse et Dieu dit à son prophète :

« Démasque leur hypocrisie, dût-il en coûter une guerre ! »

Le prophète dit alors aux hypocrites :

« N'insistez pas davantage si vous ne voulez pas

que je dévoile vos secrets devant tout le monde. »

Il entendait montrer ainsi qu'il n'était pas dupe, mais les hypocrites protestèrent :

« Que Dieu nous protège ! Nous jurons que nos intentions sont pures ! »

Ils jurèrent avec une grande insistance mais les justes n'ont pas besoin de jurer.

Le prophète demanda :

« Qui dois-je croire de vous ou de Dieu ?

— Nous attestons sur le livre de Dieu que nous avons bâti cette mosquée en son honneur ! »

En dépit de ces protestations, le prophète refusa finalement de céder.

Or l'un des compagnons du prophète se prit à penser :

« Que signifie ceci ? Le prophète a toujours épargné la honte à quiconque. Que veut dire cette nouvelle façon d'agir ? Les prophètes ne sont-ils pas ceux qui couvrent la honte des pécheurs ? »

En même temps qu'il pensait cela, il se repentait de cette pensée et, la tête pleine de contradictions, il finit par s'endormir...

Il fit alors un rêve où il vit la mosquée des hypocrites remplie de bouse de vache. Des murs de la mosquée suintaient une âcre fumée noire qui brûlait ses narines. Ils se réveilla alors et se mit à pleurer :

« Ô mon Seigneur ! Pardonne-moi ma révolte envers ton messenger ! »

Le chameau perdu

Au moment où la caravane est arrivée pour faire étape, tu as égaré ton chameau. Tu le cherches partout. Finalement, la caravane repart sans toi et la nuit

tombe. Tout ton chargement est resté à terre et tu demandes à chacun :

« Avez-vous vu mon chameau ? »

Tu ajoutes même :

« Je donnerai une récompense à qui me donnera des nouvelles de mon chameau ! »

Et tout le monde de se moquer de toi. L'un dit :

« Je viens de voir un chameau roux et bien gras. Il est parti dans cette direction ! »

Un autre :

« Ton chameau n'avait-il pas une oreille déchirée ? »

Un autre :

« N'avait-il pas un tapis brodé sur la selle ? »

Un autre encore :

« J'ai vu partir par là un chameau à l'œil crevé ! »

Ainsi tout le monde te donne un signalement de ton chameau dans l'espoir de profiter de tes largesses. Sur le chemin de la connaissance, nombreux sont ceux qui évoquent les attributs de l'Inconnu. Mais toi, si tu ne sais pas où est ton chameau, tu reconnais la fausseté de tous ces indices. Tu rencontres même des gens pour te dire :

« Moi aussi, j'ai perdu mon chameau ! Cherchons ensemble ! »

Et quand enfin vient quelqu'un qui te décrit vraiment ton chameau, ta joie ne connaît pas de bornes et tu fais de cet homme ton guide pour retrouver ton chameau.

Prières

Quatre Indiens rentrèrent dans la mosquée pour se prosterner devant Dieu, le cœur en paix. Mais, soudain, le muezzin entra lui aussi dans la mos-

quée et l'un des Indiens laissa échapper ces mots :
« L'appel à la prière a-t-il été récité ? Sinon nous sommes en avance !

— Tais-toi ! lui dit l'autre, par tes paroles, tu as rendu tes prières non valables !

— Tais-toi, toi aussi, fit le troisième, car tu viens de faire la même chose ! »

Et le quatrième d'ajouter :

« Dieu merci ! Je n'ai pas parlé moi, et mes prières restent valables ! »

C'est une véritable bénédiction que de ne s'occuper que de sa propre honte.

Peur

Après avoir versé beaucoup de sang, des guerriers turcomans mirent un village au pillage. Ils capturèrent deux villageois et décidèrent de tuer l'un d'eux. Tandis qu'on le ligotait, le villageois demanda :

« Pourquoi me tuer ainsi sans raison ? »

Les guerriers répondirent :

« Afin d'effrayer ton ami et le forcer à nous révéler où il a caché son or ! »

Le villageois s'exclama :

« Mais il est plus pauvre que moi ! Tuez-le plutôt et alors, sous l'emprise de la peur, je vous dirai où j'ai caché mon or ! »

C'est une faveur de Dieu que nous vivions aujourd'hui plutôt qu'à cette époque !

Soixante-dix ans

Un vieillard se rendit chez le médecin. Quand il lui eut expliqué que ses facultés intellectuelles déclinaient, le médecin répondit :

« Ceci provient de ton grand âge !

— Ma vision, elle aussi, s'affaiblit !

— Mais, c'est parce que tu es vieux !

— J'ai de grandes douleurs dans le dos.

— Ce n'est que l'effet de la vieillesse !

— Je ne digère rien de ce que je mange.

— Si ton estomac est faible, la responsabilité en revient à ton grand âge !

— Et, quand je respire, ma poitrine est comme oppressée.

— C'est normal ! Tu es vieux ! Et la vieillesse apporte bien des maux ! »

Le vieillard alors se fâcha :

« Espèce d'idiot ! Que signifient ces beaux discours ? Tu ne connais rien à la science de la médecine. Tu es plus ignorant qu'un âne ! Dieu a créé un remède pour tous les maux mais toi, tu l'ignores ! Est-ce ainsi que tu as appris ton métier ? »

Le médecin répliqua :

« Tu as plus de soixante-dix ans ! C'est de là aussi que proviennent ta colère et tes propos amers ! »

Cercueil

Un enfant se lamentait devant le cercueil de son père :

« Ô mon père ! Désormais, ta place est sous la terre !
Mon père bien-aimé ! Te voici dans une demeure si étroite, si démunie de tout ! Ni tapis, ni coussin, ni paillasse ! Pas de bougie la nuit et pas de pain le jour ! Pas de porte, pas de toit, pas de voisins secourables ! Pas même l'odeur d'un repas ! Rien qu'une demeure si étroite que quiconque y perdrait la couleur de son teint ! »

Dans l'assistance, il y avait un enfant, nommé Djuha. Il se retourna vers son père et lui dit :

« Ô père ! j'ai l'impression que cet enfant décrit notre maison ! »

L'arc

Un guerrier, armé de la tête aux pieds, dirigeait son cheval vers la forêt. En le voyant arriver, si altier, un chasseur prit peur. Il prit une flèche et banda son arc.

Le voyant ainsi prêt à tirer, le cavalier lui cria :

« Arrête ! Ne te fie pas à mon apparence. La vérité est que je suis très faible. Quand vient l'heure du combat, je suis plus effrayé qu'une vieille femme. »

Le chasseur lui dit alors :

« Va-t'en ! Heureusement que tu m'as averti à temps. Sinon, j'aurais tiré sur toi ! »

Pour beaucoup les armes sont cause de la mort. Puisque tu es peureux, abandonne tes flèches et ton épée.

La charge

Un bédouin cheminait, monté sur un chameau chargé de blé. En route, il rencontra un homme qui lui fit mille questions sur son pays et ses biens. Puis, il lui demanda en quoi consistait la charge de son chameau.

Le bédouin montra les deux sacs qui pendaient de part et d'autre de la selle de sa monture :

« Ce sac est plein de blé et celui-ci plein de sable ! »

L'homme demanda :

« Y a-t-il une raison pour que tu fasses ainsi porter du sable à ton chameau ? »

Le bédouin :

« Non. C'est uniquement pour équilibrer la charge. »

L'homme dit alors :

« C'eût été préférable de répartir le blé entre les deux sacs. De cette manière, la charge de ton chameau aurait été moins lourde.

Tu as raison ! s'exclama le bédouin, tu es un homme dont la finesse de pensée est grande. Comment se fait-il que tu ailles ainsi à pied ? Monte sur mon chameau et dis-moi : pour être si intelligent, n'es-tu pas un sultan ou un vizir ?

— Je ne suis ni vizir ni sultan, dit l'homme. N'as-tu pas vu mes habits ? »

Le bédouin insista :

« Quelle sorte de commerce pratiques-tu ? Où est ton magasin ? ta maison ?

— Je n'ai ni magasin ni maison, répliqua l'homme.

— Combien possèdes-tu de vaches et de chameaux ?

— Pas un seul !

— Alors, combien d'argent possèdes-tu ? Car tu as une intelligence telle qu'elle peut, comme l'alchimie, transformer le cuivre en or.

— Sur mon honneur, je n'ai même pas un morceau de pain à manger. Je vais nu-pieds, en haillons, en quête d'un peu de nourriture. Tout ce que je sais, toute ma sagesse et ma connaissance, tout cela ne m'apporte que maux de tête ! »

Le bédouin lui dit alors :

« Va-t'en ! Éloigne-toi de moi ! Afin que la malédiction dont tu es l'objet ne retombe pas sur moi. Laisse-moi partir de ce côté et toi, prends l'autre direction. Il vaut mieux équilibrer le blé par du sable que d'être si savant et si infortuné. Mon idiotie m'est sacrée. Dans mon cœur et dans mon âme est la joie de la certitude ! »

La croûte des choses

Ibrahim Edhem, assis au bord de la mer, réparait un accroc à son manteau. Vint à passer l'émir du pays, qui était un admirateur fervent de ce cheikh. L'émir se prit à penser :

« Voilà un prince qui a abandonné son royaume. Voilà un riche qui a abandonné ses biens. Maintenant, il souffre de son dénuement. Il était un sultan et le voici maintenant qui répare son manteau, ainsi qu'un miséreux ! »

Ibrahim Edhem avait saisi ces pensées et, soudain, il laissa tomber son aiguille à la mer. Puis, il se mit à crier :

« Ô vous les poissons ! Savez-vous où se trouve mon aiguille ? »

A cet instant, des milliers de poissons apparurent et

chacun d'eux avait une aiguille d'or dans sa bouche et lui disait :

« Prends ton aiguille, o cheikh ! »

Le cheikh se retourna alors vers l'émir et lui dit :

« Quel royaume est le meilleur ? Ceci n'est qu'un signe extérieur. Tu perdrais la raison si tu connaissais l'essence de ce royaume. De la vigne, seule une grappe de raisin parvient en ville car on ne peut transporter la vigne dans la cité. Surtout si cette vigne est le jardin de roses du Bien-Aimé ! Cet univers n'est qu'une croûte ! »

Le miel du vin

Quelqu'un accusait un cheikh en disant :

« Ce n'est qu'un hypocrite. Il boit du vin en cachette. Comment croire qu'un tel homme puisse aider ses disciples ? »

Un fidèle lui dit :

« Prends garde à tes paroles. Dieu ne permet pas d'avoir de telles pensées au sujet des hommes saints. Même si ce que tu dis est vrai, ce cheikh n'est pas un si petit bassin pour que si peu de boue puisse le salir. C'est plutôt un océan.

— Oui, reprit l'autre, mais moi, je l'ai vu dans un état peu convenable. Il ne prie pas et a un comportement indigne d'un cheikh. Si tu ne me crois pas, viens avec moi ce soir et tu verras ! Son occupation, c'est d'être hypocrite le jour et de pécher la nuit ! »

La nuit venue, ils se retrouvèrent sous la fenêtre du cheikh et le virent, une bouteille à la main.

L'homme cria alors :

« Ô cheikh, la vérité se fait jour ! Et toi qui nous disais que le diable mettait ses sabots dans la coupe de vin. »

Le cheikh répondit :

« Ma coupe est si remplie que rien ne peut y pénétrer. »

L'homme constata alors que la bouteille était pleine de miel et il fut pris de honte. Le cheikh lui dit :

« Avant d'avoir des regrets, va me chercher du vin. Je suis malade et j'en ai besoin. Dans pareil cas, les choses ordinairement interdites deviennent licites. »

L'homme se rendit à la taverne mais dans chaque tonneau, il ne trouva que du miel. Aucune trace de vin. Il demanda au tavernier où était le vin. Quand ils eurent constaté cette étrange métamorphose, tous les buveurs de la taverne se mirent à pleurer et se rendirent auprès du cheikh.

« Ô maître ! tu es venu une seule fois dans notre taverne et tout notre vin s'est transformé en miel ! »

Ce monde est plein de nourriture illicite mais le fidèle ne doit pas y toucher.

La souris

Une souris s'empara un jour de la bride d'un chameau et ordonna à ce dernier de se mettre en marche. Le chameau était de nature docile et il se mit à marcher. La souris en fut remplie d'orgueil.

Ils arrivèrent soudain devant un petit ruisseau et la souris s'arrêta.

« Ô mon amie ! dit le chameau, pourquoi t'arrêtes-tu ? Marche, toi qui es mon guide ! »

La souris dit :

« Ce ruisseau me semble profond et je crains de me noyer. »

Le chameau :

« Je vais essayer ! »

Et il s'avança dans l'eau.

« L'eau n'est pas profonde. Elle ne dépasse pas mes jarrets. »

La souris lui dit :

« Ce qui t'apparaît comme une fourmi est pour moi un dragon. Si l'eau t'arrive aux jarrets, elle doit dépasser ma tête de plusieurs centaines de mètres. »

Alors le chameau lui dit :

« Dans ce cas, cesse d'être orgueilleuse et de te prendre pour un guide. Exerce ta fierté sur les autres souris, mais pas sur moi !

— Je me repens ! dit la souris, au nom de Dieu, fais-moi traverser ce ruisseau ! »

L'arbre du savoir

La rumeur circulait qu'il existait en Inde un arbre dont le fruit délivrait de la vieillesse et de la mort. Un sultan décida alors d'envoyer un de ses hommes à la recherche de cette merveille.

L'homme partit donc et, pendant des années, il visita maintes villes, maintes montagnes et maints plateaux. Quand il demandait aux passants où se trouvait cet arbre de vie, les gens souriaient en pensant qu'il était fou. Ceux qui avaient un cœur pur lui disaient :

« Ce sont des racontars ! Abandonne cette recherche ! »

D'autres, pour se moquer de lui, l'envoyaient vers des forêts lointaines.

Le pauvre homme n'atteignait jamais son but car ce qu'il demandait était impossible. Il perdit alors l'espoir

et prit le chemin du retour, les larmes aux yeux.

En chemin, il rencontra un cheikh et lui dit :

« Ô cheikh, prends pitié de moi car je suis désespéré !

— Pourquoi es-tu si triste ?

— Mon sultan m'a chargé de trouver un arbre dont le fruit est le capital de la vie. Chacun le convoite. J'ai cherché longtemps, mais en vain. Et tout le monde s'est moqué de moi. »

Le cheikh se mit à rire :

« Ô cœur naïf et pur ! Cet arbre est le savoir. Seul le savant le comprend. On l'appelle parfois arbre, parfois soleil ou océan ou nuage. Ses œuvres sont infinies mais il est unique. Un homme est ton père, mais lui-même, il est le fils de quelqu'un d'autre. »

Quatre pièces d'or

Un homme avait donné une pièce d'or à quatre personnes.

Le premier dit :

« Allons vite acheter du ENGUR ! »

L'autre, qui était arabe, dit :

« Non ! Pas de ENGUR. Je veux de l'INEB ! »

Le troisième, qui était grec, se récria :

« J'aurais préféré de l'ISTAPHIL ! »

Le quatrième, un Turc :

« Moi, je veux de l'UZUM (raisin). »

Une querelle insensée éclata donc entre les quatre amis. Ils se disputaient, ignorants qu'ils étaient de la signification de ce que chacun d'eux désirait. Si un savant s'était trouvé là, il aurait dit :

« Avec votre argent, vous pouvez tous satisfaire votre envie. Pour vous, chaque mot est une source de

querelle. Mais, pour moi, chaque mot est un guide vers l'union. Vous voulez tous du raisin sans le savoir. »

Chair interdite

Il était en Inde un homme très savant. Un jour, il vit arriver un groupe de voyageurs. Voyant qu'ils étaient affamés, il leur dit :

« Nul doute que vous ayez l'intention de chasser pour vous nourrir. Mais faites attention, nobles gens ! Ne chassez point le petit de l'éléphant ! Certes, il est facile à prendre et sa chair est abondante. Mais n'oubliez pas sa mère qui le surveille, car ses cris de lamentation s'entendront de loin. Gardez ce conseil comme une boucle d'oreille si vous voulez éviter les catastrophes ! »

Sur ces mots, il s'en fut. Les voyageurs, fatigués de leur longue route, ne tardèrent pas à rencontrer un éléphanteau bien gras et, oubliant les conseils qu'on leur avait donnés, ils se jetèrent sur lui comme des loups. Il s'en trouva un seul parmi eux pour suivre le conseil du savant et ne pas toucher à la chair de l'éléphanteau. Les autres, repus de viande, ne tardèrent pas à s'endormir.

Soudain, un éléphant en colère se rua vers eux. Il se dirigea tout d'abord vers le seul qui ne dormait pas. Il huma sa bouche mais n'y trouva aucune odeur accusatrice. Par contre, ayant constaté que tous ceux qui dormaient avaient l'odeur de son petit dans leur haleine, il les écrasa sous ses pattes.

Ô toi qui te nourris du fruit de la prévarication ! Tu es en train de manger l'éléphanteau ! N'oublie pas que sa mère viendra le venger. Car l'ambition, la rancune et le

désir ont une odeur aussi forte que celle de l'oignon. Il te sera impossible de cacher que tu as abusé du bien d'autrui.

La bouche de Moïse

Dieu ordonna un jour à Moïse :

« Ô Moïse ! Que ta bouche soit sans péché lorsque tu t'adresses à moi pour prier !

— Mais, Seigneur ! dit Moïse, je ne possède pas une telle bouche ! »

Dieu répondit :

« Alors, prie par la bouche de quelqu'un d'autre. Car il est impossible que tu commettes un péché avec une autre bouche que la tienne ! »

Toi aussi, va ! Et tâche qu'il y ait, jour et nuit, des bouches qui prient à ta place !

Élie

Il y avait un homme qui, chaque nuit, mangeait des friandises en invoquant le nom de Dieu. Un jour, Satan lui dit :

« Ô homme sans dignité, tais-toi ! Jusqu'à quand répéteras-tu le nom de Dieu ? Tu vois bien qu'il ne te répond pas ! »

L'homme eut le cœur brisé par ces paroles et ce fut

dans cet état d'esprit qu'il tomba dans le sommeil. Il fit alors un rêve et vit Élie qui lui disait :

« Pourquoi as-tu cessé de répéter le nom de Dieu ? »

L'homme répondit :

« C'est parce que je n'ai eu aucune réponse et j'ai craint qu'il ne m'ait chassé de sa porte ! »

Élie dit alors :

« Dieu nous dit : “ C'est parce que j'ai accepté ta prière que je continue à t'entretenir dans cette préoccupation. ” »

Ta crainte et ton amour sont des prétextes pour entretenir ton intimité avec Dieu. Le seul fait que tu continues à prier t'annonce que tes prières sont acceptées.

Le citadin et le paysan

Un citadin était l'ami d'un paysan et, chaque année, durant deux ou trois mois, il lui offrait l'hospitalité. Le paysan jouissait de sa maison, de son magasin et de sa table. Ses moindres besoins étaient satisfaits avant même d'être exprimés. Un jour, le paysan dit au citadin :

« Ô maître ! Jamais tu ne m'as rendu visite ! Viens chez moi avec ta femme et tes enfants car c'est bientôt le printemps et, en cette saison, les roses et les arbres fruitiers sont couverts de fleurs. Reste ainsi chez moi pendant trois ou quatre mois afin que nous ayons aussi l'occasion de te servir. »

Le citadin déclina l'invitation mais le paysan renouvela cette offre huit années durant sans que le citadin se déplace. A chacune de ses visites, le paysan réitérait son invitation et, à chaque fois, le citadin trouvait une

excuse pour se dérober. Comme la cigogne, le paysan venait faire son nid chez le citadin et celui-ci dépensait tous ses biens pour ne pas manquer aux devoirs de l'hospitalité. Au cours de l'une de ses visites, le paysan supplia de nouveau le citadin :

« Voilà dix ans que tu me promets de venir ! Au nom de Dieu, fais un effort cette fois-ci ! »

Les enfants du citadin dirent à leur père :

« Ô père ! Les nuages, la lune et les ombres voyagent. Pourquoi refuses-tu ? Il n'y a pas de contrainte entre lui et toi. Offre-lui l'occasion de rembourser la dette qu'il a contractée envers toi ! »

C'était leur mère qui les avait incités à prendre ainsi la parole et le citadin leur dit :

« Ô mes enfants ! Vous avez raison mais les sages disent qu'il faut se méfier de la calomnie de ceux que l'on a aidés ! »

Malgré cela, les invitations répétées du paysan finirent par vaincre les réticences du citadin et, un jour, après avoir fait ses préparatifs et chargé l'âne et le bœuf du nécessaire pour le voyage, il prit la route avec sa femme et ses enfants.

Ceux-ci se disaient :

« Nous allons manger des fruits et jouer dans les prairies. Nous avons là-bas un ami qui nous attend. Au retour, nous rapporterons du blé et des oignons pour l'hiver. »

Mais le citadin leur dit :

« N'allez pas si vite en besogne ! »

Ils traversèrent les plateaux pleins de joie. Le soleil brûlait leur front. La nuit, ils se guidaient grâce aux étoiles. Au bout d'un mois, ils parvinrent au village dans un état de grand épuisement. Ils se renseignèrent pour trouver la maison de leur ami mais, une fois qu'ils y furent parvenus, celui-ci refusa de leur ouvrir sa porte. Pendant cinq jours, ils restèrent ainsi devant sa maison, suffoqués de chaleur la journée et transis de froid la nuit. Mais hélas, la faim conduit le lion à agir comme un

vautour et à manger la charogne. Et chaque fois qu'il voyait le paysan sortir de chez lui, le citadin lui disait :

« Te souviens-tu de moi ? »

Le paysan répondait :

« J'ignore qui tu es, bon ou mauvais !

— Ô mon frère ! disait alors le citadin, as-tu oublié ? Tu viens chez moi et tu manges à ma table depuis des années ! »

Le paysan répondait :

« Que signifient ces paroles insensées ? Je ne te connais pas et ignore jusqu'à ton nom ! »

Au bout de quelques jours, les pluies commencèrent et cette attente devint insupportable. Le citadin frappa à la porte de toutes ses forces en réclamant le maître de maison.

« Que veux-tu ? » lui dit ce dernier.

Le citadin lui répondit :

« Je renonce à toutes mes prétentions et abandonne mes illusions au sujet de notre amitié. Je ne te demande qu'une chose. Il pleut. Alors, pour cette nuit, offre-nous un petit coin de ta maison. »

Le paysan lui dit :

« Il y a bien un endroit où je peux vous loger mais c'est l'abri où s'installe d'habitude le gardien qui nous protège des loups. Si tu veux remplir cet office pour cette nuit, tu peux t'installer là !

— Bien sûr ! dit le citadin. Donne-moi un arc et des flèches et je te garantis que je ne dormirai pas. Il me suffit que mes enfants soient protégés de la boue et de la pluie. »

La famille s'entassa donc sous l'abri. Le citadin, son arc et ses flèches à la main, se disait :

« Ô mon Dieu ! Nous méritons ce châtiment ! Car nous nous sommes liés d'amitié avec un indigne. Mieux vaut être au service d'un homme de maturité que d'accepter les faveurs d'un homme cruel comme celui-ci ! »

Les moustiques et les puces lacéraient sa peau mais le

citadin n'en avait cure, concentré uniquement sur sa tâche de gardien, tant il craignait d'encourir les reproches du paysan.

Au milieu de la nuit, alors qu'il était épuisé, le citadin aperçut une ombre qui bougeait. Il se dit :

« Voici le loup ! »

Et il décocha une flèche. L'animal, touché, tomba à terre en pétant. Immédiatement, le paysan sortit de sa maison en criant :

« Quelle horreur ! Tu viens de tuer le petit de mon âne !

— Mais non ! dit le citadin. C'était un loup noir et sa forme était bien celle d'un loup !

— Non ! dit le paysan, je l'ai reconnu à sa manière de péter !

— C'est impossible, dit le citadin, il fait trop noir pour y voir. Va te rendre compte.

— C'est inutile, dit le paysan. Pour moi, c'est clair comme le jour. J'ai trop bien reconnu sa manière de péter. Je le reconnaîtrais ainsi parmi vingt autres ! »

A ces mots, le citadin se mit en colère et l'attrapa par le col :

« Ô imbécile ! Que signifie ceci ? Dans cette obscurité, tu parviens à reconnaître le petit de ton âne grâce au bruit de ses pets ! Mais tu ne m'as pas reconnu, moi qui suis ton ami depuis plus de dix ans ! »

La mare

Un jour, un faucon dit à un canard :

« Viens habiter dans la prairie. Tu y connaîtras le bonheur. Quitte ta mare pour venir avec moi. »

Le canard répondit :

« Va-t'en ! Pour ceux de notre espèce, l'eau est le château fort de la joie ! »

Pour le canard de notre ego, Satan est comme le faucon. Regardes-y à deux fois avant de quitter ta mare !

Le secret du chien

Un jour, Medjoun se promenait avec son chien. Il le prenait dans ses bras et le caressait comme un amoureux caresse sa bien-aimée. Un homme qui passait par là lui dit :

« Ô Medjoun ! Ce que tu fais là est pure folie ! Ne sais-tu pas que la bouche d'un chien est sale ? »

Et il se mit à énumérer tous les défauts des chiens. Medjoun lui dit :

« Tu n'es qu'un idolâtre des formes ! Si tu voyais avec mes yeux, tu saurais que ce chien est le secret de Dieu et la demeure de Leila ! »

Pauvre chacal

Un jour, un chacal tomba dans un pot de peinture. Quand il se vit avec son pelage recouvert de peinture de toutes les couleurs, il se dit :

« Je suis un paon, un élu parmi les animaux ! »

Et, prenant une démarche pleine de prétention, il s'en fut rejoindre les autres chacals. Ceux-ci lui dirent :

« Ô pauvre chacal ! D'où te viennent cette prétention

et ces manières ? Es-tu devenu fou ou bien fais-tu le pitre ? »

Ceux qui mentent et montent en chaire pour se faire admirer du peuple voient un jour leur fierté devenir un objet de honte. Ils n'espèrent que les flatteries du peuple mais leur intérieur est aussi trompeur que leur apparence.

L'idiot

Un idiot trouva un jour une queue de mouton. Chaque matin, il s'en servait pour se graisser les moustaches. Puis, il se rendait chez ses amis et leur disait qu'il revenait d'une réception où l'on avait festoyé et mangé des mets bien gras. Son ventre vide maudissait ses moustaches luisantes de graisse.

Ô pauvre ! Si tu n'étais pas si menteur, peut-être un homme généreux t'inviterait-il à manger !

Un jour, alors que l'estomac de notre idiot se plaignait auprès de Dieu, un chat déroba la queue de mouton. Le fils de l'idiot tenta de capturer l'animal, mais en vain. De crainte de se faire réprimander par son père, il se mit à pleurer. Puis, il se rendit en courant à l'endroit où son père se réunissait avec ses amis. Il arriva au moment même où son père racontait aux autres son repas imaginaire de la veille. Il lui dit :

« Papa ! Le chat a emporté la queue de mouton avec laquelle tu graisses tes moustaches chaque matin. J'ai bien tenté de le poursuivre, mais je ne suis pas arrivé à l'attraper ! »

A ces mots, tous ses amis éclatèrent de rire et ils l'invitèrent à un repas, bien réel cette fois-ci. Et ainsi

notre homme, abandonnant ses prétentions, connut le plaisir d'être sincère.

Le serpent-dragon

Un jour, un chasseur de serpents partit dans les montagnes pour chasser. Il cherchait à capturer le plus grand des serpents. Or, une violente tempête de neige s'abattit sur les hauteurs.

Soudain, notre chasseur tomba en arrêt devant un énorme serpent. Il cherchait un serpent mais il venait de trouver un dragon. Il fut d'abord saisi d'une grande frayeur mais s'aperçut bientôt que le monstre était engourdi par le froid. Il décida donc de le ramener au village afin que la population puisse l'admirer.

De retour au village, il s'écria :

« Je viens de capturer un dragon ! Il m'a donné bien du fil à retordre mais je suis quand même arrivé à le tuer ! »

Le chasseur croyait vraiment le serpent mort alors qu'il n'était qu'engourdi par le froid. La foule accourut pour admirer le dragon tandis que le chasseur racontait les péripéties imaginaires de cette capture. La populace, prise de curiosité, ne cessait de s'attrouper et attendait que le chasseur soulève la couverture sous laquelle il avait dissimulé l'animal. Le chasseur, lui, espérait tirer un bon profit d'un tel public, mais le temps qui s'écoulait et la chaleur finirent par sortir le serpent de sa torpeur...

Quand la foule vit que ce serpent prétendu mort bougeait encore, elle s'enfuit en criant d'horreur. Les gens se piétinaient les uns les autres pour s'échapper plus vite. Quant au serpent, il avala d'un seul coup le chasseur en lui broyant les os.

Les privations transforment un serpent en ver de terre. L'abondance transforme le moustique en faucon. Va ! Laisse plutôt le dragon enfoui sous la neige. Ne l'expose pas au soleil. Méfie-toi du soleil du désir car il peut transformer le hibou en faucon.

L'éléphant

On avait parqué un éléphant venant de l'Inde dans une étable obscure. La population, curieuse de connaître un tel animal, se précipita dans l'étable. Comme on n'y voyait guère à cause du manque de lumière, les gens se mirent à toucher l'animal. L'un d'eux toucha la trompe et dit :

« Cet animal ressemble à un énorme tuyau ! »

Un autre toucha les oreilles :

« On dirait plutôt un grand éventail ! »

Un autre, qui touchait les pattes, dit :

« Non ! Ce qu'on appelle un éléphant est bel et bien une espèce de colonne ! »

Et ainsi, chacun d'eux se mit à le décrire à sa manière. Il est bien dommage qu'ils n'aient eu une bougie pour se mettre d'accord.

La bien-aimée de l'amoureux

Un amoureux récitait des poèmes d'amour à sa bien-aimée. Des poèmes, pleins de lamentations nostalgiques. Sa bien-aimée lui dit :

« Si ces mots me sont destinés, tu perds ton temps puisque nous voilà réunis. Ce n'est guère digne d'un amant que de réciter des poèmes au moment de l'union ! »

L'amoureux répondit :

« Sans doute es-tu ici. Mais, quand tu étais absente, j'éprouvais un autre plaisir. Je m'abreuvais au ruisseau de notre amour. Mon cœur et mes yeux se réjouissaient. Maintenant, je suis en face de la fontaine, mais elle est tarie !

— En fait, dit la bien-aimée, ce n'est pas moi qui suis l'objet de ton amour. Tu es amoureux d'autre chose et je ne suis que la demeure de ton bien-aimé. Le véritable bien-aimé est unique et l'on n'espère rien d'autre lorsqu'on est en sa compagnie. »

Le trésor

A l'époque du prophète David, un homme adressait à Dieu ce genre de prière :

« Ô Seigneur ! Procure-moi des trésors sans que j'aie à me fatiguer. N'est-ce pas toi qui m'as créé, si paresseux et si faible ? Il est normal qu'on ne charge pas de la même manière un âne débile et un cheval plein de

vigueur. Je suis paresseux, il est vrai, mais je n'en dors pas moins sous ton ombre ! »

Il priait ainsi du matin au soir et ses voisins se moquaient de lui. Certains d'entre eux le réprimandaient et d'autres le raillaient en disant :

« Le trésor que tu appelles de tes vœux n'est pas loin. Va le chercher. Il est là-bas ! »

La célébrité de notre homme s'accroissait de jour en jour dans le pays. Or, un jour qu'il priait chez lui, une vache emportée fracassa sa porte de ses cornes et pénétra dans sa demeure sans cérémonie. L'homme s'empara d'elle, lui lia les pieds et, sans hésiter une seconde, il l'égorgea. Puis, il se rendit en courant chez le boucher afin que celui-ci dépèce sa victime.

Sur son chemin, il croisa le propriétaire de la vache. Celui-ci l'apostropha :

« Comment as-tu osé égorger ma vache ? Tu m'as causé un tort considérable ! »

L'autre répondit :

« J'ai imploré Dieu pour qu'il pourvoie à ma subsistance ! J'ai prié jour et nuit et finalement ma prière a été entendue et ma subsistance s'est présentée à moi. Voici ma réponse ! »

Le propriétaire l'attrapa par le col et lui assena deux gifles. Puis, il l'entraîna chez le prophète David en disant :

« Espèce d'idiot ! Je vais te montrer le sens de tes prières ! »

L'autre insistait en disant :

« C'est pourtant vrai. J'ai beaucoup prié et Dieu m'a entendu ! »

Le propriétaire de la vache ameuta la population par ses cris :

« Venez tous admirer celui qui prétend s'approprier mes biens par la prière ! S'il en était vraiment ainsi, tous les mendiants seraient riches ! »

Les gens qui s'assemblaient autour d'eux commencèrent à lui donner raison.

« Tu dis vrai ! Les biens s'achètent ou s'offrent. Ou

encore ils s'obtiennent par héritage. Mais aucun livre ne mentionne ce procédé d'acquisition. »

Un grand bruit se fit dans la ville autour de cet événement. Le pauvre, quant à lui, se tenait face contre terre et priait Dieu en ces termes :

« Ô mon Dieu ! Ne me laisse pas ainsi, dans la foule, couvert de honte. Toi, tu sais que je n'ai cessé de t'adresser mes prières ! »

Enfin, on arriva chez le prophète David et le plaignant prit la parole :

« Ô prophète ! Rends-moi justice ! Ma vache est entrée chez cet imbécile et lui, il l'a égorgée. Demande-lui pourquoi il s'est permis d'agir ainsi. »

Le prophète se retourna alors vers l'accusé pour lui demander ses explications. Celui-ci répondit :

« Ô David ! Depuis sept années, je prie Dieu jour et nuit. Je lui demande de pourvoir à ma subsistance sans que j'aie à m'en soucier. Ce fait est connu de tous, même des enfants de cette ville. Tout le monde a entendu mes prières et chacun s'est bien moqué de moi à ce sujet. Or, ce matin, alors que je priais, les yeux remplis de larmes, voilà que cette vache pénètre chez moi. Ce n'est certes pas la faim qui m'a poussé, mais plutôt la joie de voir mes prières exaucées. Et ainsi, j'ai égorgé cette vache en rendant grâce à Dieu. »

Le prophète David dit alors ;

« Ce que tu me dis est insensé ! Car de telles assertions ont besoin d'être étayées par des preuves recevables devant la loi. Il m'est impossible de te donner raison et d'instaurer ainsi un précédent. Comment peux-tu prétendre t'approprier quoi que ce soit sans en avoir hérité ? Personne ne peut récolter s'il n'a semé auparavant. Va ! Rembourse cet homme. Si tu n'as pas l'argent nécessaire, emprunte-en ! »

L'accusé se révolta :

« Voilà que toi aussi tu te mets à parler comme ce tortionnaire ! »

Il se prosterna et dit :

« Ô mon Dieu, Toi qui connais tous les secrets. Inspire le cœur de David. Car les faveurs que tu m'as offertes n'existent pas dans son cœur ! »

Ces paroles et ces larmes touchèrent le cœur de David. Il s'adressa alors au plaignant :

« Donne-moi un jour de délai afin que je puisse me retirer pour méditer. Afin que Celui qui connaît tous les secrets m'inspire dans mes prières. »

Ainsi, David se retira-t-il en un lieu écarté et ses prières furent acceptées. Dieu lui révéla la vérité et lui désigna le véritable coupable.

Le lendemain, le plaignant et l'accusé se présentèrent à nouveau devant le prophète David. Comme le plaignant ne faisait que se plaindre davantage, David lui dit :

« Tais-toi ! Fais le muet et considère que cet homme avait le droit de s'emparer de ta vache. Dieu a protégé ton secret. En échange, accepte de sacrifier ta vache. »

Le plaignant s'offusqua :

« Qu'est-ce que c'est que cette justice ? Commences-tu à appliquer une nouvelle loi ? N'es-tu pas renommé pour l'excellence de ta justice ? »

Ainsi la demeure de David fut-elle transformée en un lieu de révolte. Le prophète dit au plaignant :

« Ô homme têtu ! Tais-toi et donne tout ce que tu possèdes à cet homme. Je te le dis, ne sois pas ingrat ou tu tomberas dans une situation pire encore. Et tes méfaits seront révélés au grand jour. »

Le plaignant se prit de colère et déchira ses vêtements :

« N'est-ce pas plutôt toi qui me tortures ! »

David tenta, en vain, de le raisonner. Puis, il lui dit :

« Tes enfants et ta femme deviendront les esclaves de cet homme. »

Ceci ne fit qu'augmenter la fureur du propriétaire. Il n'était d'ailleurs pas le seul à être indigné car l'assistance, ignorante des secrets de l'inconnu, prenait fait et cause pour le plaignant.

Le peuple achève le supplicié et adore son tortionnaire.

Les gens dirent à David :

« Toi qui es l'élu du Miséricordieux, comment peux-tu agir ainsi ? Pourquoi portes-tu un tel jugement sur cet innocent ? »

David répondit :

« Ô mes amis ! Voici venu le moment de dévoiler des secrets qui étaient restés cachés jusqu'à aujourd'hui. Mais, pour cela, il faut que vous m'accompagniez à l'extérieur de la ville. Là-bas, dans la prairie, nous trouverons un grand arbre dont les racines portent l'odeur du sang. Car cet homme qui se plaint est un assassin. Il a tué son maître alors qu'il n'était qu'un esclave et il s'est approprié tous ses biens. Et l'homme qu'il accuse n'est autre que le fils de son maître. Ce dernier n'était qu'un enfant à l'époque des faits que je raconte et la sagesse de Dieu avait caché ce secret jusqu'à aujourd'hui. Mais cet homme est ingrat. Il n'a pas remercié Dieu. Il n'a pas protégé les enfants de celui qu'il a tué. Et voici que ce maudit, pour une vache, frappe de nouveau le fils de son maître ! C'est de ses propres mains qu'il a déchiré le voile qui cachait ses péchés. Les méfaits sont enfouis dans le secret de l'âme mais c'est le malfaiteur lui-même qui les révèle au peuple. »

David, accompagné de la foule, se rendit à l'extérieur de la ville. Parvenu à l'endroit qu'il avait décrit, il dit au plaignant :

« Désormais, ta femme qui était la servante de ton maître, tous tes enfants nés d'elle et de toi, tous font partie de l'héritage de cet homme. Tout ce que tu as gagné lui appartient car tu es son esclave. Tu as voulu que la loi soit appliquée eh bien, voici la loi ! Tu as tué son père d'un coup de couteau et si l'on creuse ici, on trouvera un couteau gravé à ton nom. »

Les gens se mirent à creuser et l'on trouva effectivement le couteau ainsi qu'un squelette. La foule dit alors au pauvre :

« Ô toi qui appelais la justice de tes vœux, voici ton heure ! »

Celui qui porte plainte pour une vache, c'est ton ego. Il prétend être le maître. Celui qui a égorgé la vache, c'est ta raison. Si tu souhaites toi aussi gagner sans peine ta subsistance, il faut égorger cette vache.

Le maître d'école

La science possède deux ailes mais l'intuition n'en a qu'une. Chaque fois que l'oiseau du doute tente de s'envoler du nid de l'espoir, il tombe à terre car il n'a qu'une aile : celle de l'intuition.

Il y avait une fois un maître d'école qui était très exigeant avec ses élèves. Ceux-ci se mirent bientôt à chercher une solution pour se débarrasser de lui. Ils se disaient :

« Comment cela se fait-il qu'il ne tombe jamais malade ? Cela nous donnerait l'occasion d'avoir un peu de repos. Nous serions ainsi libérés de cette prison que l'école est pour nous. »

Un des élèves proposa son idée :

« Il faut que l'un de nous dise au maître : “ Ô mon maître ! je trouve que votre visage est bien pâle ! Vous avez certainement de la fièvre ! ” Il est certain que ces paroles auront de l'effet sur lui mais il n'en sera pas pour autant convaincu. Mais, lorsqu'il pénétrera dans la classe, vous direz tous ensemble : “ Que se passe-t-il, O maître ? Que vous arrive-t-il ? ” Quand un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième lui auront répété cette même chose d'une mine attristée, nul doute qu'il sera convaincu ! »

Le matin suivant, tous les élèves se mirent à attendre leur maître afin qu'il tombe dans leur piège. Celui qui avait proposé l'idée fut le premier à le saluer et à lui annoncer la mauvaise nouvelle. Le maître lui dit :

« Ne dis pas de choses insensées ! Je ne suis pas malade. Regagne ta place ! »

Mais la poussière du doute s'était infiltrée dans son cœur. Quand tous les enfants, les uns après les autres, se mirent à lui répéter la même chose, il commença à croire qu'il était réellement malade.

Quand un homme marche sur un mur élevé, il perd son équilibre lorsque le doute s'empare de lui.

Le maître décida alors d'aller se mettre au lit. Il fut pris d'une grande rancune envers sa femme car il se disait :

« Comment se fait-il qu'elle n'ait même pas remarqué la couleur de mon visage ? Il semble bien qu'elle ne s'intéresse plus à moi. Peut-être espère-t-elle en épouser un autre... »

Plein de colère, il ouvrit la porte de sa maison. Sa femme, surprise, lui dit :

« Que se passe-t-il ? Pourquoi rentres-tu si tôt ? »

Le maître d'école répliqua :

« Es-tu devenue aveugle ? Ne vois-tu pas la pâleur de mon visage ? Tout le monde s'en inquiète mais toi, cela te laisse indifférente ! Tu partages mon toit, mais tu ne te préoccupes guère de moi. »

La femme lui dit :

« Ô mon maître ! Tu te fais des idées. Tu n'es pas malade !

— Ô femme vulgaire ! s'emporta le maître, si tu es aveugle, ce n'est certes pas ma faute ! Je suis bel et bien malade et la douleur me torture.

— Si tu veux, lui dit sa femme, je vais t'apporter un miroir. Tu verras ainsi quelle mine tu as et si je mérite d'être traitée ainsi.

— Va-t'en avec ton miroir ! Va plutôt préparer mon

lit car il me semble que je me sentirai mieux si je m'allonge. »

La femme alla donc préparer son lit mais elle se dit :

« Il fait semblant d'être malade pour m'éloigner de la maison. Tout cela n'est qu'un prétexte. »

Une fois au lit, le maître se mit à se lamenter. Alors l'élève qui avait eu cette idée astucieuse dit aux autres :

« Sa maison n'est pas loin. Récitons nos leçons de la voix la plus forte possible et ce bruit ne fera qu'augmenter ses tourments. »

Au bout d'un moment, le maître n'y tint plus et alla dire à ses élèves :

« Vous me donnez mal à la tête. Je vous autorise à rentrer chez vous. »

Ainsi, les enfants lui souhaitèrent un prompt rétablissement et reprirent le chemin de leur maison, ainsi que des oiseaux en quête de graines. Quand les mères virent que les enfants jouaient dans les rues à l'heure de l'école, elles les réprimandèrent sévèrement. Mais les enfants répondirent :

« Ce n'est pas notre faute. C'est par la volonté de Dieu que notre maître est tombé malade. »

Les mères leur dirent alors :

« Nous verrons demain si vous dites la vérité. Mais, gare à vous si c'est un mensonge ! »

Le lendemain, les mères des écoliers allèrent rendre visite au maître et elles constatèrent qu'il était gravement malade. Elles lui dirent :

« Mais, nous ne savions pas que vous étiez malade ! »

Le maître répliqua :

« Moi non plus, je ne le savais pas ! Ce sont vos enfants qui m'en ont informé ! »

La balance et le balai

Un jour, un homme se rendit chez le bijoutier et lui dit :
« Je voudrais peser de l'or. Prête-moi ta balance. »

Le bijoutier répondit :

« Je suis vraiment désolé, mais je n'ai pas de pelle !

— Non ! Non ! fit l'homme, je te demande ta balance ! »

Le bijoutier :

« Il n'y a pas de balai dans ce magasin !

— Es-tu sourd ? dit l'homme. Je te demande une balance ! »

Le bijoutier répondit :

« J'ai bien entendu. Je ne suis pas sourd. Ne crois pas que mes paroles soient dépourvues de sens. Je vois bien que tu manques d'expérience et qu'en pesant ton or, tu vas en faire tomber quelques poussières à terre. Alors, tu me diras : " Peux-tu me prêter un balai afin que je récupère mon or ? " et quand tu auras balayé, tu me demanderas si je n'ai pas de pelle ! Moi, je vois la fin dès le début ! Adresse-toi à quelqu'un d'autre ! »

Le derviche de la montagne

Un derviche vivait dans la montagne avec sa solitude pour toute compagnie. L'endroit où il s'était retiré était rempli d'arbres fruitiers mais le derviche s'était promis :

« O Seigneur ! Je ne toucherai pas aux fruits de ces arbres avant que le vent n'en fasse tomber ! »

Mais, comme il avait oublié de dire : « Inch Allah ! »

ce fut dur pour lui de respecter sa promesse. Cinq jours passèrent. Le feu de la faim brûlait son ventre mais le vent ne faisait tomber aucun fruit. Les branches se courbaient sous leur poids mais le derviche prenait patience, soucieux de tenir parole.

A un moment, le vent poussa vers lui une branche chargée des fruits les plus mûrs. C'est ainsi que le destin lui fit renier son serment. Ce fut l'instant où Dieu lui tira l'oreille.

Il y avait, non loin de là, un groupe de voleurs qui étaient en train de partager leur butin. Mais des soldats, prévenus par des espions, leur avaient tendu une embuscade et tous furent capturés, et notre derviche avec ! On coupa la main droite et le pied gauche de chacun d'entre eux. Quand vint le tour du derviche, on commença par lui couper la main. Mais, au moment où on allait lui couper le pied, un cavalier s'écria :

« Que faites-vous là ! Celui-ci est un cheikh ! Un intime de Dieu ! Qui lui a coupé la main ? »

Le bourreau, plein de tristesse, se mit à lacérer ses vêtements tandis que le bey venait présenter ses excuses.

« Dieu m'est témoin que j'ignorais cela. Pardonne-moi ! »

Le derviche répondit :

« Je connais la vraie raison de ceci. Cette main est celle avec laquelle j'ai rompu mon serment. Que mon corps et mon âme soient sacrifiés à la volonté de Dieu ! Toi, tu n'y es pour rien ! »

C'est ainsi que, poussé par le désir de son estomac, le derviche perdit sa main. Combien d'oiseaux ont-ils laissé leur vie dans un piège à cause de quelques graines ! Ce derviche fut surnommé « le derviche à la main tranchée ».

Bien des années plus tard, un homme vint lui rendre une visite impromptue et s'aperçut avec stupeur qu'il était en train de tresser un panier d'osier avec ses deux mains. Le derviche dit à son visiteur :

« Pourquoi es-tu venu sans me prévenir ? Pourquoi a-t-il fallu que tu commettes semblable bétise ? »

Son visiteur répondit :

« Mon amour pour toi m'a fait oublier le respect qui t'était dû. »

Le derviche lui dit en souriant :

« Garde le secret de ce que tu as vu jusqu'à ma mort ! »

Mais d'autres personnes le virent par une fenêtre en train de tresser ses paniers et son secret fut ainsi découvert. Voyant cela, le derviche s'écria :

« O mon Dieu ! Tu es la sagesse ! J'essaie de cacher les bienfaits dont tu m'as comblé. Mais toi, tu les dévoiles au grand jour ! »

Par la voix de l'inspiration, Dieu lui répondit :

« Il y avait des hommes qui te prenaient pour un menteur et croyaient que c'était pour cette raison que tu avais été puni. Mais moi, je n'ai pas voulu que de tels blasphèmes se répètent et c'est pourquoi les faveurs dont je t'ai comblé sont devenues manifestes. »

La mule et le chameau

Une mule dit un jour à un chameau :

« O mon ami ! Tu marches sans jamais trébucher. Que ce soit à la montée ou à la descente et même sur le plat, jamais je ne te vois faire de faux pas. Alors, comment se fait-il que, moi, je trébuche tous les deux pas et que je tombe à terre ? Ne peux-tu m'apprendre à marcher comme toi ? »

Le chameau répondit :

« Mes yeux sont meilleurs que les tiens et, de plus, vois ma taille ; même en un site escarpé, je peux

distinguer le plus lointain des obstacles sur mon chemin. Je reconnais ainsi chaque endroit où je pose mes sabots et c'est pour cela que je ne trébuche pas. Mais toi, au contraire, tu regardes toujours juste devant toi. »

Celui qui possède une bonne vue peut-il être comparé à un aveugle ?

Cheikh

Il était une fois un cheikh qui était le plus éclairé parmi les hommes de la terre. Le peuple le considérait comme un prophète. Un matin, sa femme lui dit :

« Ton cœur est aussi dur que le roc ! Est-ce que cela fait partie des règles de la sagesse ? Tous nos enfants sont morts, et moi, à force de pleurer, je suis devenue courbée comme un arc. Toi, personne ne t'a jamais vu pleurer. N'y a-t-il pas de place pour la pitié dans ton cœur ? Nous sommes tous attachés à toi et nous te servons jour et nuit, mais que pouvons-nous espérer de quelqu'un qui ne connaît pas la pitié ? Qu'appelle-t-on un cheikh ? C'est un vieillard dont les cheveux et la barbe sont blancs. Sache que le véritable cheikh n'a pas même un poil d'existence. Celui qui n'a aucune prétention d'existence, que ses cheveux soient noirs ou blancs, celui-là est un cheikh ! N'oublie pas que Jésus a parlé dans son berceau ! »

Le cheikh répondit :

« Tu fais erreur si tu crois qu'il n'existe ni pitié ni tendresse dans mon cœur. J'ai pitié des infidèles qui risquent l'enfer à cause de leurs blasphèmes. Lorsqu'un chien me mord, je demande à Dieu de lui offrir un caractère plus doux car s'il mordait quelqu'un d'autre, il courrait le risque d'être lapidé. »

La femme répliqua :

« Si vraiment tu as une telle tendresse pour l'univers tout entier, pourquoi n'y a-t-il pas trace de larmes dans tes yeux alors que le destin nous a repris nos enfants ? »

Le cheikh répondit :

« Qu'ils soient morts ou vivants, ils ne disparaîtront jamais des yeux de mon cœur. Pourquoi pleurerai-je alors que je les vois sans cesse, là, devant moi ? On ne pleure quelqu'un que lorsqu'on est séparé de lui ! »

Un autre jour, un homme nommé Behlul demanda à ce même cheikh :

« Dis-moi comment tu te portes. Dans quel état te trouves-tu ? »

Il répondit :

« Tous les voyageurs subissent Sa volonté et les rivières coulent dans le sens qu'Il ordonne. La vie et la mort vont là où Il veut. Certains reçoivent des messages de condoléances et d'autres des félicitations. Personne ne peut sourire s'Il n'en a donné l'ordre ! »

Behlul dit alors :

« Tu dis vrai et tu as cent mille fois raison. Mais explique-moi ceci un peu plus clairement afin que l'ignorant comme le savant puissent profiter de ta sagesse. Prépare-nous un festin de mets variés afin que chacun puisse manger ce qui lui convient ! »

Le cheikh :

« Chacun sait que rien ni personne ne peut faire quoi que ce soit sans la volonté de Dieu, même la feuille de l'arbre. Et Ses ordres sont en grand nombre et personne n'en peut faire le compte car qui pourrait compter les feuilles d'un arbre ? Ce qui est infini ne peut être délimité par les mots. Les décrets de Dieu trouvent l'acceptation chez Ses créatures. Quand la créature se soumet à la décision de Dieu, la vie et la mort lui semblent égales. Sa vie n'est pas tournée vers le gain, mais vers Dieu. Sa mort n'est pas causée par les

maladies ou les épreuves, mais par Dieu. Sa foi ne s'adresse pas aux houris et au paradis, mais à Dieu. Elle renonce au blasphème, non par crainte de l'enfer, mais par crainte de Dieu. Ceci est dans sa nature. Ce n'est pas une chose qu'elle a acquise par ses efforts ou par la pratique de l'ascétisme. Elle rit seulement lorsqu'elle constate que Dieu l'a acceptée. Pour elle, le destin est une friandise. Si un serviteur de Dieu est d'une telle nature, pourquoi dirait-il : " O mon Dieu ! Change ma destinée ! "

C'est parce qu'il savait que la mort de ses enfants avait été voulue par Dieu que cette mort lui était aussi douce que les *kadaïfs* (pâtisserie orientale).

Aveugle

Un jour, un homme alla rendre visite à un cheikh qui était pauvre et aveugle. Il fut bien étonné en trouvant chez celui-ci un exemplaire du Coran. Il se demanda :

« Cet homme est aveugle et il ne peut pas lire. Que peut-il bien faire du Coran ? Si je lui pose cette question, ce sera un manque de respect. »

Or, il se trouva que le cheikh lui offrit l'hospitalité pour quelques jours. Une nuit, notre homme fut réveillé par une voix qui récitait le Coran. Se levant, il découvrit l'aveugle, les yeux dans son livre, récitant le Coran. Il lui dit :

« Comment arrives-tu à lire ? Je vois ton regard qui se déplace à chaque ligne qui passe. Y vois-tu vraiment ? »

L'aveugle répondit :

« O toi qui ignores tout du corps ! Pourquoi es-tu étonné de ce que Dieu puisse permettre une chose

pareille ? J'ai demandé l'aide de Dieu afin de pouvoir lire le Coran car j'ai une mauvaise mémoire. C'est pour cela que, chaque fois que j'ouvre le Coran pour lire, j'y vois ! »

Chercheur de vérité

Dakouki était un homme d'amour et de prodige, très attentif à se protéger de ce qui est illicite. Jamais, il ne restait plus de deux jours en un même lieu car il se disait :

« Si je reste davantage dans une maison, je risque de voir mon cœur attiré par quelque chose ou par quelqu'un. »

Il marchait le jour et priait la nuit. Sa nature était celle d'un ange. Comme il était pur, il était perpétuellement à la recherche d'hommes purs et adressait à Dieu cette prière :

« O mon Seigneur ! Fais-moi rencontrer tes fidèles serviteurs ! »

Et Dieu lui répondait :

« O homme pur ! Quelle soif et quel amour en toi ! Mais si cet amour m'est consacré, pourquoi es-tu toujours à la recherche d'hommes ? »

Dakouki :

« O mon Dieu ! Je suis au beau milieu de l'océan et je cherche une cruche d'eau ! Les désirs que j'ai concernant ton amour me sont un objet de fierté, de même que mes désirs pour autrui me sont un objet de honte. Depuis des années, je voyage sans cesse, en Orient comme en Occident. Je vais, pieds nus sur les chemins remplis de cailloux et d'épines. Mais, ne crois pas qu'un amoureux se déplace sur ses pieds torturés. Non, c'est

avec son cœur qu'il voyage. Mon attirance pour l'homme ne fait qu'augmenter. Je voudrais voir la vague de l'océan dans une goutte d'eau ! »

Un jour, Dakouki se trouva diriger la prière sur une plage parmi un groupe de fidèles. Tout le monde se mit en ligne pour faire la prière du soir quand, soudain, le regard de Dakouki se dirigea vers la mer et il entendit des cris. Il vit, au large, un bateau ballotté par les vagues. Les passagers, dans l'obscurité, criaient par crainte de sombrer car la tempête soufflait comme Azraël. Même les infidèles et les révoltés avaient repris foi en Dieu et tous se prosternaient, désespérés.

Voyant cela, Dakouki eut les larmes aux yeux.

« O mon Seigneur ! dit-il, pardonne-leur et porte-leur secours ! »

Cette prière fut entendue et le bateau fut sauvé mais les passagers crurent que ceci était dû à leurs propres efforts. Ils croyaient que leurs prières avaient été acceptées. Comme le renard qui échappe aux griffes du lion grâce à ses pattes mais reste toujours aussi fier de sa queue.

Bref, le bateau accosta au moment même où Dakouki et les fidèles achevaient leur prière. Les fidèles dirent :

« Qui a pu faire ce prodige ? Serait-ce l'imam qui, pris de pitié, aurait adressé cette prière à Dieu ? Il aurait osé interférer avec la volonté divine ! »

Et quand Dakouki se retourna, il vit que tout le monde était parti. Ils avaient tous disparu, comme des poissons se faufilant dans l'onde. Dakouki se remit à pleurer.

Ah ! C'est maintenant que tu tombes dans le piège ! Homme sans maturité ! Tu croyais, comme tout le monde, qu'ils étaient des hommes. Toi, tu les as regardés avec les yeux de Satan qui dit : « Je suis créé à partir du feu et Adam à partir de la boue. » O Dakouki, ouvre les yeux ! Cherche encore jour et nuit. Laisse tomber les œuvres de ce monde. Cherche les hommes en invoquant Son nom !

Le fils de Myriam

Un jour, Jésus, le fils de Myriam, se dirigeait en courant vers la montagne. Quelqu'un se mit à le suivre en criant :

« Personne ne te poursuit ! Pourquoi cours-tu ainsi ? »

Jésus, tout entier préoccupé par sa fuite, ne répondit même pas à la question. Mais l'autre réitéra son appel :

« Au nom de Dieu ! Arrête-toi ! Je voudrais juste savoir ce que tu fais car, en apparence, il n'y a ici nul sujet de crainte. »

Jésus répondit :

« Je suis un sot ! Ne te mets pas sur mon chemin. Ne retarde pas ma fuite ! »

L'autre s'exclama :

« Comment ? Toi qui possèdes le souffle saint ! Toi qui as guéri des aveugles et des sourds, Toi qui peux ressusciter un cadavre en soufflant dessus ! Toi qui fais un oiseau d'une poignée de boue ! Pourquoi cette crainte ? »

Jésus répondit :

« C'est Dieu qui a créé mon âme et ma chair. Quand j'invoque Son nom, l'aveugle et le sourd sont guéris. Quand j'invoque Son nom, la montagne se disperse comme une meule de foin. Si je murmure Son nom à l'oreille d'un cadavre, il ressuscite. Une goutte devient océan par Son nom. Je l'ai invoqué mille fois devant un sot mais il n'y a eu aucun résultat. »

L'homme insista :

« Comment se fait-il que le nom de Dieu, qui influence le sourd, l'aveugle et la montagne, soit sans effet sur un sot ? Si la sottise est une maladie comme les

autres, comment se fait-il qu'on ne trouve pas de remède ? »

Jésus répondit :

« La sottise est une malédiction de Dieu alors que la cécité n'en est pas une. Car elle s'acquiert. Les maux que l'on acquiert méritent la pitié mais la sottise est notre ennemie. »

Comme Jésus, fuis les sots ! La conversation des sots fait diminuer ta foi, de même que l'air fait évaporer l'eau. Si tu t'assois sur des rochers humides, la chaleur s'en va de ton corps et tu tombes malade. Le sot refroidit ta nature. Ne crois pas que Jésus s'enfuyait par crainte. Il était protégé par Dieu. Non, il n'a fait cela que pour ton enseignement.

Le peuple de Saba

En parlant de sottise, il me revient l'histoire du peuple de Saba. En effet, leur sottise était contagieuse comme la peste.

La ville de Saba était une très grande cité, aussi grande que les cités dont on parle dans les contes pour enfants. On parle de conte pour enfants mais ces contes sont des boîtes de perles qui contiennent bien des enseignements. Prenez au sérieux les mots insensés des contes.

La ville de Saba, donc, était incomparable par sa taille. Mais ses habitants étaient incapables de l'apprécier. La distance à parcourir pour aller d'un bout de la ville à l'autre était incommensurable. Dans cette seule ville se trouvait la population d'une dizaine de cités. Cette population se composait en tout et pour tout de

trois personnes au visage sale. Bien qu'elle soit innombrable, elle se résumait à ces trois personnages futiles. En effet, les âmes qui ne voient pas le Bien-Aimé ne valent même pas une demi-personne, quand bien même elles seraient des milliers.

L'un d'eux était un aveugle dont la vue était perçante. C'est-à-dire qu'il pouvait voir une fourmi mais qu'il était incapable d'apercevoir Salomon.

Le second était un sourd dont l'ouïe était très fine. Autant dire un trésor sans or.

Quant au dernier, c'était un homme nu dont la robe était très longue.

L'aveugle dit soudain :

« Je vois une armée qui s'approche. Je peux même distinguer de quel peuple il s'agit. »

Le sourd dit à son tour :

« Tu as raison ! J'entends le bruit de leur conversation. »

L'homme nu dit alors :

« J'ai bien peur qu'ils ne déchirent l'ourlet de ma robe ! »

L'aveugle reprit :

« Les voilà qui arrivent ! Nous devons nous enfuir si nous voulons éviter d'être capturés. »

Le sourd :

« Leur vacarme se rapproche. Fuyons au plus vite ! »

L'homme nu :

« Au secours ! On va lacérer ma robe ! »

C'est ainsi qu'ils quittèrent la ville pour se réfugier dans un village abandonné. Là, ils trouvèrent un oiseau bien gras, mais qui n'avait pas de chair. C'était une charogne qui avait été dévorée par les vautours et ses os restaient épars. Nos trois hommes dévorèrent cet oiseau, comme un lion dévore sa proie. Et chacun d'eux crut avoir trouvé la satisfaction. Mais ils se mirent à grossir à tel point qu'ils devinrent énormes comme des éléphants et que le monde fut trop petit pour eux. Et c'est ainsi qu'ils passèrent par la fente de la porte.

Le sourd, c'est le désir. Il entend venir la mort des autres, mais pas la sienne. L'aveugle, c'est l'ambition. Il voit les défauts du peuple jusque dans le moindre détail mais il reste aveugle pour les siens. L'homme nu craint qu'on ne coupe l'ourlet de sa robe mais comment cela se pourrait-il ? Le peuple de cette terre est ruiné mais il craint les voleurs. Nous sommes tous arrivés nus en ce monde et c'est ainsi que nous le quitterons. Mais nous avons tous la crainte des voleurs. Au moment de la mort, les riches comprennent qu'ils ne possèdent pas un sou. Les hommes de talent sentent qu'ils ont fait fausse route. Ils sont comme ces enfants qui prennent des morceaux de poterie pour des biens précieux. Si on les leur retire, ils pleurent. Et si on les leur donne de nouveau, ils sont contents. L'enfant, tant qu'il n'est pas adulte, ne distingue pas le bien du mal. Ses larmes et son rire n'ont aucune valeur. Les aristocrates tremblent pour leurs biens comme s'ils les avaient acquis en rêve. Si on les réveillait, ils se moqueraient de leur crainte des voleurs. Les savants de ce monde sont semblables. Ils craignent les voleurs et ils se plaignent en disant :

« Les voleurs gaspillent notre temps ! »

Mais celui qui récolte ce qui est véritablement utile ne se préoccupe pas du temps car le temps n'existe pas pour lui.

Le ruisseau de la lune

Un troupeau d'éléphants s'était installé sur le bord d'un ruisseau et les autres animaux se lamentaient de ce que cette présence les privait du libre accès au cours d'eau. Chacun se mit à chercher un stratagème pour les faire

déguerpir car il était clair qu'aucune force n'était suffisante pour les obliger à partir.

Le premier jour de la lune, un vieux lapin monta sur un monticule et cria aux éléphants :

« Ô sultan des éléphants ! Je suis un messenger, le messenger de la lune ! Si tu veux avoir la preuve de mes dires, écoute ceci : dans quatorze jours, la lune se montrera dans l'eau. Et voici le message que la lune vous envoie : " Ce ruisseau nous appartient et il est interdit à quiconque de s'en approcher sous peine de devenir aveugle. " Croyez-moi, si vous restez près de ce ruisseau, vous serez aveuglés par des étincelles. Et si vous osez vous y désaltérer, la lune frémira dans l'eau pour montrer sa colère ! »

Au huitième jour de la lune, le sultan des éléphants alla boire au ruisseau mais quand il y trempa sa trompe, il vit frémir la lune à la surface. Alors, il commença à croire ce que lui avait dit le vieux lapin mais les autres éléphants le rassurèrent en lui disant :

« Nous ne sommes pas assez sots pour nous enfuir parce que la lune a bougé ! »

Le tambour du voleur

Un voleur était en train de percer un mur en pleine nuit. Le maître de maison, qui était souffrant, ne dormait pas et entendit du bruit. Il monta sur la terrasse et dit au voleur :

« Mais que fais-tu là ? Qui es-tu ? »

Le voleur répondit :

« Je suis un joueur de tambour et je joue de mon instrument ! »

L'homme répliqua :

« Mais alors, comment se fait-il que je n'entende pas le son du tambour ?

— Tu l'entendras demain matin ! » répondit le voleur.

Graines

Lorsque l'oiseau se pose sur un mur et voit les graines qui servent d'appât au piège, son désir le pousse vers ces graines. Il les regarde, puis il regarde les vastes plateaux. L'oiseau qui résiste à cette tentation s'envole vers les plateaux, plein de joie.

Niche

Quand vient l'hiver, le chien souffre du froid. Il se dit alors :

« Il me faut absolument une niche. Lorsque l'été reviendra, je m'en construirai une, en pierre, pour y passer l'hiver ! »

Mais, quand arrive l'été, notre chien reprend sa vigueur et redevient gras. Tout fier de sa nouvelle force, il dit :

« Aucune demeure n'est assez grande pour moi ! »

Et repu, il va s'étendre paresseusement à l'ombre. Son cœur a beau lui dire : « Vas-y ! Construis ta niche ! » Il se dit en lui-même : « Quelle niche serait digne de m'accueillir ! »

Chaque fois que tu tombes malade, tes désirs et tes ambitions perdent de leur force et toi, tu te construis une maison de repentir.

La table vide

Un jour, un soufi vit une table vide et, pris d'extase, il se mit à danser et à déchirer ses vêtements en criant :

« La voici ! La nourriture de toutes les nourritures ! Le voici ! Le remède à toute famine ! »

D'autres soufis arrivèrent alors et se joignirent à lui, remplis d'ivresse et d'émotion. Un sot vint à passer, qui leur dit :

« Mais qu'est-ce que cette idiotie ? Il y a bien une table mais il n'y a même pas de pain dessus ! »

Le soufi lui répondit :

« Ô apparence insensée ! Va-t'en ! Si tu ne connais rien de l'amour, n'importune pas les amoureux ! Car la nourriture de l'amoureux, c'est l'amour de pain sans pain ! Le fidèle n'a pas d'existence. Il fait des gains sans avoir de capital. Il n'est pas possible qu'un enfant qui tête mange. »

Hamam

Un jour, un émir ressentit le désir de se rendre au hamam. Il appela son esclave, qui s'appelait Sungur, et lui dit :

« Prépare mon pagne, ma bassine et mon savon !
Nous allons au hammam ! »

Sungur exécuta ses ordres et tous deux prirent le chemin du hammam. Or, sur ce chemin, il y avait une petite mosquée. Comme il passait devant elle, Sungur entendit l'appel à la prière. Il dit à son maître :

« Ô mon maître ! Pourriez-vous patienter quelques instants devant ces magasins tandis que je fais mes prières ? »

L'émir accepta et se mit à attendre...

Il attendit longtemps. Il vit sortir les fidèles et l'imam mais Sungur était toujours à l'intérieur. Perdant patience, l'émir se mit à crier :

« Ô Sungur ! Pourquoi ne sors-tu pas ? »

De l'intérieur de la mosquée, Sungur lui répondit :

« Je suis retenu ici. Ne perds pas patience ! J'arrive. Ne pense surtout pas que j'oublie que tu m'attends ! »

L'émir réitéra sept fois son appel et, à chaque fois, Sungur répondait :

« Je n'ai pas la permission de venir auprès de toi ! »

A la fin, l'émir lui dit :

« Mais il n'y a personne dans cette mosquée. Je suis curieux de savoir ce qui t'empêche de sortir. »

Sungur répondit :

« Celui qui t'enchaîne à l'extérieur m'a enchaîné à l'intérieur. Celui qui ne te permet pas de rentrer m'interdit de sortir. »

L'océan ne laisse pas les poissons lui échapper et, de même, la terre ne laisse pas les siens se précipiter dans la mer.

Prodige

Un jour, le fils de Maik se rendit à une invitation chez Enes. Après le repas, Enes, voyant que sa serviette était toute tachée, ordonna à son serviteur de la jeter dans le feu. Celui-ci obéit sans hésiter. Les invités étaient stupéfaits mais leur étonnement fut à son comble quand ils virent que la serviette sortait du feu, toute propre. Ils dirent :

« Comment cela est-il possible ? Comment cette serviette a-t-elle pu se nettoyer sans se consumer ? »

Enes répondit :

« Le prophète Mustapha s'est essuyé la bouche et les mains avec cette serviette ! »

Les invités dirent alors au serviteur :

« Toi qui savais cela, comment as-tu pu la jeter dans le feu ? »

Le serviteur répondit :

« Les hommes de Dieu méritent notre confiance. Même s'il m'avait ordonné de me jeter dans le feu, je l'aurais fait ! »

Ô mon frère ! Si la fidélité d'un homme est plus basse que celle d'une femme, alors son cœur ne mérite pas d'être appelé un cœur, mais des tripes !

La lumière intérieure

Un esclave se présenta devant son maître. Celui-ci lui dit :

« Qui es-tu ? Viens-tu de la Turquie ou du Yémen ? Dis-moi la vérité : Qu'est-il arrivé à mon esclave ? L'aurais-tu tué ? »

— Si je l'avais tué, répondit l'esclave, serais-je ici en ce moment ? »

Le maître insista :

« Où est mon esclave ? »

L'esclave répondit :

« Mais, me voici ! Par la faveur divine, tu me vois transfiguré ! »

Le maître répliqua :

« Que me racontes-tu ? Où est mon esclave ? Je ne te laisserai pas de repos tant que tu ne m'auras pas dit la vérité ! »

L'esclave dit alors :

« Si tu le désires, je vais te raconter toute mon histoire depuis le jour où tu m'as acheté. Je te prouverai ainsi que je suis bien toujours le même, même si mon apparence a changé. Mon extérieur a changé de couleur mais mon intérieur n'a rien à voir avec les couleurs ! »

Ceux qui reconnaissent l'âme sont indifférents devant les couleurs et devant les nombres car leurs deux yeux ont été éclairés par une seule lumière !

Le langage des animaux

Un jour, un homme se présenta devant Moïse et lui dit :

« O Moïse ! enseigne-moi le langage des animaux. Car ma foi ne peut qu'augmenter par cette connaissance. En effet, il y a certainement des leçons à tirer des conversations des animaux. Les hommes, quant à eux, ne parlent que d'eau et de pain. »

Moïse lui répondit :

« Va-t'en ! Ne t'occupe pas de cela. Il y a beaucoup de danger dans une telle entreprise. Si tu souhaites acquérir la sagesse, demande-la à Dieu, mais pas à des mots, à des livres ou à des lèvres ! »

Le désir du jeune homme ne fit qu'augmenter avec ce refus car l'envie qui rencontre un obstacle devient désir. Le jeune homme insista donc :

« Ne t'oppose pas à mon envie car cela est indigne de toi. Tu es le prophète et tu sais qu'un refus de ta part me plongerait dans la plus grande des tristesses. »

Moïse s'adressa alors à Dieu :

« O mon Dieu ! Ce naïf est tombé dans les mains de Satan ! Si je lui enseigne ce qu'il désire, il court à sa perte et si je refuse, il sera rempli de rancœur ! »

Dieu répondit alors à Moïse :

« O Moïse ! Fais ce qu'il te demande car je ne saurais laisser une prière sans réponse !

— O Seigneur ! dit Moïse, il s'en repentira amèrement car tous ne peuvent supporter un tel savoir !

— Accepte sa demande ! dit Dieu, ou du moins réponds-y partiellement. »

Moïse s'adressa alors au jeune homme :

« Tu risques de perdre ton honneur avec un tel souhait. Tu ferais mieux de renoncer car c'est Satan qui t'inspire par ruse un tel désir. Remplis-toi plutôt de la crainte de Dieu ! »

Le jeune homme le supplia :

« Enseigne-moi au moins le langage de mon chien et de mon coq ! »

Moïse lui répondit :

« Ceci est possible. Tu pourras comprendre le langage de ces deux espèces. »

Alors, le jeune homme rentra chez lui et attendit l'aube sur le pas de sa porte afin de tester son nouveau savoir. Au petit matin, sa servante se mit à nettoyer la table et fit tomber à terre quelques morceaux de pain. Le coq, qui passait par là, les

avala. A cet instant, le chien accourut et lui dit :
« Ce que tu as fait est injuste. Toi, tu te nourris de graines mais pour moi, cela est impossible. Tu aurais dû me laisser ces morceaux de pain ! »

— Ne sois pas en peine ! répondit le coq, car Dieu a prévu d'autres faveurs pour toi ! Demain, le cheval de notre maître va périr et toi et tes compères, vous pourrez vous rassasier. Ce sera pour vous une liesse sans pareille ! »

En entendant ces paroles, le jeune homme fut rempli de surprise et il emmena son cheval au marché pour le vendre.

Le lendemain, le coq s'empare de nouveau des reliefs de son maître avant le chien. Celui-ci se mit à maugréer :

« O traître ! O menteur ! Où est ce cheval dont tu m'annonçais la mort ? »

Le coq répliqua sans se démonter :

« Mais le cheval est vraiment mort. Notre maître, en le vendant, a bien évité de le perdre mais c'était reculer pour mieux sauter car demain, c'est sa mule qui va mourir et vous aurez largement de quoi vous satisfaire ! »

Le jeune homme, saisi par le démon de l'avarice, alla vendre sa mule au marché, croyant ainsi éviter cette perte. Mais le troisième jour, le chien dit au coq :

« O tricheur ! Pour sûr, tu es le sultan des menteurs ! »

Le coq répondit :

« Le maître a vendu sa mule mais ne t'inquiète pas car demain, c'est son esclave qui va mourir. Et, comme c'est la coutume, il distribuera du pain aux pauvres et aux chiens. »

Ayant entendu ces mots, le jeune homme alla vendre son esclave en disant :

« J'ai évité trois catastrophes ! »

Mais, le lendemain, le chien se remit à invectiver le coq en le traitant de menteur. Celui-ci répondit alors :

« Non ! Non ! tu fais erreur. Ni moi ni aucun coq ne mentons jamais. Nous sommes comme les muezzins. Nous disons toujours la vérité. Notre travail consiste à guetter le soleil et, même si nous sommes enfermés, nous sentons sa venue dans notre cœur. Lorsque nous nous trompons, on nous coupe la tête !

« Vois-tu, poursuit le coq, la personne qui a acheté l'esclave de notre maître a fait une bien mauvaise affaire car cet esclave est déjà mort. Mais demain, ce sera au tour de notre maître de mourir et ses héritiers en seront si contents qu'ils sacrifieront la vache. Je te le dis : demain sera un jour d'abondance pour tous. Tu seras satisfait au-delà de tes vœux. Notre maître, sous l'empire de l'avarice, a refusé de perdre quoi que ce soit. Ses biens s'en trouvent accrus mais lui, il va y perdre la vie. »

Quand il eut entendu cela, le jeune homme, tremblant de peur, se précipita chez Moïse et lui dit :

« Moïse ! Aide-moi ! »

Moïse répondit :

« Il faut que tu te sacrifies toi-même si tu veux te sauver car tu as reporté tes déboires sur les épaules des fidèles pour mieux remplir ton sac ! »

A ces mots, l'homme se mit à pleurer :

« Ne te montre pas si sévère ! Ne me tire pas l'oreille. Il est vrai que j'ai commis une chose indigne. Réponds à mon indignité par une nouvelle faveur !

— La flèche a quitté l'arc, dit Moïse et elle ne saurait faire demi-tour. Mais je prierai Dieu pour qu'il t'offre la foi car pour qui a la foi, la vie est éternelle. »

A cet instant même, le jeune homme fut pris d'un malaise cardiaque et quatre personnes l'emmenèrent chez lui. Quand vint l'aube, Moïse se mit à prier :

« O Seigneur ! Ne lui prends pas la vie avant qu'il n'ait acquis la foi. Il s'est mal conduit. Il a fait beaucoup d'erreurs, mais pardonne-lui ! N'avais-je pas dit qu'un tel savoir ne lui convenait pas ? Aucun oiseau ne peut plonger dans la mer s'il n'est pas un oiseau de mer. Lui,

il a plongé sans être un oiseau de mer. Porte-lui secours car il se noie ! »

Dieu répondit :

« Je lui ai déjà pardonné et je lui offre la foi. Si tu le veux, je peux aussi lui donner la vie car pour toi, je ressusciterais les morts !

— O Seigneur, dit Moïse, ici c'est le monde des morts. L'au-delà, c'est le monde de la vie éternelle. Il est donc inutile que tu le ressuscites temporairement ! »

Vingt enfants

Il y avait une femme qui, tous les ans, donnait naissance à un enfant. Mais, à chaque fois, le bébé mourait au bout de six mois, quand ce n'était pas après deux ou trois. Comme son dernier-né venait, lui aussi, de mourir, elle adressa cette prière à Dieu :

« O mon Dieu ! Cet enfant est un fardeau pour moi pendant neuf mois et je le perds au bout de trois mois. Ainsi, les faveurs que tu m'offres se transforment en tourments ! »

La pauvre femme alla aussi exprimer son chagrin devant des hommes de Dieu :

« Mes vingt enfants sont tous morts les uns après les autres et, à chaque fois, le feu de la séparation a brûlé mon cœur. »

Or, une nuit, elle fit un rêve : elle vit le paradis, jardin éternel et parfait. Je dis un jardin, faute d'autre mot. Bien sûr, le paradis est indescriptible mais un jardin en est une image.

Bref, cette femme rêvait du paradis. Et là, elle vit un palais sur l'entrée duquel son nom était gravé. Elle en fut remplie de joie et entendit une voix qui lui disait :

« Ce palais est offert à qui est capable de sacrifier son âme à Dieu. Pour mériter une telle faveur, il faut servir longtemps. Tu commences à prendre de l'âge mais jamais tu ne t'es réfugiée en Dieu et c'est pour cela que tu as subi toutes ces épreuves. »

La femme dit alors :

« O Seigneur ! Je souhaite encore de nombreuses années comme celles que j'ai vécues ! Que je sois noyée dans le sang ! »

Puis elle déambula dans ce jardin et, soudain, elle y rencontra ses propres enfants. Alors, elle s'écria :

« O mon Dieu ! Mes enfants étaient cachés à mes yeux mais pas aux tiens. Celui qui ne peut voir l'Inconnu ne mérite pas d'être appelé Homme ! »

Toi, tu ne souhaites pas que ton nez saigne. Pourtant il saigne et le sang qui coule te procure la santé. Le fruit a une peau épaisse mais sa chair est savoureuse. Sache que le corps est ta peau. Ton âme, qui est renfermée, vaut bien davantage. L'intérieur de l'homme est ce qu'il y a de plus beau. Aussi, recherche cette beauté !

L'esprit

Un jour, alors qu'elle était seule, Marie eut une apparition extraordinaire, d'une beauté radieuse comme le soleil ou comme la lune qui surgit de la terre. Marie se mit à trembler car elle était nue, en train de prendre son bain, comme une rose surgissant du sol ou un rêve jaillissant du cœur. Elle perdit connaissance en se disant :

« Je me réfugie en Dieu ! »

En effet, cette femme pieuse avait l'habitude de se

confier en Dieu à tout moment car elle savait que tout en ce bas monde est inconstant. Et jusqu'à sa mort, elle souhaita que la protection de Dieu se dresse, tel un château fort, sur la route de ses ennemis.

L'Esprit saint (Gabriel) lui dit :

« Ne crains rien ! Je suis l'ange et le confident de Dieu. Ne détourne pas tes yeux de celui que Dieu a élevé. Pourquoi fuir ses intimes ? Tu tentes d'échapper à ma présence en te réfugiant dans le néant mais moi, je suis le sultan du néant. C'est de là que je viens et je viens à toi comme une image ! »

O Marie ! Quand une image s'installe dans ton cœur, elle te dit, où que tu sois :

« Je ne te quitterai jamais ! »

Mais Gabriel n'est pas une image comme une fausse aurore. Ce n'est pas une image qui s'évanouit, sans consistance.

Gabriel poursuivit :

« Je suis le véritable matin de la lumière divine. Le jour que j'apporte ne s'obscurcit plus. Tu veux te protéger de moi en te réfugiant en Dieu mais Dieu est aussi mon refuge. Tu cherches un refuge mais je suis ce refuge ! »

La ville

Un des serviteurs du sultan de Bokkara avait été banni par son maître à la suite d'une dénonciation calomnieuse. Pendant dix ans, le pauvre homme avait erré de pays en pays, brûlé par le feu de la nostalgie. Un jour, sa patience l'abandonnant, il décida de rentrer à Bokkara. Il se mit en route en disant :

« La ville de Bokkara est la source de la science ! »

Puis :

« Il me faut y aller car c'est pour moi le seul moyen de rejoindre ma bien-aimée. Je veux la retrouver et lui dire : " Me voici ! rends-moi éternel mais n'ai aucune pitié pour moi car j'aime mieux mourir à tes côtés que vivre aux côtés des autres. J'en ai fait cent fois l'essai : sans toi, plus rien n'a de goût. " O musiciens ! chantez et réveillez mon cœur ! O mon chameau, mon voyage est terminé ! O la terre, bois mes larmes ! O mes amis, je m'en vais ! Je vais rejoindre Celui à qui l'on obéit. Mon cœur se languit de Bokkara. Voilà ce qu'est l'amour de la patrie pour un amoureux ! »

Ses amis lui dirent :

« O insensé ! Réfléchis un peu aux conséquences de tout ceci. Sois raisonnable. Ne te détruis pas comme le papillon qui se jette dans le feu. Si vraiment tu vas à Bokkara, alors tu es un fou et mérites d'être jeté en prison. Là-bas, le sultan t'attend, plein de colère, l'épée aiguisée. Dieu t'a donné une occasion de te sortir de cette situation et toi, tu cherches le chemin de la prison. Même si le sultan avait envoyé des dizaines de soldats pour qu'ils te ramènent à Bokkara, tu aurais dû tenter de leur échapper. Mais, rien de tel ne te menace. Comment se fait-il que tu te sentes ainsi lié ? »

Il était sous l'emprise d'un amour secret mais ceux qui le conseillaient ainsi ne le savaient pas. Et l'amoureux leur répondit :

« Taisez-vous ! Je n'ai que faire de vos conseils car le lien qui me tient est trop solide. Toutes vos paroles ne font que le renforcer. Aucun savant ne peut comprendre cet amour. Quand le chagrin d'amour s'installe en un lieu, aucun imam ne peut plus enseigner quoi que ce soit. N'essayez pas de m'effrayer avec vos présages de mort car l'amoureux côtoie des milliers de morts à tout instant. Je le sais par expérience : ma vie est dans ma mort. O mes bons amis ! Tuez-moi ! Tuez-moi ! Tuez-moi ! »

Il ne croyait cependant pas se rendre à Bokkara pour

suivre l'enseignement d'un maître. Car le véritable enseignant pour un amoureux, c'est la beauté du Bien-Aimé. Les leçons, les cahiers et les livres, ce sont Son visage. C'est un tournoiement et un frisson.

Donc, l'amoureux prit le chemin de Bokkara et le sable du désert s'est transformé en soie sous ses pieds. La grande rivière s'est changée en ruisseau et le désert en jardin de roses. Il aurait pu, aussi bien, être attiré par la ville de Samarkand, mais ce qui l'attirait, c'était Bokkara. Et, quand il vit, au loin, se dessiner les contours des remparts, il perdit connaissance. On lui passa de l'eau de rose sur le visage pour le ranimer et, rempli de joie, il rentra à Bokkara. Tous ceux qu'il rencontra lui dirent :

« Ne te montre pas ainsi ! Le sultan te recherche ! Il veut se venger de toi, dix ans après ! Au nom de Dieu, ne te mets pas en danger ! Tu étais l'aimé du sultan, son vizir, son conseiller. Tu as été reconnu coupable et as été banni. Puisque tu en as réchappé, pourquoi reviens-tu ? »

L'amoureux leur répondit :

« Je suis un assoiffé. Je sais que l'eau peut me tuer mais, même si mes mains et mon corps gonflent, rien n'étanchera la soif de mon cœur fougueux ! Et, à qui me demandera des explications, je répondrai : " Je regrette de ne pouvoir boire l'océan ! " Si le sultan veut faire couler mon sang, je m'en réjouirai comme la terre se réjouit de la pluie. »

Et l'amoureux alla se prosterner, les yeux remplis de larmes, devant le sultan. La populace s'assembla, curieuse de savoir si le sultan allait le pendre ou le brûler.

Le sultan montra alors à ces sots ce que le temps révélera aux malheureux. Comme les papillons, ils se sont précipité vers le feu en le prenant pour la lumière. Mais le feu de l'amour n'est pas comme la flamme d'une bougie : il est une lumière parmi les lumières.

La mosquée cachée

Il y avait, dans la ville de Rey, une petite mosquée. Personne n'y pouvait rester pendant la nuit et ceux qui le tentaient laissaient derrière eux des orphelins. Bien des solitaires prirent ainsi le chemin du cimetière, au matin d'une nuit passée dans cette mosquée. C'est que des djinns s'étaient emparés de l'endroit et en exterminaient tous les hôtes. Tant et si bien qu'on avait placardé un écriteau sur la porte, qui disait : « Que personne ne reste ici la nuit ! » Certains auraient même voulu que l'on cadenasse la porte afin d'éviter qu'un innocent ne périsse par inadvertance.

Une nuit vint un étranger. Il avait entendu des rumeurs concernant cette mosquée et voulait en faire l'expérience. Il était courageux et las de vivre. Il se disait :

« Dieu lui-même nous a dit que les fidèles guettaient la mort. Et moi, je suis fidèle ! »

Les gens lui dirent :

« Tu veux dormir ici ? C'est la mort assurée ! Toute personne qui a tenté de passer la nuit ici est morte. Et ce n'est pas une coïncidence, nous en avons eu cent fois la confirmation. Le prophète a dit que la foi porte conseil. Sache bien que nous n'avons nul désir de te cacher la vérité. Allons, sois raisonnable ! »

Mais l'amoureux répondit :

« O amis qui me donnez des conseils ! Je ne regrette rien de ce que je fais car, de toute façon, j'en ai assez de la vie. Je suis las et affaibli. Mais je ne suis guère attiré par la santé. Certes, je suis un oisif, mais pas de ces oisifs qui recherchent la mort. Je ne suis pas de ceux qui s'entassent ou mendient dans les bazars. Non ! Non ! Je

suis un paresseux qui offre tout ce qu'il possède. Pour moi, mourir et quitter ces lieux sera aussi agréable qu'il est doux à un oiseau de sortir de sa cage. Quand on transporte sa cage dans le jardin, l'oiseau voit les roses et les arbres. Il voit aussi d'autres oiseaux qui volent autour de sa cage. Il est entouré de verdure mais il est prisonnier. C'est pour cette raison qu'il a perdu l'appétit et est devenu paresseux. Celui qui ouvrirait sa cage serait son sauveur ! Mais si la cage est à l'intérieur, dans une pièce pleine de chats, il est bien certain que l'oiseau ne souhaitera pas en sortir. Il préférerait même être emprisonné dans des milliers de cages. »

Les gens répliquèrent :

« O toi qui passes par là, viens ! Ne perds pas ta vie. Ce que tu dis est facile en paroles mais deviendra plus dur lorsqu'il s'agira de passer aux actes. Bien des téméraires ont perdu toute fierté à l'instant fatidique. Tu finiras par regretter tout ceci. Les hommes se donnent tous des allures de héros, mais au moment du combat, ils deviennent des femmes d'intérieur. Le prophète a dit : " O héros ! Il n'y a pas de place pour l'héroïsme avant le combat. " Ne fais pas semblant d'être un héros. Combien en avons-nous vu qui disaient comme toi. Renonce à ton idée et n'attire pas sur toi un malheur dont nous serions responsables ! »

L'amoureux dit :

« Ce soir, je dormirai dans cette mosquée, quand bien même vos conseils seraient aussi profitables que ceux de l'ange Gabriel. Abraham n'attendait aucun secours du feu. »

Il resta donc dans la mosquée mais il ne put s'endormir car le sommeil des amoureux est comme celui des oiseaux et des poissons. Au beau milieu de la nuit, une voix épouvantable se fit entendre, qui disait :

« Me voici ! J'arrive ! »

Ceci fut répété cinq fois et la force de cette voix aurait fait frémir n'importe qui. Mais l'amoureux n'en fut guère dérangé. Il se disait :

« C'est le bruit des tambours que l'on bat pour annoncer la fête. Mais, puisque ce sont les tambours que l'on bat, c'est à eux d'avoir peur. »

Il se leva comme un guerrier et s'écria :

« Je suis prêt ! Tu peux venir ! »

A cet instant même, la magie de cette voix cessa et l'or se mit à tomber de tous côtés. A tel point que l'amoureux dut transporter d'énormes charges d'or pour pouvoir, à l'aube, atteindre la porte de la mosquée. Il en enterra une partie et mit le reste dans des sacs.

En jouant avec sa vie, cet homme a obtenu un trésor. Si toi, tu es aveugle et peureux, abandonne cette fière apparence.

Tambours

Un enfant était chargé de jouer du tambour afin d'effrayer les corbeaux qui venaient picorer les graines. Et c'était par le son de son tambour que les graines étaient protégées des oiseaux. Or, un jour, le sultan Mahmoud arriva avec toute son armée et des milliers de soldats envahirent le village. Le sultan lui-même marchait en tête, juché sur un chameau qui portait deux grandes caisses de tambour. Quand il vit que ce chameau pénétrait dans son champ, l'enfant joua de son tambour pour le chasser. Un homme raisonnable vint à passer qui lui dit :

« Que ton tambourin est ridicule comparé aux énormes tambours que porte le chameau. Tu perds ton temps à faire du bruit car ce chameau est habitué à d'autres sons ! »

La ville de l'amour

Une bien-aimée demanda à son amant :

« O mon ami ! Tu as visité beaucoup de villes lorsque tu étais seul. Dis-moi celle que tu préfères parmi toutes. »

Et l'amoureux répondit :

« C'est la ville où habite ma bien-aimée. Bien qu'elle soit petite, elle nous semble la plus vaste ! »

Pois chiches

Regarde ! et vois comme les pois chiches qui bouillent dans la marmite remontent à la surface lorsqu'ils sont vaincus ! On les voit s'agiter sans cesse dans la marmite et ils se disent :

« Pourquoi nous a-t-on achetés ? Pour nous torturer en nous faisant ainsi bouillir ? »

Et le cuisinier, tout en tournant sa louche dans la marmite, leur répond :

« Mon but est de vous faire cuire ! Vous êtes crus et il faut que vous soyez cuits par le feu de la séparation afin que vous acquériez un goût. Ce n'est qu'ainsi que vous pourrez vous mêler à l'âme. Cette cuisson n'a pas pour but de vous torturer. Quand vous étiez dans le jardin, vous avez absorbé de l'eau et vous êtes devenus tout verts. Cette boisson que vous avez

reçue et votre floraison, tout ceci était destiné au feu ! »

Les pois chiches répliquent :

« S'il en est ainsi, ô maître ! aide-nous afin que nous soyons bien bouillis ! Dans ce bouillonnement où nous sommes, tu es notre architecte. Frappe sur notre tête avec ta louche si c'est là une bonne chose. Frappe sur notre tête afin que nous ne soyons pas révoltés comme un éléphant qui rêve de l'Inde. »

Le cuisinier :

« Moi aussi, j'étais comme vous : un morceau de terre. Mais, en combattant ce feu, j'ai pris de la valeur. Moi aussi, j'ai bouilli dans la marmite de ce monde et dans la marmite de mon corps. C'est par ces deux cuissons que je me suis rapproché de la vraie signification. C'est ainsi que j'ai acquis un esprit. Moi, je suis devenu un esprit mais toi, il faut te cuire une fois de plus si l'on veut que tu échappes à ton état animal ! »

Demande plutôt à Dieu qu'il te fasse comprendre le sens de ses subtilités !

La jument et son poulain

Une jument et son poulain buvaient ensemble dans l'abreuvoir. Soudain, le palefrenier se mit à siffler pour les en empêcher. Le poulain, effrayé par ce bruit, s'arrêta instantanément de boire. Mais sa mère lui dit :

« O mon poulain ! Pourquoi t'arrêtes-tu de boire ? »

Le poulain répondit :

« Je suis effrayé par le bruit de ces gens qui sifflent. Mon cœur tremble de peur à l'idée qu'ils se mettent à crier tous ensemble. »

La jument lui dit :

« Le monde est ainsi fait. Chacun fait quelque chose. O mon enfant, fais ce que tu as à faire ! Tresse ta barbe avant que l'on ne te la coupe ! Le temps est limité et l'eau coule. Nourris ton âme avant d'en être séparé ! »

Les paroles des hommes de Dieu sont une source de vie. O assoiffé ignorant ! Viens ! Même si tu ne vois pas le ruisseau, fais au moins comme ces aveugles qui jettent leur cruche à la rivière.

Le vent

Un jour, un moustique vint auprès du prophète Salomon pour se plaindre :

« O Salomon le Juste ! Les hommes et les djinns obéissent à tes ordres. L'oiseau et le poisson ont confiance en ta justice. Il n'est à ce jour nulle personne qui ne puisse en témoigner. Aide-nous car tu es celui qui vole au secours des faibles. Nous, les moustiques, nous sommes le symbole même de la faiblesse. »

Le prophète Salomon lui dit :

« O toi qui souhaites la justice ! Dis-moi de qui tu as à te plaindre. Qui est celui qui te torture ? Il est étonnant qu'un tel tortionnaire ait pu échapper à ma justice. Car, à ma naissance, l'injustice est morte de même que l'obscurité disparaît au lever du jour. »

Le moustique :

« J'ai à me plaindre du vent ! Ce sont ses mains de tortionnaire qui ballottent mon corps en tous sens. »

Salomon lui dit :

« Dieu m'a donné l'ordre suivant : N'écoute pas un plaignant si son ennemi n'est pas là. Même si ce plaignant raconte tous ses griefs en l'absence de son

adversaire, ses plaintes restent irrecevables. Amène-moi ton adversaire si tu veux demander justice. »

Le moustique :

« Tu dis vrai. Le vent est mon adversaire et toi, tu es le seul qui puisse lui en imposer. »

Salomon dit alors :

« O vent ! Viens ici ! Car le moustique se plaint de toi et des tortures que tu lui infliges. »

A cet instant, le vent obtempéra aux ordres de Salomon et vint se présenter devant le prophète. Le moustique prit aussitôt la fuite. Et Salomon le rappela :

« Pourquoi t'enfuis-tu ainsi ? Viens si tu veux que nous résolvions ton problème. »

Le moustique répondit :

« O mon sultan ! aide-moi ! Lui, il représente la mort pour moi. Quand il vient, je ne peux pas rester. Il ne me reste qu'une solution : la fuite ! »

Quand la lumière de Dieu se manifeste, il ne reste rien d'autre que cette lumière. Regarde les ombres qui recherchent la lumière. Quand celle-ci arrive, elles disparaissent.

Frapper

Un homme était tombé amoureux fou d'une femme mais leur union était impossible. Il se lamentait jour et nuit, sans manger ni dormir. L'amour l'avait transformé en vagabond. Et ses tourments étaient sans fin.

Pourquoi l'amour se présente-t-il comme un véritable tueur au premier abord ? C'est pour que ceux qui ne sont pas vraiment amoureux puissent être distingués.

Chaque fois que notre homme tentait de faire porter

un message à sa bien-aimée, le porteur du message, sous l'empire de la jalousie, omettait de le remettre à sa destinataire. Il avait bien essayé d'attacher une lettre au cou d'un pigeon, mais la chaleur de ses mots avait brûlé les ailes de l'oiseau.

Cette situation dura sept ans. Sans cesse, il rêvait à l'instant de leur union. Le prophète a dit : « Si tu frappes, on t'ouvrira ! » Et notre amoureux frappait à la porte de tout son cœur.

Une nuit, alors qu'il était entré dans un jardin et qu'il se cachait pour ne pas se faire remarquer par le gardien, il rencontra sa bien-aimée. Il se mit alors à prier Dieu afin qu'Il comble de faveurs ce gardien qui l'avait aidé à rencontrer sa bien-aimée.

Lorsque les jambes sont cassées, Dieu nous offre des ailes. Il peut même ouvrir une porte au fond d'un puits. Si tu regardes avec Dieu une chose déplaisante, cette chose deviendra une faveur pour toi.

Sacrifice

(Commentaire de l'Ayet : « Sacrifie quatre oiseaux... »)

O toi ! Tu es l'Abraham de notre temps. Toi aussi, tu dois égorger quatre oiseaux qui, tels des bandits de grand chemin, font obstacle à ta route. Ils crèvent les yeux des hommes sensés. Il y a dans le corps humain quatre attributs correspondant à ces oiseaux. Si on les sacrifie, la voie de l'âme se libère.

O Abraham ! Egorge-les, si tu veux que tes pieds soient déliés. Si tu désires ressusciter le peuple et le rendre éternel, tu devras les égorger vivants ! Ces oiseaux sont le paon, le canard, le corbeau et le

coq. Ils symbolisent quatre types de caractères.

Le coq représente le désir charnel, le paon la vanité, le corbeau le désir de longévité et le canard l'avidité.

Ventre

« L'infidèle mange avec ses sept ventres mais le croyant se contente d'un seul ! » (Hahdiths — paroles du prophète.)

Un groupe d'infidèles arriva un jour à la mosquée. Ils dirent au prophète :

« O toi qui es généreux envers tous ! Nous venons te demander l'hospitalité. Notre voyage a été long. Offre-nous la lumière de ta sagesse ! »

Le prophète s'adressa alors à son entourage :

« O mes amis ! Répartissez ces invités entre vous tous car mes attributs doivent aussi être les vôtres ! »

Chacun des membres de l'entourage du prophète se chargea donc d'un invité. Il n'en resta qu'un seul, un homme de forte corpulence. Personne ne l'avait invité et il restait dans la mosquée comme la lie reste dans un verre de vin. Ce fut donc le prophète qui s'occupa de lui et l'emmena à sa demeure.

Or le prophète possédait sept chèvres qui lui procuraient du lait. Elles avaient pour habitude de s'approcher de la maison à l'heure des repas afin qu'on les traye. L'infidèle, sans vergogne, absorba le lait des sept chèvres ainsi que tout ce qu'il put trouver comme pain et autre nourriture. La famille du prophète fut fort attristée de voir ainsi la part de chacun engloutie. Cet homme étrange, au ventre en timbale, avait dévoré le repas de dix-huit personnes.

Quand vint l'heure d'aller se coucher, l'homme se retira dans sa chambre. Une servante, prise de colère à son égard, l'y enferma.

Au milieu de la nuit, l'infidèle ressentit de violents maux de ventre. Il se précipita vers la porte mais, hélas, la trouva close, verrouillée de l'extérieur. Il tenta comme un forcené de l'ouvrir, mais en vain. La pression qui habitait son ventre lui rendait l'espace de sa chambre de plus en plus étroit. En désespoir de cause, il retourna se coucher. Dans ses rêves, il se vit, lui, au milieu des ruines. En effet, son cœur tombait lui aussi en ruine. Cette sensation fut si forte qu'il rompit ses ablutions et souilla son lit.

Au réveil, il devint comme fou de chagrin à la vue du désastre. « La terre tout entière, se disait-il, ne suffirait pas à couvrir pareille honte. Ce somme m'a été pire qu'une nuit blanche. Ce que je mange d'un côté, je le rejette de l'autre pour salir ! Dans quelle situation me suis-je mis ? »

Comme un homme au seuil de la tombe, il attendit l'aube et l'ouverture de la porte en se lamentant. Il était comme une flèche sur un arc bandé, prêt à s'enfuir en courant afin que nul ne voie son état. Au matin, le prophète vint lui ouvrir la porte puis se cacha derrière une tenture par délicatesse. Bien qu'étant parfaitement au courant de la mésaventure de son hôte, il ne voulait pas le montrer car c'était la sagesse et la volonté de Dieu qui avaient mis l'homme dans cette situation. C'était dans son destin de connaître semblable mésaventure. L'animosité peut engendrer l'amitié et les bâtiments finissent par tomber en ruine.

Un importun apporta le lit souillé au prophète et lui dit :

« Vois ce qu'a fait ton invité ! »

Le prophète répondit en souriant :

« Apporte-moi une cruche d'eau afin que je nettoie ceci tout de suite !

— Ô don de Dieu ! s'exclama alors son entourage,

que nous soyons sacrifiés pour toi ! C'est à nous de nous occuper de ceci. Ne t'en soucie pas ! Ce travail est fait pour la main et non pas pour le cœur. Nous mettons notre bonheur dans le fait d'être tes serviteurs. Si toi-même tu assures le service, quelle sera notre utilité ?

— Je comprends, dit le prophète, mais il y a dans tout cela une sagesse cachée ! »

Chacun attendit donc la révélation de ce secret. Le prophète nettoya le lit de son hôte avec grand soin.

Or, l'infidèle possédait une statuette qui lui venait de ses ancêtres. En chemin, il s'aperçut soudain qu'il l'avait égarée. Plein d'angoisse, il se dit : « Sûrement, je l'ai oubliée dans ma chambre. »

Il répugnait à revenir sur les lieux de sa honte mais l'avidité fut la plus forte et il rebroussa chemin. Arrivé à la demeure du prophète, il vit que celui-ci était en train de laver de ses propres mains le lit souillé. Sur-le-champ, il oublia sa statuette et poussa de grandes lamentations. Il se frappa le visage des deux mains et se cogna la tête contre les murs si bien que son visage se couvrit de sang. Le prophète voulut le calmer mais, alertée par ses cris, la foule accourut. L'homme se prosterna devant le prophète en disant :

« Ô toi ! La quintessence de l'univers ! Tu obéis aux ordres de Dieu ! Moi qui ne suis qu'une parcelle infime, j'exprime ma honte devant toi ! »

A la vue de cette effusion, le prophète le prit dans ses bras et le calma. Il ouvrit l'œil de son âme.

S'il ne pleuvait pas, l'herbe ne resplendirait pas. Si l'enfant ne criait pas, on ne lui donnerait pas de lait. L'œil qui pleure est nécessaire. Ne mange pas excessivement car le pain ne fait qu'augmenter la soif de son essence.

Touché par la tendresse du prophète, l'homme s'éveilla comme s'il sortait d'un long somme. Le prophète lui aspergea le visage avec de l'eau et dit :

« Viens à moi pour trouver la vérité car tu as beaucoup de chemin à parcourir sur cette voie. »

Le soulagement

Un jour, pris d'extase, un soufi déchira sa robe. Il appela ce vêtement FERRACE (soulagement). Cette appellation fit fortune et chacun voulut porter pareil vêtement mais seul le précurseur connut le soulagement. La foule, elle, n'eut que la lie du vin. Une chose peut être pure à l'intérieur, mais le nom de la chose est comme la lie du vin pour les suiveurs. Si vraiment tu désires connaître la vérité, déchire, toi aussi, ta robe et tu connaîtras le soulagement.

Un soufi est celui qui recherche la pureté. Ne croyez pas que ce soit une question de parure ou une affaire de tailleur !

Le paon

Le moment est venu de décrire le paon qui se pavane. Son seul souci est de capter l'attention d'autrui sans même connaître la raison de cette manière d'agir. Il est comme un piège qui ignore tout du gibier car il n'est qu'un instrument et ne connaît pas la finalité. Quelle curieuse chose qu'un piège ! Il fonctionne mais n'en retire aucun profit.

Ô mon frère ! Tu as réuni autour de toi tous tes amis. Tu as passé de bons moments avec eux puis, tu les as tués ! Depuis que tu es au monde, tu ne fais que cela. Tu

essaies d'attraper les gens avec le piège de l'amitié. Mais, tu n'obtiendras rien de ton entourage. Une grande partie de ta vie s'est déjà écoulée. La nuit est en train de tomber et toi, tu songes encore à poser tes pièges ! Tu captures une bête, tu en libères une autre. C'est là le jeu d'un enfant ignorant. Quand viendra la nuit, tous tes pièges seront vides. Tout ceci n'est qu'un boulet, une entrave qui gêne ta marche. Tu te prends à ton propre piège et te privés de tes possibilités ! A-t-on jamais eu connaissance d'un chasseur victime de ses propres pièges ?

Le seul gibier intéressant, c'est l'amour. Mais quel est le piège qui sert à sa capture ? Mieux vaut tomber dans les pièges de l'amour. Laisse tes pièges et va vers les siens.

En ce moment même, l'amour me glisse à l'oreille cette vérité : « Il vaut mieux être le gibier que le chasseur ! »

Indescriptible

Un jour, un derviche demanda à un autre derviche s'il avait vu Dieu. Celui-ci répondit :

« Comment te décrire l'indescriptible ? Laisse-moi te raconter une petite histoire en guise de réponse. A gauche se trouve une fournaise et à droite une rivière de vin. Parmi la foule des hommes, il en est qui tendent la main vers la fournaise et d'autres qui s'enivrent à la rivière. Mais le bien et le mal sont inversés. Ceux qui tendent la main vers la fournaise se retrouvent à la rivière tandis que ceux qui s'enivrent au ruisseau sont jetés dans le feu. Un homme sur mille connaît ce secret et c'est pourquoi si peu d'entre eux choisissent le feu. Ils

sont des favorisés de la fortune ceux qui se jettent dans le feu sans même jeter un regard à la rivière de vin ! La multitude, ivre du plaisir présent, fait les frais de ce jeu. Et le feu leur dit : “ Ô ignorants ! Ne vous méprenez pas sur mon compte ! En vérité, je suis une fontaine, une fontaine cachée ! Ô Abraham ! Il n’y a ici ni fumée ni flammes si ce n’est celles de Nemrod ! Si tu possèdes la sagesse d’Abraham, le feu sera comme l’eau pour toi. ” Sois comme le papillon attiré par le feu. Son âme dit : “ Quand bien même je posséderais mille ailes, je les brûlerais toutes ! ” »

L’ignorant me prend en pitié à cause de ma stupidité et moi, j’ai pitié de lui car je sais de quoi il s’agit !

Nourriture

Un Arabe se tenait un jour sur le bord d’une route devant son chien qui agonisait. Il se lamentait :

« Ai-je mérité pareil malheur ? »

Un mendiant qui passait par là lui dit :

« Pourquoi te lamentes-tu ?

— Je possédais un chien de bon caractère et le voici qui est en train de mourir au milieu du chemin. Il me gardait la nuit, il chassait pour moi. Il me protégeait des voleurs et me pourvoyait en gibier !

— Et de quoi souffre-t-il ?

— Il meurt de faim !

— Prends patience car Dieu est généreux envers ceux qui attendent. Mais, dis-moi, quel est ce sac que tu portes là ?

— C’est ma nourriture. C’est elle qui me procure ma force et ma vigueur.

— Pourquoi ne l’as-tu pas donnée à ton chien ?

— Ma pitié ne va tout de même pas jusque-là ! Je dois payer si je veux manger mais les larmes ne coûtent rien !

— Ô idiot ! Une tranche de pain a-t-elle plus de valeur que les larmes ? Les larmes sont du sang. C'est le chagrin qui les transforme en eau. Il vaut mieux mourir que gaspiller du sang ! »

Quand le juste pleure, le ciel pleure avec lui.

Fierté

Un paon était en train d'arracher ses plumes. Un sage vint à passer qui lui dit :

« Ô paon ! Pourquoi cherches-tu à t'enlaidir ? C'est bien dommage d'arracher de si belles plumes. Comment as-tu le cœur d'abîmer ainsi cette merveilleuse parure ? Tes plumes sont universellement appréciées. Les nobles s'en font des éventails. Les savants s'en font des marque-pages pour le Coran. Quelle ingratitude que la tienne ! As-tu jamais pensé à Celui qui a créé ces plumes ou bien le fais-tu exprès ? Jamais, tu ne pourras les remettre en place. Ne te lacère pas le corps par chagrin car ce n'est que blasphème. »

En entendant ces conseils, le paon se mit à pleurer et ses larmes émurent toute l'assistance. Le sage reprit :

« J'ai commis une erreur. Je n'ai fait que rajouter à ta peine. »

Le paon continuait d'arroser la terre de ses larmes et ses pleurs étaient comme des centaines de réponses. Cessant enfin de pleurer, il dit au sage :

« Toi, tu vois les couleurs et tu sens les odeurs. C'est pour cette raison que tu ne comprends pas la multitude de tourments que me valent ces plumes. Oh, combien

de chasseurs ont-ils jeté des flèches pour pouvoir s'en emparer ? Je n'ai plus la force de résister à cette chasse perpétuelle. Il ne me reste qu'à me séparer de mes atours et à me réfugier dans le désert ou sur la montagne. Quand je pense qu'il fut un temps où ces plumes faisaient ma fierté ! »

Chaque instant de fierté est une malédiction pour les vaniteux.

Deux anges

Deux anges purs, nommés Harût et Marût, avaient été condamnés à rester prisonniers au fond d'un puits, au beau milieu de l'univers. Ils étaient connus pour leur science de la magie et cette réputation attirait beaucoup de monde. Eux se défendaient de vouloir enseigner la magie. A ceux qui insistaient, ils disaient :

« Nous n'enseignons la magie que pour éprouver les hommes. »

Les désirs sont comme des chiens endormis. Le bien ou le mal qui réside en eux reste caché. Bien qu'ils soient en apparence aussi immobiles que des bûches de bois, les trompettes du désir retentissent dès que leur intérêt est éveillé. Des centaines de chiens se réveillent ainsi. Bien des désirs enfouis resurgissent. Chaque poil de ces chiens devient une dent. Il en va comme de la braise qui se frotte au bois sec. On ne les voit pas toujours car ils n'ont pas de gibier à chasser.

Le malade a perdu son appétit. Il n'a qu'un seul désir : recouvrer la santé. Mais qu'on lui montre une tranche de pain ou un fruit et, sitôt, la nécessité du régime est oubliée ! Si jamais il prend patience, la vue de cette

nourriture lui est utile car elle le rend fort. Mais s'il n'a pas de patience, alors, mieux vaut qu'il ne la voie pas !

La gazelle

Un chasseur captura un jour une gazelle et l'enferma dans l'enclos où il parquait ses ânes et ses vaches. La pauvre gazelle courait, égarée, de-ci de-là. La nuit venue, le chasseur apporta du foin pour les ânes. Ceux-ci avaient si grand-faim que cette vile nourriture leur était douce comme le sucre. La gazelle, étourdie par la poussière, vaguait en tous sens. Être uni à son contraire est une torture pire que la mort.

Toi aussi, tu subis cette torture sans même t'en apercevoir. L'oiseau de ton âme est enfermé dans la même cage que son contraire. L'esprit est comme un faucon mais ta nature est celle du corbeau.

Pendant longtemps, cette gazelle au parfum de musc se languit dans l'enclos des ânes. Elle se trouvait là comme un poisson échoué sur le rivage. Le musc et les excréments se trouvaient réunis en un même lieu. Les ânes commencèrent alors à se moquer d'elle. L'un disait :

« Oh ! Oh ! Elle a le caractère d'un sultan ! »

Un autre :

« Sans doute possède-t-elle des perles ! »

Quand ils furent rassasiés, ils l'invitèrent cependant à satisfaire sa faim, mais la gazelle leur dit :

« Je suis bien lasse et n'ai guère d'appétit !

— Ah oui ? firent les ânes. Nous comprenons parfaitement. Tu as envie de faire des caprices. Tu as peur de déroger !

— C'est votre nourriture, dit la gazelle. Elle vous

convient, mais moi, je suis l'amie de l'herbe fraîche. J'ai l'habitude de me désaltérer à l'eau pure des rivières. Sans doute ce qui m'arrive était écrit dans mon destin. Hélas, ma nature n'a pas changé et me voici dans la situation d'un pauvre dont le regard n'est même pas avide ! Mes vêtements sont peut-être défraîchis mais moi-même, je suis encore toute fraîche ! Quand je pense qu'autrefois je mangeais à mon gré des lilas, des tulipes et des iris !

— La nostalgie t'égare ! répliquèrent les ânes.

— Mon musc est mon témoin ! répondit la gazelle. Même l'ambre et l'encens lui portent le respect. Ceux qui sentent font seuls la différence. Mon musc n'est certes pas destiné aux amateurs de fange ! Oh ! comme il est vain de proposer du musc à qui apprécie l'odeur du crottin ! »

Dans ce bas monde, le salut est dans la nostalgie et la solitude.

Le fil de l'épée

Lorsque Mohammed Alp Ulug Harezmchah eut pris d'assaut la ville de Sebsvar, les citadins implorèrent sa pitié :

« Ô chah ! Nous sommes tes serviteurs. Laisse-nous la vie sauve et nous paierons la rançon que tu exigeras. Ne serait-ce que pour quelques jours, accorde-nous la vie sauve ! »

Le sultan leur répondit :

« Il y a parmi vous un homme nommé Abou Bekr. Tant que vous ne me l'aurez pas amené, votre vie ne tiendra qu'à un fil. Si vous échouez, je vous passerai tous au fil de l'épée ! »

Un homme apporta alors un sac d'or et dit :

« Ne nous demande pas une telle chose car, dans notre ville, il n'existe personne de ce nom ! C'est comme si tu cherchais de la poussière au fond d'une rivière ! »

Sans jeter le moindre regard au sac d'or, le sultan dit :

« Ô adorateurs du feu ! N'espérez pas de salut si vous ne m'amenez pas cet Abou Bekr. Ne croyez pas que je me contenterai, comme un enfant, de sacs d'or et d'argent ! »

Les habitants de Sebsvar se mirent donc à fouiller les moindres recoins de leur cité, dans l'espoir de trouver cet homme. Après trois jours et trois nuits de recherches, on finit par dénicher un homme nommé Abou Bekr. Il était chétif et maigre et vivait, malade et affligé, au milieu des décombres.

« Viens vite ! lui dirent les citadins, le sultan te réclame ! Toi seul peux sauver notre ville du massacre.

— Si j'avais la force de marcher, répliqua l'homme, j'aurais quitté ce lieu depuis bien longtemps. Je ne serais pas resté parmi mes ennemis et aurais rejoint au plus vite le pays de l'ami ! »

Alors, on plaça Abou Bekr dans un cercueil et on l'apporta au sultan.

Cet univers est comme la ville de Sebsvar. Beaucoup d'hommes de Dieu y sont égarés et Dieu, ainsi que le sultan Harezmchah, demande au peuple un cœur pur. Le prophète a dit : « Dieu ne regarde pas votre apparence. Ne cherchez que la pureté du cœur. » Seuls les hommes de cœur méritent Ses regards. Toi, tu t'es pris pour un homme de cœur et tu es devenu fier. C'est ainsi que tu es sorti de la voie des hommes de cœur.

Toi, tu dis au sultan : « Voici un cœur pur ! C'est ce qu'on peut trouver de mieux dans la ville de Sebsvar ! »

Il te sera répondu : « Ici, ce n'est pas un cimetière ! Pourquoi m'apportes-tu un cadavre ? N'existe-t-il pas un cœur pur auprès duquel se réfugient les citadins ? »

N'oublie pas que les cœurs purs sont dissimulés dans cet univers car la lumière est le contraire de l'obscurité.

Pièges

Le coq représente le désir et l'idole de la chair. Il est enivré d'un vin empoisonné.

Si Adam n'avait eu le souci d'assurer sa descendance, il serait resté chaste par honte du désir.

Satan demanda à Dieu : « Il me faut un piège puissant pour donner la chasse au peuple ! »

Dieu lui montra l'or, l'argent et les chevaux et dit : « Tu peux attirer le peuple avec tout cela !

— C'est assez tentant ! reconnut Satan, mais je cherche quelque chose de beaucoup plus puissant. »

Et en lui montrant toutes ses mines, Dieu dit : « Ô maudit ! Voici encore d'autres pièges !

— Ô protecteur ! Cela est insuffisant ! » répondit Satan.

Alors Dieu lui montra des monceaux de victuailles, des sucreries et des vêtements de soie.

« Ô mon maître, implora Satan, prends pitié de moi. Cela seul ne me suffira pas pour enchaîner les hommes et distinguer les amoureux des hypocrites. J'ai besoin d'un appât plus subtil ! »

Dieu proposa encore la boisson et la musique. Satan fut admiratif mais resta insatisfait. Mais, quand Dieu lui montra le piège de la beauté féminine, il se mit à danser de joie et exulta :

« C'est exactement ce qu'il me fallait ! »

Quand il eut vu ces yeux langoureux susceptibles de faire perdre la raison à quiconque, ces joues à enflammer le cœur des amoureux, ces grains de beauté, ces

lèvres d'agate, ce reflet de lumière de vanité derrière un voile si fin, ces manières, ces caprices, ces jeux, alors Satan fut enfin satisfait.

La corde au cou

Un homme prétendit un jour être un prophète supérieur à tous les autres. On lui passa une corde au cou et on l'amena devant le sultan. Curieux de connaître l'origine de cette aberration, la foule se rassembla ainsi qu'une fourmilière.

« Si la pauvreté est un signe de prophétie, disaient les gens, alors nous sommes tous prophètes. Nous sommes bien tous semblables et nous sommes tous également venus de l'autre monde. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

— Il y a une chose que vous ignorez, répondit l'homme. Vous êtes venus sur terre par décision du destin mais vous avez voyagé dans l'ignorance, comme un enfant qui dort, inconscient des étapes. Vous avez traversé bien des contrées, dans l'ivresse ou dans le sommeil. Vous n'avez rien su du chemin du haut et du chemin du bas. Nous, nous avons parcouru l'univers avec nos cinq sens et dans les six directions, éveillés et joyeux. Nous avons vu l'origine et la finalité car nos guides connaissaient bien le chemin. »

Le peuple demanda au sultan de torturer cet homme afin de faire un exemple, mais le sultan remarqua que l'homme était si maigre qu'une simple chiquenaude l'eût assommé. Son corps en était presque transparent.

Le sultan se dit alors qu'il valait mieux essayer la douceur car un langage tendre fait sortir le serpent de son repaire.

On fit évacuer le peuple et le sultan, plein de patience et de douceur, lui demanda d'où il venait et s'informa de ses conditions de vie.

« Ô sultan ! répondit l'homme, ma maison, c'est le pays du salut et ma direction, c'est le pays du blâme. Je n'ai ni demeure ni ami. Comment un poisson pourrait-il habiter sur la terre ? »

Pour le taquiner, le sultan lui demanda :

« Quel est ton plat préféré ? » Puis : « Qu'as-tu donc bu pour être ainsi ivre de bon matin ? »

— Si j'avais du pain, répliqua l'homme, je ne prétendrais pas être un prophète ! »

Prophétiser devant un tel sultan est comme attendre qu'une montagne fasse preuve de cœur. La seule chose que la montagne puisse faire, c'est de renvoyer les mots qu'on lui adresse. Et ce faisant, elle se raille. Il ne sert à rien de parler de la vie à un cadavre. Mais parle d'or ou de femmes et tous te suivront sans même prendre garde à leur existence. Dis-leur : « Une belle femme est amoureuse de toi. Va ! elle t'attend. » Aussitôt, ils courront dans la direction que tu leur indiques.

Mais, si tu parles le langage de la vérité et dis : « Dans cet univers éphémère, préparons-nous à l'univers de la vérité ! Qu'importe l'éphémère puisque l'éternité est possible ! » Sache alors qu'ils voudront te tuer et ne crois pas qu'ils fassent cela pour protéger leur religion !

Le sultan demanda :

« Qu'est-ce que la révélation ? Quel bénéfice un prophète tire-t-il de ses activités ? »

— Tout ce que dit un prophète finit par arriver, répondit l'homme. Peut-il exister un royaume qui ne désire pas se joindre à lui ? La révélation d'un prophète, sans même parler de moi, vaut bien l'inspiration dans le cœur d'une abeille ! La révélation que Dieu a faite à l'abeille a rempli sa demeure de miel. Par sa révélation, Dieu a rempli l'univers de miel ! Et, comme l'homme possède la lumière du cœur, sa révélation ne saurait valoir moins que celle d'une abeille. »

L'origine de l'origine

Un amoureux était en train de décrire à sa bien-aimée tout ce qu'il avait fait pour elle :

« J'ai fait beaucoup de choses pour toi. Par ta faute, j'ai été la cible de beaucoup de flèches. Mes biens se sont envolés et ma dignité en même temps. Ah ! combien j'ai souffert par amour pour toi ! Il n'y a plus ni soir ni matin pour m'apporter le sourire. »

Ainsi faisait-il la liste des breuvages amers qu'il lui avait fallu absorber. Il ne faisait pas cela dans le but de culpabiliser sa bien-aimée, mais plutôt pour lui prouver sa sincérité. Car la soif des amoureux ne comble aucun instinct. Sans se lasser, il décrivait ses peines. Comment un poisson pourrait-il se lasser de l'eau ?

Quand il avait fini de parler de ses déboires, il ajoutait :

« Et je ne t'ai encore rien dit ! »

Il était comme la chandelle qui ignore sa flamme et fond en larmes.

Sa bien-aimée lui répondit :

« C'est vrai, tu as fait tout cela pour moi. Mais maintenant, prête-moi l'oreille et écoute ceci : Tu n'es pas allé jusqu'à l'origine de l'origine de l'amour et tout ce que tu as fait n'est que peu de chose !

— Dis-moi quelle est donc cette origine ?

— C'est la mort, la disparition, l'inexistence. Tu as tout fait pour prouver ton amour, sauf mourir ! »

A cet instant même, l'amoureux rendit l'âme dans la joie et cette joie lui resta, éternelle.

Pleurs

Un disciple rendit un jour visite à son maître. Il le trouva en train de pleurer et se mit, lui aussi, à pleurer encore plus fort.

Quand deux amis se taquent, celui qui a de bonnes oreilles rit une seule fois mais le sourd rit deux fois car son premier rire n'est qu'une imitation. Sans comprendre, il rit avec tout le monde. Puis, quand on lui explique la cause de l'hilarité générale, il rit une seconde fois.

Un imitateur est comme un sourd. Il vit dans le plaisir et dans la joie sans savoir ce que sont le plaisir et la joie. La lumière du maître se reflète dans son cœur. La joie du disciple dérive de celle de son maître. Ceux qui croient que cet état leur est propre sont comme un panier sur l'eau. Quand on le sort de l'eau, il se rend compte que l'eau appartient à la rivière.

Désir

Une esclave, sous l'empire du désir, avait appris à un âne à faire l'amour avec elle et l'animal y avait pris goût. L'esclave utilisait une courge afin de contrôler les assauts de l'âne. C'est-à-dire qu'au moment de l'union, cette chienne enfilait la courge sur le membre de la bête afin de n'en recevoir que la moitié car, sans cette précaution, son vagin et ses intestins eussent été déchirés.

La maîtresse de l'esclave s'étonnait de voir son âne dépérir de jour en jour. Nul vétérinaire ne découvrait le secret de cette maladie. Or, un jour, par la fente de la porte, elle aperçut son esclave sous l'âne. A cette vue, elle tomba dans l'admiration et aussi dans la jalousie.

« Comment cela est-il possible ? Je mérite cela bien plus qu'elle ! N'est-ce pas mon âne après tout ? »

L'âne était passé maître dans sa besogne. La table était mise et les bougies allumées. La maîtresse joua les innocentes et frappa à la porte.

« Vas-tu continuer longtemps à balayer cette écurie ? Allons ! Ouvre ! »

L'esclave cacha en hâte son attirail et ouvrit, un balai à la main. La maîtresse lui ordonna alors d'aller en ville faire une course. En réalité, la conversation fut plus longue mais nous préférons abréger ces bavardages !

Une chienne avait donc remplacé l'autre. Ivre de désir, elle referma la porte. Enfin seule ! Sa joie fut à son comble lorsqu'elle mesura d'un regard le désir de l'âne.

Le désir rend le cœur aveugle et sourd. Même un âne séduit une beauté. Le désir masque la laideur et c'est de cette manière qu'il prend au piège même les hommes sensés. Si le désir a pu transformer un âne en bel homme, que se serait-il passé si on avait un bel homme à sa place ! C'est l'excès de nourriture qui alimente le désir. Sois sobre ou marie-toi si tu veux être raisonnable !

En pleine extase, la femme attira l'âne à elle. Mais sa punition ne tarda guère. Pour satisfaire son désir, elle était montée sur la tablette dont se servait l'esclave. Quand l'âne s'approcha, elle souleva ses jambes. Le membre de l'âne était comme un fer chauffé à blanc. Bien dressé, l'animal pénétra la femme et la déchira d'un coup. L'écurie fut remplie de sang. La tablette tomba d'un côté et la femme de l'autre.

Une mort honteuse engendre la honte. As-tu jamais vu la victime d'un âne ? Écoute : Ton ego animal est

comme l'âne mais il est encore pire de se trouver dessous. Si toi, tu meurs un jour à cause de ton désir, sache que tu es plus bas que cette femme. Son désir lui a fait surestimer son appétit et c'est pour cela que la mort l'a prise à la gorge. Ne laisse pas tes désirs t'entraîner hors du juste milieu. Le désir veut tout posséder mais il t'empêche de rien avoir. Garde-toi du désir, ô avide et fils d'avide !

L'esclave, elle, pleurait dans les rues.

« Ô ma maîtresse ! Tu as voulu éloigner la vraie maîtresse ! Tu n'as pas voulu que je t'initie. Et tu es morte par ignorance. Tu m'as emprunté mes pratiques mais tu n'as pas osé te renseigner plus avant. Ô femme idiote ! Tu n'as vu que l'apparence et n'as pas songé au contenant ! Tu as bien vu le membre luisant de l'âne mais que n'as-tu vu aussi la courge ! L'amour de l'âne t'a tellement excitée que tu en es devenue aveugle ! »

Bien des hommes, une canne à la main, se prennent pour Moïse ou Jésus.

Rêve

Une nuit, un derviche, retiré dans sa cellule, fit un rêve. Il vit une chienne qui était pleine et entendit les aboiements des chiots. Cela lui parut très étrange.

« Comment ces chiots peuvent-ils aboyer avant même d'être nés ? se demanda-t-il. Personne en ce bas monde n'a jamais entendu parler de semblable chose ! »

A son réveil, sa stupéfaction ne fit qu'augmenter. Et comme il était seul dans sa cellule et que personne ne pouvait l'aider à percer ce mystère, il s'adressa à Dieu :

« Ô Seigneur ! Je suis frappé de stupeur devant cette énigme ! »

Du monde de l'inconnu, parvint cette réponse :

« Ce rêve est la représentation du discours des ignorants. Car ils parlent alors qu'ils ne sont pas encore sortis des voiles qui les entourent. Leurs yeux sont fermés et ils bavardent inutilement. C'est aussi vain que l'aboïement d'un chiot dans le ventre de sa mère. Il aboie mais il ne sait même pas ce que c'est que le gibier ni ce que c'est que monter la garde. Il n'a encore vu ni loup ni voleur. »

Le désir de se mettre au premier plan aveugle les ignorants et leurs paroles sont téméraires. Ils décrivent la lune sans l'avoir vue et vendent de l'air à leurs clients.

Cherche des clients qui te cherchent vraiment. Ne te préoccupe pas de n'importe lequel d'entre eux. Car il est mauvais d'être amoureux de deux bien-aimés !

Baraka

Tout près du Temen, dans la ville de Darvan, vivait un homme plein de générosité, de bonté, de maturité et de raison. Sa demeure était le rendez-vous des démunis, des pauvres et des mélancoliques. Il avait pour coutume de leur distribuer le dixième de ses récoltes.

Quand le blé devenait farine et qu'on en faisait du pain, il en distribuait un dixième. Quelle que soit la nature de sa récolte, il faisait ainsi, quatre fois l'an, semblable distribution.

Un jour, il donna ces conseils à ses enfants :

« Lorsque je serai mort, perpétuez cette tradition afin que la baraka soit sur votre récolte. Le fruit d'une récolte provient de l'inconnu car c'est Dieu qui nous le fournit. Si vous disposez convenablement de ses lar-

gesses, la porte du profit s'ouvrira pour vous. Ainsi font les paysans qui sèment sans plus attendre une partie de leur récolte. Il peut arriver que ce qui est semé soit plus important en quantité que le reliquat. Qu'importe ! Ils ont confiance ! De même, le cordonnier se prive de tout pour acheter des peaux, car c'est là la source de son revenu. Mais la terre ou le cuir ne sont en fait que des voiles. Et la véritable source de gain, c'est ce que Dieu nous offre. Si vous restituez vos gains à la source, vous récupérez votre mise au centuple. Imaginez que vous ayez placé vos gains à l'endroit où vous supposez que se trouve leur source et que rien ne pousse pendant deux ou trois ans. Il ne vous reste plus qu'à implorer Dieu.

« N'oubliez pas : c'est lui qui nous procure joie et ivresse, pas le vin ni le haschisch. Aucune aide véritable ne nous viendra de vos oncles, de vos frères, de votre père ou de vos enfants. Sachez-le : un jour viendra où ils s'éloigneront de vous et vos amis deviendront vos ennemis. Pendant toute votre vie, ils n'auront fait que barrer votre chemin ainsi que des idoles.

« Si un ami s'éloigne de toi avec rancune, jalousie ou colère, ne t'en attriste pas. Bien au contraire, fais des aumônes et rends grâce à Dieu car c'est par ignorance que tu étais attaché à cet ami. Mais maintenant, tu t'es dégagé de ses filets. Cherche donc un véritable ami. Le véritable ami est celui dont l'amitié ne se laisse refroidir par rien, même pas la mort.

« N'oubliez pas ceci : semez votre graine sur la terre de Dieu afin que votre récolte soit à l'abri des voleurs et des calamités. A tout moment, le diable nous menace de pauvreté. Ne lui servons pas de gibier. Au contraire, donnons-lui la chasse car il n'est pas digne que le faucon du sultan soit pris en chasse par une perdrix. »

Mais ce sage semait la graine de la sagesse sur un terrain aride. Dans les paroles du sage, il se trouve des milliers d'exhortations utiles. Encore faut-il une oreille pour les entendre. Qui est mieux à même de conseiller

que les prophètes puisque leurs paroles font bouger les montagnes !

Les montagnes ont profité de leurs conseils mais, bien des hommes leur ont jeté des pierres. C'est ainsi que, hypnotisés par l'idée de sacrifier un dixième de leurs gains, bien des hommes oublient la baraka qu'ils obtiendraient en agissant ainsi.

Une poignée de terre

Dieu a créé l'homme de telle sorte qu'il puisse distinguer le bien du mal. Un jour, il demanda à l'ange Gabriel d'aller lui chercher une poignée de terre. Mais, quand celui-ci tendit la main, la terre recula et dit en se lamentant :

« Ô ange ! Pour l'amour de Dieu ! épargne-moi ! Au nom de la science que Dieu t'a confiée, ne me nuis pas !

Tu commences avec Dieu à chaque instant. Tu es le maître des anges et le messager du prophète. Tu as eu des révélations. Tu es un ange supérieur car tu insuffles l'esprit à l'âme tout comme Izrafel insuffle l'âme au corps. Lorsqu'il souffle dans sa trompette, le corps se ranime mais quand c'est toi qui embouches la trompette, le cœur ressuscite à la lumière. Michaël nous fournit la nourriture du corps, mais toi, tu nourris le cœur ! De même que la miséricorde l'emporte sur la colère, de même toi, tu l'emportes sur Azraël ! »

Ainsi parla la terre. Gabriel, ému par ses pleurs, s'en revint auprès de Dieu et lui dit :

« Je n'ose pas différer l'exécution de tes ordres mais tu sais ce qui s'est passé entre la terre et moi. Il m'eût été facile de t'en ramener une poignée si elle ne m'avait intimidé en invoquant un de tes noms ! »

Dieu dit alors à Michaël :

« Va sur la terre et ramène-m'en une poignée ! »

Mais la terre, pleine de feu, exprima ses tourments à l'ange :

« Au nom de Celui qui t'a fait le soutien des cieux, épargne-moi ! Tu es celui qui pèse le don de chaque créature, celui qui désaltère les assoiffés. Prends pitié de moi. Vois les larmes de sang que je verse ! »

Un ange est une manifestation de la miséricorde divine et il ne met pas de sel dans la blessure d'un malade. Ainsi, Michaël s'en retourna vers Dieu sans avoir accompli sa tâche. Il lui dit :

« Ô Seigneur qui connais l'occulte et l'apparent ! Les larmes de la terre ont dressé un obstacle sur mon chemin. Je connais la valeur des larmes et n'ai pu me montrer insensible. »

Alors, Dieu dit à Izrafel :

« Va me chercher une poignée de terre. »

A peine Izrafel fut-il parvenu à destination que la terre recommença à se lamenter en disant :

« Ô sève de la vie ! De ton souffle tu ressuscites les morts ! Ton souffle plein de miséricorde ranime l'univers tout entier. Tu es le soutien de la terre et l'ange de miséricorde. Au nom de Dieu, ne me fais aucun mal. Car le doute me tenaille. Toi, tu es fidèle au Miséricordieux et Dieu est celui qui n'effraie personne, pas même l'oiseau. Par pitié, sois aussi clément que tes deux prédécesseurs ! »

Ainsi Izrafel s'en retourna vers Dieu :

« Tu as ordonné à mes oreilles d'aller chercher de la terre et tu as ordonné le contraire à ma raison. Que ta miséricorde soit plus grande que ta colère ! »

Alors, Dieu dit à Azraël :

« Apporte-moi une poignée de terre sans plus tergiverser ! »

Or, la terre recommença à se lamenter :

« Au nom du Miséricordieux ! Au nom du Tout-Puisant ! Laisse-moi ! car Dieu ne refuse pas à qui demande. »

Azraël répliqua :

« Je n'ai pas le pouvoir de différer un ordre du Tout-Puissant !

— Mais Dieu, dit la terre, ordonne d'être sage et de pardonner !

— La sagesse, dit Azraël, peut s'interpréter de différentes manières, mais lorsqu'on a un ordre aussi strict, il n'y a guère lieu d'interpréter. Tes larmes et tes soupirs brûlent mon cœur. Ne crois pas que je sois inaccessible à la pitié. Peut-être même suis-je plus compatissant que ceux qui m'ont précédé. Mais, si, sur l'ordre de Dieu, je gifle un orphelin, et si un homme de bonne volonté lui offre du halva, mon geste vaudra mieux que le sien. Il y a un présent dans toute épreuve. L'agate est toujours cachée dans la boue. Puisque c'est Lui qui t'invite, viens ! Cette invitation ne te vaudra qu'honneur et joie ! Mieux vaut obéir aux ordres de Dieu. Pour moi, je n'ai pas la force d'y résister. »

Puis, comme la terre persistait dans sa requête :

« Je suis comme un crayon entre deux doigts. Je ne fais qu'obéir ! »

Et, tandis que la terre l'écoutait, il en prit de quoi se remplir la main. Et la terre se trouva ainsi comme l'enfant que l'on emmène de force à l'école.

Dieu dit alors à Azraël :

« Je te nomme arracheur d'esprits !

— Ô mon maître ! dit Azraël, si telle est ma tâche, toute créature sera mon ennemie. Ne fais pas de moi l'ennemi de toute créature ! »

Dieu répondit :

« Ne crains rien. Je créerai des maux de tête, des convulsions... et bien d'autres choses comme raisons apparentes de la mort et nul ne te tiendra pour responsable.

— Ô mon maître ! Il y a sans doute des sages parmi tes serviteurs qui déchireront ce voile !

— Ceux-là savent qu'il existe un remède à tout chagrin et que seul le destin est irrémédiable. Ceux qui

regardent l'origine ne te verront pas. Bien que tu sois caché aux yeux du peuple, tu es toi-même un voile pour ceux qui voient la vérité. Puisque, pour eux, le destin a la douceur du sucre, qu'auraient-ils à craindre ? Si tu démolis les murs d'une prison, pourquoi veux-tu que les prisonniers s'affligent ? Pourquoi diraient-ils : " Quel dommage d'avoir brisé un si beau marbre ! " Aucun prisonnier n'est triste de sortir de prison, si ce n'est celui qui est destiné au gibet. Celui qui dort en prison et rêve aux jardins de roses se dit : " Ô mon Dieu, laisse-moi profiter de cet Éden ! " Quand il dort, il n'a pas envie de se réveiller. »

L'âme endormie ignore le corps, que celui-ci soit dans le jardin de roses ou dans le feu. Quel beau rêve : Visiter le paradis sans mourir !

Les babouches précieuses

Eyaz, qui était un homme au cœur pur, avait enfermé ses babouches et son manteau dans une pièce. Il s'y rendait chaque jour et, comme ces babouches et ce manteau constituaient tout son avoir, il se disait :

« Tiens ! Vois ces babouches ! Tu n'as pas lieu d'être fier ! »

Mais des jaloux le calomnièrent auprès du sultan en disant :

« Eyaz possède une pièce où il accumule de l'or et de l'argent. La porte est bien fermée et personne n'y entre que lui !

— C'est étrange, dit le sultan. Que peut-il posséder qu'il désire cacher à mes yeux ? Tâchons de percer ce mystère sans qu'il se doute de rien. »

Il appela un de ses émirs et lui dit :

« A minuit, tu ouvriras cette cellule et y prendras tout ce qui te semble intéressant. Tout ce que tu auras trouvé, montre-le à tes amis. Comment cet avare peut-il songer à accumuler des trésors alors que je suis si généreux ? »

A minuit, l'émir se rendit à la cellule avec trois de ses hommes. Ils s'étaient munis de lanternes et se frottaient les mains en se disant :

« L'ordre du sultan est généreux car ainsi, nous récupérerons pour notre profit tout ce que nous trouverons. »

En fait, le sultan ne doutait pas de son serviteur mais désirait seulement donner une leçon aux calomniateurs. Cependant, son cœur tremblait et il se disait :

« Si vraiment il a fait une pareille chose, il ne faut pas que sa honte soit publique car, quoi qu'il arrive, il est mon bien-aimé. D'ailleurs, il est bien au-dessus de ce genre de calomnies ! »

Celui qui a de mauvaises pensées compare ses amis à lui. Les menteurs ont comparé le prophète à eux. Et c'est ainsi que les calomniateurs en virent à avoir de mauvaises pensées envers Eyaz.

L'émir et ses hommes finirent par forcer la porte et pénétrèrent dans la pièce, brûlants de désir. Hélas ! Ils ne virent là que la paire de babouches et le manteau ! Ils se dirent :

« Il est impensable que cette pièce soit ainsi vide. Ces objets ne sont là que pour détourner l'attention. »

Ils allèrent chercher une pelle et une pioche et commencèrent à creuser de tous côtés. Mais chacun des trous qu'ils creusaient leur disait :

« Cet endroit est vide. Pourquoi donc l'ouvrez-vous ? »

Finalement, ils rebouchèrent les trous, pleins de déception car l'oiseau de leur désir était resté sur sa faim. La porte défoncée et le sol labouré restaient

comme témoins de l'effraction. Ils s'en revinrent, couverts de poussière, auprès du sultan. Celui-ci, faisant mine d'ignorer leur déconvenue, leur dit :

« Que se passe-t-il ? Où sont les sacs d'or ? Si vous les avez laissés quelque part, alors où est la joie sur vos visages ? »

Ils répondirent :

« Ô sultan de l'univers ! Si tu fais couler notre sang, nous l'aurons mérité. Nous nous en remettons à ta pitié et à ton pardon.

— Ce n'est pas à moi de vous pardonner, répliqua le sultan, mais plutôt à Eyaz car vous avez attaqué sa dignité. Cette blessure est sur son cœur. Bien que lui et moi, nous ne fassions qu'un, cette calomnie ne me touchait pas directement. Car si un serviteur commet une chose honteuse, sa honte ne rejaille pas sur le sultan ! »

Le sultan demanda donc à Eyaz de juger lui-même les coupables, disant :

« Même si je t'éprouvais mille fois, jamais je ne trouverais chez toi le moindre signe de trahison. Ce serait plutôt les épreuves qui auraient honte devant toi !

— Tout ce que tu m'as donné t'appartient, répondit Eyaz. Moi je ne pèse que ce manteau et cette paire de babouches. C'est pour cela que le prophète a dit : « Celui qui se connaît connaît aussi son Dieu ! » C'est à toi de juger car, devant le soleil, les étoiles disparaissent. Si j'avais su me passer de ce manteau et de ces babouches, ces calomnies n'auraient pas eu lieu ! »

Le feu de la nostalgie

Medjoun, séparé de sa bien-aimée, était tombé malade et le feu de la nostalgie faisait bouillir son sang. Un médecin vint pour le soigner mais, lorsqu'il mit le doigt sur le siège de sa douleur, l'amoureux poussa un cri :

— Laisse-moi ! Si je dois mourir, ce sera tant pis ! »

Le médecin répliqua, étonné :

« Toi qui ne crains pas le lion et qui es chaque soir entouré d'animaux sauvages, les effrayant par la seule force de ton amour ! Que signifie cette peur subite ? »

Medjoun répondit :

« Je n'ai pas peur de la maladie car je suis plus patient que la montagne. Mon corps est content de la maladie. Le chagrin est mon lot quotidien et mon corps est plein de Leïla. Aussi ai-je craint qu'en me faisant une saignée, tu ne blesses ma bien-aimée ! »

Acte manqué

Un homme pieux avait une femme très jalouse. Il possédait une servante aussi belle que les houris. Sa femme, afin de le protéger de la tentation, s'arrangeait pour ne jamais le laisser seul avec elle. Elle exerçait un contrôle permanent si bien que ces deux bien-aimés ne trouvaient jamais d'instant propice à l'union.

Mais, quand la volonté de Dieu se manifeste, les remparts de la raison s'écroulent sous les coups de l'inadvertance. Quand l'ordre de Dieu apparaît, qu'importe la raison ! Même la lune disparaît !

Un jour, la femme partit pour le hammam, accompagnée de sa servante. Mais, sur le chemin, elle se rappela soudain avoir oublié d'emporter sa bassine. Elle dit à sa servante :

« Cours ! Va comme l'oiseau à la maison et ramène-moi ma bassine d'argent ! »

La servante fut remplie de joie de voir ses espoirs se réaliser. Elle se disait :

« Le maître doit être à la maison en ce moment. Ainsi, je pourrai m'unir à lui. »

Elle courut donc vers la demeure de son maître, la tête pleine de ces agréables pensées. Depuis six ans, en effet, elle portait ce désir en elle. Elle vivait dans l'espoir de passer un moment avec son maître. Aussi ne courut-elle pas vers la maison. Non, elle y vola plutôt. Elle y trouva son maître seul. Le désir entre ces deux amoureux était si intense qu'ils ne songèrent même pas à fermer la porte à clef. Ils sombrèrent ainsi dans l'ivresse et mêlèrent leurs deux âmes.

La femme, qui attendait toujours sur le chemin du hammam, se rendit compte soudain de la situation.

« Comment ai-je pu envoyer cette servante à la maison ? N'est-ce pas rapprocher le feu du coton ? Le bélier de la brebis ? »

Et elle se hâta vers sa maison. La servante courait sous l'emprise de l'amour mais elle, elle courait sous l'emprise de la crainte. Et la différence est grande entre l'amour et la crainte. A chaque souffle, le sage se rapproche du trône du chah mais l'homme pieux fait en un mois le trajet d'un jour.

La femme arriva enfin à la maison et ouvrit la porte. Le grincement des gonds mit un terme à la félicité des amoureux. La servante se leva d'un bond tandis que l'homme, prosterné, se mit à prier. Voyant sa servante ainsi défaite et son mari en prière, la femme fut prise de soupçons. Elle souleva la robe de son mari et constata que son membre était souillé ainsi que ses cuisses et ses jambes. Elle se frappa la tête des mains.

« Ô imprudent ! C'est ainsi que tu pries ! Cette saleté qui est sur ton corps est-elle digne de l'état de prière et de rappel ! »

Si tu demandes à un infidèle qui a créé l'univers, il te répondra : « C'est Dieu ! C'est Lui qui l'a créé ainsi qu'en témoigne toute la création. » Mais les œuvres des infidèles, qui ne sont que blasphèmes et mauvaises pensées, ne correspondent guère à cette affirmation, comme il en va pour l'homme de notre histoire.

La perle

Il y avait un homme, nommé Nasuh, qui s'occupait au hammam du service des femmes. Son visage était très efféminé, ce qui lui permettait de dissimuler sa virilité. C'était un maître dans l'art du déguisement. Et, depuis des années qu'il agissait ainsi, personne n'avait découvert son secret. Mais, en dépit de son visage et de sa voix flûtée, son désir était ardent. Il couvrait sa tête d'un voile mais c'était un jeune homme bouillant.

Souvent il se repentait de cette activité mais son désir reprenait le dessus. Un jour, il alla voir un sage afin que celui-ci lui procure le secours de ses prières. Le sage comprit d'emblée la situation et n'en laissa rien paraître. Ses lèvres étaient comme cousues mais, dans son cœur, les secrets étaient dévoilés. Car ceux qui connaissent les secrets ont la bouche fermée d'un sceau.

Ainsi, avec un léger sourire, il dit au jeune homme :
« Que Dieu te fasse repentir de ce que tu sais ! »

Cette prière traversa les sept cieux et fut agréée car les prières de ce cheikh étaient différentes des autres.

Dieu créa donc un prétexte pour tirer Nasuh de la situation dans laquelle il s'était mis. Un jour, alors que Nasuh remplissait une bassine d'eau, la fille du sultan égara une perle. C'était l'un des bijoux qui ornaient ses boucles d'oreilles. Toutes les femmes présentes se précipitèrent de tous côtés pour la retrouver et l'on ferma les portes. On eut beau fouiller partout, la perle demeura introuvable. Pour ne rien négliger, il fut décidé d'inspecter les personnes présentes, de regarder dans leur bouche, leurs oreilles et dans tous les trous et fentes. On ordonna à chacune de se dévêtir pour être fouillée.

Nasuh, retiré dans un coin, le visage pâle, manqua s'évanouir de peur. Il pensait à la mort et son corps tremblait comme une feuille. Il se disait :

« Ô mon Dieu ! J'ai beaucoup péché ! J'ai manqué à mes bonnes résolutions. Et quand viendra mon tour d'être fouillé, qui peut dire combien de tortures je subirai ? Je sens déjà l'odeur de roussi de mes poumons. Ah ! Je ne souhaite à personne, fût-il infidèle, de connaître pareille passe ! Plût au ciel que ma mère ne m'eût pas enfanté ! Ou qu'un lion m'eût dévoré ! Ô mon Dieu ! Je me confie en Ta miséricorde. Prends pitié de moi ! Accorde-moi la grâce car chaque pore de ma peau est comme mordu par un serpent. Si tu couvres ma honte, je me repentirai de tous mes péchés. Accepte encore une fois mon repentir et si je n'honore pas cette promesse, fais de moi ce que Tu voudras ! »

Tandis qu'il marmonnait ainsi, Nasuh entendit quelqu'un dire :

« On a fouillé presque tout le monde. Mais où est donc passé Nasuh ? Qu'elle vienne afin de subir, elle aussi, la fouille. »

En entendant cela, Nasuh s'écroula comme un mur qui s'effondre. Sa raison l'abandonna et il demeura au sol, inanimé. Dans cet état, alors qu'il était hors de lui-même, il put atteindre le secret de la vérité. Alors que rien ne subsistait de son existence, une faveur fut faite à

son âme. Celle-ci s'échappa de la raison pour rejoindre la vérité. Ce fut alors que déferla la vague de la miséricorde.

Soudain quelqu'un cria :

« Voici la perle ! Je viens de la trouver ! Rassurez-vous et réjouissez-vous avec moi ! »

Les femmes battirent des mains en disant :

« Tout s'arrange ! »

L'âme de Nasuh revint à la surface et ses yeux revirent le jour. Chacun lui faisait des excuses pour avoir douté de son honnêteté.

« Nous t'avons calomniée, Nasuh ! Mais comme c'est toi qui étais la plus proche de la fille du sultan, n'était-il pas normal que tu sois soupçonnée en premier ? »

En fait, les femmes auraient bien voulu commencer la fouille par elle, mais, par respect pour son intimité avec la fille du sultan, elles avaient voulu lui laisser ainsi une occasion de se débarrasser de la perle. Tandis qu'elles faisaient amende honorable, Nasuh disait :

« Ne vous excusez pas. Je suis coupable et ma culpabilité dépasse la vôtre. Ce qui m'arrive est une faveur de Dieu mais, en réalité, je suis pire que vous ne vous l'imaginez. Tout ce que vous avez pu dire à mon sujet n'est pas le centième de mes péchés. Qui croit connaître mes fautes n'en sait en fait qu'une infime partie. Dieu, qui jette un voile sur toute honte, connaissait bien mes péchés. Iblis, qui fut un temps mon maître, était devenu mon disciple. Dieu connaissait mes fautes mais il les a cachées pour m'épargner la honte. Avec sa miséricorde, il m'a ouvert le chemin du repentir. Même si chacun de mes poils devenait une langue, cela ne suffirait pas pour exprimer ma gratitude. »

Quelque temps après, quelqu'un vint le voir de la part de la fille du sultan pour l'inviter à accomplir son service au hammam. Elle ne voulait, lui dit-on, être servie que par elle. Nasuh répondit :

« Va ! Je suis sorti de cette impasse. Dis que Nasuh est malade ! »

Et il se disait :

« Je suis mort et ressuscité ! Cet instant de peur que j'ai vécu est inoubliable. Après un tel avertissement, seul un âne persévérerait dans l'erreur ! »

L'âne et le renard

Un paysan possédait un âne, étique et décharné, qui errait, du couchant au lever du soleil, dans les déserts de rocailles sans rien manger, lamentable. Or, dans cette contrée, il y avait une forêt entourée de marais sur laquelle régnait un lion, grand chasseur. Ce lion se trouvait alors épuisé et meurtri à la suite d'un combat avec un éléphant. Il était si faible qu'il ne trouvait plus la force de chasser. Si bien que lui et les autres animaux se trouvaient privés de nourriture. En effet, ces derniers avaient l'habitude de se nourrir des restes du lion. Un jour, le lion ordonna au renard :

« Va me chasser un âne. Trouves-en un dans la prairie et débrouille-toi pour me l'amener ici par ruse. En mangeant sa chair, je reprendrai force et me remettrai à chasser. Il m'en faudra fort peu et je vous laisserai le reste. Pratique tes sortilèges et ramène-moi un âne ou un bœuf. Emploie tout moyen à ta convenance, mais arrange-toi pour qu'il s'approche de moi.

— Je suis ton serviteur, dit le renard. Je suis à mon affaire dès qu'il s'agit de ruser. Ma voie ici-bas consiste à guider ceux qui quittent le bon chemin. »

Il partit donc vers la prairie. Or, en chemin, au beau milieu d'un désert, il tomba sur l'âne qui errait, maigre et décharné. Il s'approcha et entama la conversation avec cet innocent.

« Mais que fais-tu donc dans ce désert de pierrailles ?

— Que je mange des épines ou que je sois dans le jardin de l'Irem, Dieu l'a voulu ainsi et je lui en rends grâce. On doit remercier pour les bienfaits comme pour les déboires. Car dans le destin existe le pire du pire. Comme c'est Dieu qui fait la répartition, la patience est la clef de toute faveur. S'il m'offre du lait, pourquoi lui demanderais-je du miel. De toute façon, chaque jour apporte sa part de tourments.

— Mais, répliqua le renard, la volonté de Dieu, c'est que tu cherches la part qui t'est destinée. Ce monde est un monde où règne le prétexte. S'il n'y a ni prétexte ni raison apparente, ta part t'échappe. C'est pour cela qu'il est important de réclamer.

— Ce que tu dis, fit l'âne, prouve ton manque de confiance en Dieu. Car Celui qui donne la vie donnera aussi le pain. Celui qui est patient finit par trouver sa part, tôt ou tard, et à coup sûr plus rapidement que celui qui ne sait pas attendre.

— La confiance en Dieu ? répondit le renard. C'est là une chose bien rare. Et ne crois pas que moi ou toi nous l'ayons. Il faut être bien ignorant pour chercher à obtenir ce qui est rare car il n'est pas donné à chacun de devenir sultan.

— Ton discours n'est fait que de contradictions, répliqua l'âne. Ici-bas, tous les malheurs proviennent de l'avidité. Jusqu'à ce jour, nul n'a jamais entendu parler d'une mort causée par la modération et personne n'est devenu sultan par la seule force de l'ambition. Les chiens ne mangent pas de pain et les cochons non plus. La pluie et les nuages ne sont pas le fruit d'une action humaine. Le désir que tu as de prendre ta part n'a d'égal que le désir qu'a ta part de te rejoindre. Si tu ne vas pas vers elle, elle viendra à toi. Dans cette quête, la précipitation ne peut qu'apporter des déboires.

— Ceci n'est qu'une légende ! railla le renard. Il faut se donner du mal, ne serait-ce que pour obtenir une graine. Puisque Dieu t'a donné des mains, tu te dois de t'en servir. Tu dois travailler, ne serait-ce que pour aider

tes amis. Puisque personne ne peut être à la fois tailleur, marchand d'eau et menuisier, l'univers trouve un équilibre dans le partage du labeur et des gains. C'est une erreur de croire être libre parce qu'on consomme gratuitement.

— Je ne connais pas de gain meilleur que la confiance en Dieu, fit l'âne ; car chaque fois que l'on remercie Dieu, notre gain augmente. »

Ils conversèrent ainsi longtemps et finirent par épuiser les questions et les réponses. A la fin, le renard dit à l'âne :

« C'est une idiotie que de patienter dans ce désert de pierrailles. La terre de Dieu est vaste. Va plutôt vers la prairie. Là-bas, tout est vert comme au paradis. Les herbes croissent abondamment. Tous les animaux y vivent dans la joie et le bonheur. Les herbes sont si hautes que même un chameau pourrait s'y dissimuler. De-ci, de-là, des ruisseaux d'eau pure agrémentent cet Éden. »

L'âne ne songe même pas à répondre :

« Ô traître ! Puisque tu viens d'un tel paradis, pourquoi es-tu toi-même si maigre ? Où est donc ta joie ? La faiblesse de ton corps est pire que la mienne. Si tu es un émissaire des ruisseaux dont tu me parles, alors quel messenger enverra la sécheresse ? Tu racontes beaucoup de choses mais tu n'apportes guère de preuves. »

A force d'insistance, le renard parvint à entraîner l'âne vers la forêt. Il le conduisit vers le repaire du lion. Alors qu'ils étaient encore assez éloignés, le lion chargea, plein d'impatience. Avec un terrible rugissement, il se rua vers l'âne mais ses forces le trahirent et l'âne, à moitié mort de peur, parvint à se réfugier dans la montagne. Le renard dit alors au lion :

« Ô sultan des animaux ! Pourquoi avoir agi ainsi, contre toute raison ? Pourquoi t'es-tu précipité ? Si tu avais su attendre, c'était une affaire entendue. A ta vue, l'âne s'est enfui et ta faiblesse, révélée au grand jour, te couvre de honte.

— Je croyais posséder ma force d'antan, dit le lion. J'ignorais que j'étais affaibli à ce point. La faim m'a fait tout oublier. Ma raison et ma patience se sont évaporées. Je t'en prie, utilise encore une fois ton intelligence et ramène-le-moi. Si tu y parviens, je te serai reconnaissant pour toujours.

— Si Dieu le veut, fit le renard, l'aveuglement de son cœur lui fera de nouveau commettre la même erreur. Peut-être oubliera-t-il la peur qu'il vient d'éprouver. Ce ne serait guère étonnant de la part d'un âne ! Mais si jamais j'y parviens, ne pêche pas par excès de précipitation pour ne pas ruiner mes efforts.

— J'ai l'expérience désormais, dit le lion. Je sais que je suis faible et invalide. Je te promets de ne l'attaquer que lorsqu'il sera à ma portée. »

Ainsi, le renard se remit en chemin en priant :

« Ô mon Dieu ! Aide-moi ! Fais que l'ignorance obscurcisse l'intelligence de cet âne ! Il doit être présentement en train de se repentir et de se jurer de ne plus se laisser abuser par les promesses d'autrui. Aide-moi afin que je puisse le tromper encore une fois. Car je suis ennemi de toute intelligence et traître à tout serment. »

Quand il parvint auprès de l'âne, celui-ci lui dit :

« Laisse-moi en paix, ô inhumain ! Que t'ai-je fait pour que tu me traînes ainsi devant un dragon ? Pourquoi as-tu attenté à ma vie ? Qu'est-ce qui me vaut cette animosité ? Certainement, ta nature perverse est la cause de tout cela. Tu es comme le scorpion qui pique ceux qui ne lui ont rien fait. Ou comme le diable qui nous nuit sans raison aucune.

— Ce que tu as vu, fit le renard, n'était qu'une apparence, une apparition créée par les artifices de la magie. Tu penses bien que si de tels sortilèges n'existaient pas, tous les affamés se seraient donné rendez-vous en ce lieu. Si cette illusion n'existait pas, la contrée deviendrait le refuge des éléphants et rien ne resterait debout. Je voulais t'en avertir afin de t'éviter cette frayeur mais ma pitié pour toi et l'envie que j'avais de te

porter secours, tout cela m'a ôté cette préoccupation de la tête. Sinon, sois sûr que je t'en aurais averti.

— Ô ennemi ! dit l'âne. Disparais de ma vue ! Je ne veux plus te voir ! Je le comprends maintenant : dès le début, tu n'en voulais qu'à ma vie ! Après que j'ai vu le visage d'Azraël, tu as encore le front d'essayer de m'abuser ! Je suis la honte de l'espèce des ânes, je te l'accorde. Je suis même, si tu veux, le plus vil des animaux, mais je vis cependant. Un enfant qui aurait vécu ce que je viens de vivre serait devenu un vieillard. Je promets devant Dieu que jamais plus je ne croirai aux mensonges des imposteurs. »

Le renard répliqua :

« La lie n'existe pas dans ce qui est pur. Mais le doute existe dans l'imagination. Tes soupçons sont injustifiés. Crois-moi. Il n'y a aucun mensonge dans mes paroles, aucune trahison dans mes intentions. Pourquoi affliger ton ami par de tels soupçons ? Même si les apparences sont contre eux, ne désespère pas tes frères ! La suspicion éloigne les amis les uns des autres. Je te le répète : ce lion n'était qu'une illusion. Le doute et la peur ne sont que des obstacles sur ton chemin. »

L'âne tenta de résister aux mensonges du renard mais le manque de nourriture avait épuisé sa patience et obscurci son entendement. Certes, l'appât du pain a coûté bien des vies et transpercé beaucoup de gorges. Et l'âne était prisonnier de sa faim. Il se disait :

« Si la mort est au bout du chemin, cela reste malgré tout un chemin. Et je serai au moins sauvé de cette faim qui me tenaille. Si la vie consiste en cette souffrance, peut-être vaut-il mieux mourir ! »

Il avait bien eu un sursaut d'intelligence mais, en fin de compte, son ânerie reprit le dessus. Le renard l'amena donc auprès du lion et celui-ci le dévora. Après ce combat, le lion eut soif et partit à la rivière pour se désaltérer. Tandis qu'il était absent, le renard mangea le foie et le cœur de l'âne. A son retour, voyant que l'âne n'avait plus ni cœur ni foie, le lion demanda au renard :

« Où sont passés son cœur et son foie ? Je ne connais pas de créature qui soit dépourvue de ces deux organes. »

Le renard répliqua :

« Ô lion ! S'il avait eu un foie et un cœur, serait-il revenu ici la deuxième fois ? »

L'âne meurtri

Il y avait un porteur d'eau qui possédait un âne d'un caractère acariâtre et las de l'existence. Les fardeaux avaient meurtri son dos et cet inconsolable n'espérait plus que la mort. Le manque de nourriture le faisait cruellement souffrir et il rêvait continuellement d'un picotin de paille. De plus, l'aiguillon avait laissé sur ses flancs des plaies douloureuses.

Or, le palefrenier en chef du palais du sultan connaissait le propriétaire de cet âne. Un jour, il le croisa sur son chemin. Il le salua et, voyant l'état de son âne, il fut pris de pitié.

« Pourquoi cet âne est-il aussi décharné ? demandait-il.

— Ma pauvreté en est la cause, répondit l'homme. Moi aussi, je suis dans le besoin et mon âne doit se passer de toute nourriture. »

Le palefrenier lui dit :

« Confie-le-moi pour quelques jours afin qu'il profite un peu des avantages de l'écurie du sultan. »

L'homme lui confia donc son âne et celui-ci fut installé dans les écuries du palais. Là, il vit des chevaux arabes, fringants et luisants, pourvus d'une bonne litière et d'une nourriture abondante. Le sol était propre et net. Jamais rien ne venait à manquer. En voyant qu'à

tout moment ces chevaux étaient étrillés, l'âne leva les yeux au ciel et dit :

« Ô mon Dieu ! Bien que je ne sois qu'un âne, je suis cependant l'une de tes créatures. Pourquoi alors dois-je endurer cette misère et tous ces tourments ? Je passe mes nuits à appeler la mort de mes vœux à cause de mon dos perclus et de mon ventre vide. Par comparaison, le sort de ces chevaux me paraît particulièrement enviable. Est-ce que, par hasard, toutes ces épreuves me seraient réservées à moi seul ? »

Or un jour, la guerre éclata. Les chevaux furent sellés et partirent au combat. Quand ils revinrent à l'écurie, ils étaient tout ensanglantés, blessés de tous côtés d'innombrables coups de lances ou de flèches. On les fit rentrer dans l'écurie et ils furent entravés afin que le maréchal-ferrant, muni de sa lancette, puisse officier. Et ce dernier commença à entailler les blessures afin de retirer les pointes de flèches. En voyant tout cela, l'âne se dit :

« Ô mon Dieu ! En fin de compte, je suis satisfait de mon état de pauvreté. Cette abondance devient bien vite amère. Fort peu pour moi ! Qui cherche la santé n'a pas de penchant pour le monde d'ici-bas. Ma santé à moi, c'est la pauvreté ! »

Subsistance

Un homme pieux avait entendu quelqu'un rapporter ces paroles du prophète :

« La subsistance de l'âme vient à vous de la part de Dieu. Que vous le vouliez ou non, elle finit par vous trouver car elle est amoureuse de vous. »

Décidé à expérimenter la chose, notre homme grimpa dans les montagnes et, là, se dit :

« Voyons un peu si ma subsistance viendra me chercher jusqu'ici, dans ce lieu isolé. »

Et sur ce, il s'endormit. Or une caravane qui s'était égarée vint à passer par cet endroit. En voyant un homme endormi ainsi en plein désert, les voyageurs se dirent :

« Que fait cet homme en pleine montagne, loin de la ville et hors de tout chemin ? Est-il mort ou vivant ? N'a-t-il rien à craindre des animaux sauvages ? »

On se mit à le secouer mais lui, désireux de mener l'expérience jusqu'à son terme, ne disait rien. Il restait comme inerte, les yeux clos. Les voyageurs se dirent :

« Le pauvre homme ! Il est quasiment mort de faim ! »

Et ils apportèrent du pain et de la nourriture. Soucieux de son expérience, l'homme se tint coi et ne desserra pas les dents. Alors les gens redoublèrent de pitié envers lui :

« Mon Dieu ! Il va mourir de faim, cela est sûr ! Allons chercher un couteau. »

On introduisit un couteau entre ses dents et ainsi on parvint à desserrer ses mâchoires. On lui fit avaler de la sorte un bol de soupe et des fragments de pain.

L'homme se dit alors :

« Voilà ! Tu as compris le secret ! »

Et son cœur se disait :

« C'est Dieu qui procure la subsistance du corps et de l'âme. Que ceci te serve de preuve. Cette subsistance vient à la rencontre de ceux qui l'attendent patiemment. »

L'efféminé

Un efféminé avait amené chez lui un homosexuel et celui-ci, l'ayant culbuté par terre, se mit à remplir son office. A ce moment, il vit qu'un poignard dépassait de la ceinture de sa victime consentante.

« Ô mon mignon ! dit-il, qu'est-ce que ce poignard ? »

L'autre répondit :

« Si quelqu'un avait des intentions perverses à mon égard, je lui ouvrirais le ventre avec. »

L'homosexuel de répondre :

« Dieu merci ! Je ne suis pas tombé dans ce piège. »

Quand tu n'as pas de dignité, à quoi te sert un poignard ? Tu possèdes un bateau de commerce mais où trouveras-tu un marin tel que Noé pour le piloter ? Tu veux reconforter ceux qui sont effrayés, mais toi, tu trembles encore plus que les autres.

Ô efféminé ! Tu es à la tête de l'armée mais ton membre dément la fierté de ta barbe. Tant que la peur habite en toi, cette moustache et cette barbe ne t'attirent que des quolibets !

Histoire de fou

Quelqu'un rentra un jour dans une maison, la mine défaite et les yeux hagards, pour demander asile. Le maître de maison lui dit :

« Que se passe-t-il ? Que cherches-tu à fuir ? Ton visage est blême et tu trembles de tout ton corps. »

L'homme répondit :

« Pour divertir le sultan, on capture tous les ânes qui errent dehors !

— Si ce sont les ânes que l'on capture, en quoi cela te concerne-t-il ? Tu n'es pas un âne que je sache !

— Ils pratiquent cette chasse avec un tel zèle et un tel manque de discrimination que je ne serais pas étonné qu'ils me prennent pour un âne ! Leur ardeur est telle qu'ils ne feront pas la différence ! »

Si les subalternes ne savent pas faire la distinction, ils attrapent le cavalier au lieu de la monture. Heureusement, le sultan de notre pays n'a pas de si vaines préoccupations. Et lui sait distinguer ce qui est droit de ce qui est tordu.

Sois un homme afin de ne pas tomber sous les coups des chasseurs d'ânes ! Tu n'es pas un âne ! Ne crains rien. Tu es le Jésus de ce temps ! Le quatrième ciel est plein de ta lumière. Comment ton destin pourrait-il être d'échouer dans une écurie ?

Nettoyer l'âme

Il y avait un homme de foi qui habitait Gazna. Son nom était Serrezi, mais on l'appelait Mohammed. Il ne rompait son jeûne qu'à la nuit tombée, en mangeant quelques feuilles de vigne. Ce mode de vie durait pour lui depuis sept ans sans que quiconque fût au courant. Cet homme éveillé connaissait bien des choses étranges mais son but était de voir le visage de Dieu. Quand il se sentit satisfait de son âme et de son corps, il monta au sommet de la montagne et s'adressa à Dieu :

« Ô mon Dieu, montre-moi la beauté de ton visage ou je me jetterai dans le vide. »

Dieu répondit :

« Le moment n'est pas encore venu. Et si tu tombes de la montagne, ta force ne te suffira pas pour mourir. »

Alors, plein de mélancolie, l'homme se jeta dans le vide. Mais il tomba dans un lac très profond et ainsi en réchappa. Toujours sous l'emprise du désir de mourir, il se mit à se lamenter. La vie lui paraissait être comme la mort. Toute la création lui apparaissait comme sens dessus dessous et le verset du Coran qui dit : « La vie existe même dans la mort » revenait constamment sur ses lèvres et dans son cœur.

Au-delà de l'apparent et du caché, il entendit une voix qui lui disait :

« Quitte la prairie et retourne en ville !

— Ô mon Dieu ! fit l'homme. Toi qui connais tous les secrets ! Quelle utilité pour moi d'aller en ville ?

— Va là-bas mendier afin de te mortifier. Récolte de l'argent auprès des riches et distribue-le aux pauvres.

— Je t'ai entendu ! dit Serrezi, et je t'obéirai ! »

Muni ainsi de cet ordre divin, il s'en revint en ville et Gazna fut remplie de sa lumière. Le peuple accourut à sa rencontre mais lui, pour éviter la foule, prit un chemin écarté. Les riches de la ville, qui étaient contents de son retour, avaient préparé un petit palais qu'ils comptaient mettre à sa disposition. Mais lui leur dit :

« Ne croyez pas que je sois revenu pour m'exhiber. Non ! Je suis revenu pour mendier. Mon propos n'est pas de me répandre en vaines paroles. Je visiterai les maisons, un panier à la main, car Dieu l'a voulu ainsi et je suis son serviteur. Je mendierai donc et je ferai partie des mendiants les plus défavorisés, afin que je sois avili et que tous m'insultent. Comment pourrais-je désirer les honneurs alors que Dieu veut mon avilissement ? »

Et, son panier à la main, il dit encore :

« Par la grâce de Dieu, donnez-moi quelque chose ! »

Son secret consistait à invoquer la grâce de Dieu bien que sa place fût très haut dans le ciel. Ainsi ont fait tous les prophètes. Serrezi visita donc toutes les demeures de la cité pour demander l'aumône alors que les portes du

ciel lui étaient ouvertes. Il se rendit à quatre reprises chez un émir pour mendier. La quatrième fois, l'émir lui dit :

« Ô être immonde ! Ne me prends pas pour un avaro mais écoute-moi bien : quelle impudence que la tienne ! Pas moins de quatre visites à mon domicile ! Existe-t-il un pire mendiant que toi ? Tu déshonores même les pauvres. Et aucun infidèle n'a jamais fait preuve de tant d'égoïsme. »

Serrezi répliqua :

« Tais-toi, ô émir ! Je ne fais qu'accomplir ma tâche. Tu ignores tout du feu qui me ronge. Ne dépasse pas les limites. Si j'éprouvais vraiment le désir du pain, je serais le premier à m'ouvrir le ventre. Car, pendant sept ans, je n'ai mangé que des feuilles de vigne. Mon corps avait fini par en devenir tout vert ! »

A ces mots, il se mit à pleurer et les larmes inondèrent son visage. Sa foi toucha le cœur de l'émir. Car la fidélité des amoureux toucherait même une pierre. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'elle puisse émouvoir un cœur sensible. Les deux hommes se mirent à pleurer de concert et l'émir dit :

« Ô cheikh ! Viens ! Prends mon trésor ! Je sais que tu mérites cent fois mieux. Ma maison est à toi. Prends ce que tu veux. »

Mais Serrezi répondit :

« Ce n'est pas ce qui m'a été demandé. Je ne peux rien prendre de mes propres mains ni pénétrer dans les demeures de mon propre chef ! »

Et il s'en fut. L'offre de l'émir était sincère mais peu lui importait car Dieu lui avait dit :

« Tu mendieras comme un pauvre. »

Il continua de mendier ainsi pendant deux ans, puis Dieu lui dit :

« Dorénavant, tu donneras ! Ne demande plus rien à personne car ce que tu donneras proviendra de l'univers caché. Si un pauvre te demande la charité, mets ta main sous ta natte de paille et dispense les trésors du

Miséricordieux. Dans ta main, la terre se changera en or. Quoi qu'on te demande, donne-le car notre faveur pour toi est grande et elle est inépuisable. Secours les endettés et fertilise la terre comme la pluie. »

Durant un an, Serrezi fit ainsi. Il distribua au monde l'or des faveurs divines. La terre se changea en or dans ses mains et les plus riches étaient pauvres comparés à lui. Avant qu'un pauvre lui demande ce dont il avait besoin, il le devinait et y pourvoyait. On lui demanda :

« D'où te vient cette prescience ? »

Il répondit :

« Mon cœur est vide. Il n'éprouve plus de besoin. Je n'ai d'autre souci que l'amour de Dieu. J'ai balayé toutes choses de mon cœur, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Mon cœur est désormais rempli de l'amour de Dieu. »

Quand tu vois un reflet dans l'eau, ce reflet représente une chose qui se trouve hors de l'eau. Mais pour qu'il y ait un reflet, l'eau doit être pure. Il faut donc nettoyer le ruisseau du corps si tu veux voir le reflet des visages.

Voyage

Un disciple avait accompagné son maître lors d'un voyage. Or, ils se trouvaient dans un pays où le pain était chose rare. Et la peur du manque de nourriture était omniprésente dans l'esprit du disciple ignorant. Son maître, plein de lucidité, eut tôt fait de découvrir cette obsession. Il lui dit :

« Pourquoi te mettre en peine ? Tu t'inquiètes de ton pain et perds ta confiance ainsi que la patience ! Ah ! tu

ne fais pas encore partie des saints. Car eux peuvent subsister sans noix ni raisins secs ! La faim est le lot de tous les bons serviteurs de Dieu. C'est une faveur qui n'échoit pas à n'importe quel sot ou à n'importe quel mendiant. Abandonne tes craintes. Comme tu ne fais pas partie des élus, il y a peu de chance pour que tu restes dans cette cuisine sans y trouver quelque nourriture. Lorsqu'il s'agit de remplir le ventre du commun des mortels, il y a toujours abondance. Et quand ces gens meurent, ils voient le pain s'éloigner en disant : " Vous aviez peur de la faim mais voyez : vous partez et moi, je reste là ! " »

Ô vous qui vous inquiétez de votre subsistance, levez-vous et venez vous servir. Mais mieux vaut avoir confiance et ne pas s'inquiéter car ta part est aussi amoureuse de toi que tu l'es d'elle. Elle ne fait des caprices que parce qu'elle connaît ton impatience. Si tu étais patient, elle viendrait s'offrir à toi. Il n'y a pas de véritable opulence sans confiance.

La vache et l'île

Sur une île verdoyante, une vache vivait dans la solitude. Elle y paissait jusqu'à la tombée de la nuit et engraisait ainsi chaque jour. La nuit, ne voyant plus l'herbe, elle s'inquiétait de ce qu'elle allait manger le lendemain et cette inquiétude la rendait aussi maigre qu'une plume. A l'aube, la prairie reverdissait et elle se remettait à paître avec son appétit bovin jusqu'au coucher du soleil. Elle était de nouveau grasse et pleine de force. Mais, la nuit suivante, elle recommençait à se lamenter et à maigrir.

Le temps avait beau s'écouler, jamais il ne lui venait à

l'esprit que, la prairie ne diminuant pas, il n'y avait guère lieu de s'inquiéter de la sorte.

Ton ego est cette vache et l'île, c'est l'univers. La crainte du lendemain rend la vache maigre. Ne t'occupe pas du futur. Mieux vaut regarder le présent. Tu manges depuis des années et les dons de Dieu n'ont jamais pour autant diminué.

Lanterne en plein jour

Un prêtre se promenait en plein jour au marché en portant une lanterne allumée. Ainsi muni, il tournait en rond dans le bazar. Un importun lui dit :

« Pourquoi rentres-tu ainsi dans chaque boutique ? Que cherches-tu ? A quoi cela rime-t-il, alors qu'il fait grand jour, de chercher quelque chose à la lueur d'une lanterne ? »

Le prêtre répondit :

« Je cherche un homme vivant et qui ait le souffle d'un saint !

— Eh bien, regarde ! fit l'homme, ce bazar est rempli par la foule !

— Non ! fit le prêtre, je cherche un homme qui peut contrôler son désir et sa colère ! L'un de ceux qui restent hommes au plus fort du désir. Je voudrais qu'un tel homme me foule au pied comme la poussière, afin que je puisse sacrifier mon âme pour lui.

— Tu cherches là une chose bien rare. Tes actes démontrent que tu fais fi du destin. Toi, tu ne vois que l'apparence mais l'essentiel est décidé par le destin. Et, quand le destin se réalise, même les cieux sont frappés d'étonnement. Tenter de nier cela, c'est rétrécir l'univers. Le destin peut transformer la pierre en eau. Toi

qui as vu tourner la meule du moulin, viens donc voir la rivière qui l'entraîne. Tu as vu la poussière s'envoler ? Regarde plutôt le vent qui en est la cause. Tu vois la marmite des idées qui bout. Sois raisonnable et vois plutôt le feu qui est dessous et qui la fait bouillir. Ne te préoccupe pas de la patience et pense à celui qui t'a offert la patience. Tu prétends avoir vu quelque chose mais tes actes démontrent que tu n'as rien vu du tout ! Admire l'océan plutôt que l'écume car celui qui ne voit que l'écume tombe dans la manie du secret tandis que celui qui voit l'océan tombe dans l'admiration. Il transforme son cœur en océan. Qui voit l'écume est pris de vertige et tourne en rond mais qui a vu l'océan ne connaît pas le doute. »

Convaincu

Un musulman exhortait un chrétien à se convertir :

« O ! viens embrasser l'islam et sa foi !

— Si Dieu le veut, fit le chrétien, il me fera embrasser la foi. C'est Lui qui procure la connaissance et Lui seul peut m'ôter tout doute ! »

Le musulman insistait :

« Dieu veut que tu embrasses la foi afin d'échapper à l'enfer, mais ton maudit égoïsme et la compagnie de Satan te dirigent vers le blasphème et vers l'Eglise !

— L'Eglise m'a convaincu ! fit le chrétien, et j'en fais partie car il est plus agréable de se lier avec qui t'a convaincu. Dieu me demande de faire preuve de fidélité. Aussi dois-je être constant. Si mon ego et Satan peuvent agir à leur guise, alors la clémence divine n'a pas de sens. Toi, tu veux construire une mosquée, imposante et pleine d'ornementation. Mais celui qui te

suivra en fera un monastère. Tu as tissé avec beaucoup d'amour une pièce de drap pour t'en faire un manteau, mais quelqu'un est venu, te l'a dérobée et s'en est fait un pantalon ! Si on gaspille le drap, celui-ci peut-il en être tenu pour responsable ? Si je suis ainsi déshonoré, c'est que Dieu l'a voulu. A quoi bon prétendre que la volonté divine se réalise toujours si la volonté de l'ego règne en maître ? Sans la volonté de Dieu, personne ici-bas n'aurait de volonté, ne serait-ce que pour un instant. Si tu penses que je suis le plus vil des infidèles, sache-le, j'en suis moi-même convaincu ! Si le destin accomplit ses volontés en contradiction avec la volonté divine, alors il vaut mieux se soumettre à Satan car c'est lui qui sortira vainqueur. Mais si un jour Satan devient mon ennemi, qui me protégera de lui ? Crois-moi, c'est bel et bien la volonté de Dieu qui se réalise. Ce monde lui appartient et l'autre aussi. Sans son ordre, nul ne saurait bouger un doigt. C'est à lui qu'appartiennent les biens, les décisions et l'ordre universel. Et Satan n'est qu'un maudit chien qui lui appartient ! »

Chien de Satan

Quand un Turkmène possède un chien de berger, celui-ci s'installe au seuil de sa tente. Les enfants de la famille lui tirent la queue et le taquent mais lui s'en moque. Mais si, par malheur, un étranger vient à passer, il se change soudain en un lion redoutable. Il est comme la rose pour ses amis et comme l'épine pour ses ennemis. C'est le Turkmène qui lui donne sa pâtée et c'est pour cette raison que le chien lui est fidèle et le garde.

Ce chien de Satan, lui aussi, a été créé par Dieu et il y a une sagesse cachée dans ceci. La pâtée qu'il reçoit

c'est la sueur du peuple qui court après les biens de ce monde. Satan, tout comme un chien, sacrifierait sa vie sur le seuil de la maison de son maître. O chien de Satan ! Chaque fois que le peuple fait un pas, éprouve-le ! Car tous, bons ou mauvais, se dirigent vers le seuil. Pourquoi dit-on : « Je me réfugie en Dieu ! » Si ce n'est parce que le chien vient nous attaquer ? O Turkmène ! Rappelle ton chien afin de me libérer le chemin ! Sois généreux avec moi !

Si le propriétaire ne peut se faire obéir de son chien, tout appel à sa générosité est sans espoir. S'il est incapable de maîtriser son chien dans sa propre tente, malheur à lui et à ses visiteurs car le chien les effraiera tous deux. Mais, grâce à Dieu, quand le Turkmène pousse un cri, même les lions rendent leur sang tant ils ont peur ! O toi qui prétends être le lion de Dieu, comment oses-tu dire que tu chasses alors que tu es impuissant devant un chien depuis des années ? Il n'est que trop évident que, dans cette affaire, c'est toi qui sers de gibier.

Radis

Un jour, un voleur dit à un des soldats du sultan :

« Tout ce que j'ai fait a été voulu par Dieu !

— Il en va de même pour moi », répliqua le soldat.

Si quelqu'un vole des radis à un étalage et tente de se disculper en disant : « C'est Dieu qui l'a voulu ! » donne-lui un coup de poing sur la tête et remets les radis en place car ceci aussi, c'est la volonté de Dieu.

O idiot ! Tu sais bien qu'aucun épicier n'acceptera ce prétexte. Alors comment peux-tu compter sur Lui ? O ignorant ! En persistant dans cette erreur, tu ruines ton

sang et tes biens. Si un tel argument pouvait servir, alors n'importe qui pourrait t'arracher la moustache avec cette excuse.

Moi aussi, je suis plein de désirs mais la crainte de Dieu lie mes mains et mes bras.

Quand il s'agit de satisfaire ton ego, tu as de la volonté comme vingt personnes. Et pour le reste, tu invoques la volonté de Dieu !

L'arbre fruitier

Un homme était monté sur un arbre fruitier et en secouait les branches pour faire tomber les fruits. Le propriétaire arriva soudain et l'apostropha :

« N'as-tu pas honte devant Dieu ? »

— Qu'y a-t-il de honteux, répliqua l'homme. Si un serviteur de Dieu mange le fruit des faveurs de Dieu dans le jardin de Dieu, en quoi est-ce répréhensible ? »

Le propriétaire dit alors à ses serviteurs :

« Amenez une corde afin qu'il reçoive la réponse qu'il mérite ! »

Il le fit attacher à un arbre puis le frappa sur les cuisses et le dos. L'homme se mit à crier :

« Tu devrais avoir honte devant Dieu de maltraiter un innocent comme moi ! »

Mais le propriétaire répondit :

« Si un serviteur de Dieu frappe avec le bâton de Dieu un autre serviteur de Dieu, quel mal y vois-tu ? Le bâton lui appartient, tes cuisses et ton dos lui appartiennent. Quant à moi, je ne suis qu'un outil dans ses mains ! »

Alors le voleur :

« Je me repens ! Je me repens ! Tu dis vrai : La volonté existe en moi ! »

Le pauvre

Un pauvre plein d'insolence vit un jour passer des esclaves richement vêtus d'habits de soie et de ceintures dorées. Il leva les yeux au ciel et dit :

« O mon maître ! Ces gens-là sont bien soignés par leur maître ! C'est de cette manière que tu devrais t'y prendre avec moi qui suis ton esclave. »

En effet, cet homme était en haillons, il avait faim et tremblait de froid. Cet état était la raison de son insolence. Il était un intime de Dieu et reconnaissait ses faveurs.

Si les courtisans peuvent se permettre d'être insolents avec le sultan, ne te crois pas autorisé à agir de même car tu n'as pas la même intimité avec le maître. Tu désires une ceinture dorée mais Dieu t'a donné mieux que cela : une taille pour recevoir cette ceinture. Tu veux une couronne mais Dieu ne t'a-t-il pas donné une tête ?

Or, un jour, il advint que le propriétaire des esclaves fut accusé par le sultan d'une faute grave. Ses esclaves furent emprisonnés et torturés afin qu'ils avouent l'emplacement du trésor de leur maître. On les maltraita ainsi un mois durant mais, par fidélité envers leur maître, aucun d'eux ne vendit la mèche. Un beau jour, le pauvre dont nous parlions reçut un message dans son rêve, qui lui disait :

« Tu peux aller apprendre auprès de ces esclaves comment se conduit un véritable serviteur ! »

Leila

Des ignorants dirent un jour à Medjoun :

« Leila n'est pas si belle que ça ! Dans notre ville, il en est des milliers qui la surpassent en beauté et en raffinement. »

Medjoun répondit :

« L'apparence est une cruche. La beauté est le vin. Dieu m'offre du vin sous cette apparence. A vous, il offre du vinaigre dans la même cruche afin que vous abandonniez l'amour des apparences. La main de Dieu dispense le poison et le miel dans la même cruche. La cruche est bien visible mais, pour les aveugles, le vin n'existe pas. »

Poils

Il y avait un prédicateur d'une grande éloquence. Hommes et femmes ne se lassaient pas de l'écouter. Un jour, un homme nommé Djouha, le visage voilé, se mêla aux femmes. Quelqu'un demanda au prédicateur :

« La valeur des prières est-elle annulée si l'on omet de se raser le pubis ? »

Le prédicateur répondit :

« Si les poils sont trop longs, la prière en est souillée et mieux vaut les raser afin que vos prières soient pures. »

Une femme demanda alors :

« Quelle est la longueur autorisée ?

— Si les poils dépassent la longueur d'un grain

d'orge, dit le prédicateur, alors il faut les raser. »

Alors, Djouha s'adressa à sa voisine et lui dit :

« O ma sœur ! Veux-tu avoir l'obligeance de poser la main sur mon pubis, afin de vérifier si mes poils ne sont pas trop longs et ne souillent pas ainsi mes prières. »

Quand la femme eut mis sa main sous sa robe, elle toucha son membre et poussa un grand cri :

« Mes paroles lui ont touché le cœur ! dit le prédicateur.

— Non pas ! s'exclama Djouha, Son cœur n'a pas été touché ! Ce ne sont que ses mains. Qu'aurait-ce été si tu lui avais touché le cœur ! »

Les enfants crient pour obtenir des noix et des raisins. Mais, pour le cœur, les noix et les raisins sont sans valeur. Toute personne voilée est comme un enfant. Si la noblesse de la virilité résidait dans les testicules ou la barbe, alors il vaudrait mieux la chercher chez les boucs. Ils guident les moutons, mais c'est pour les conduire chez le boucher. Ils prennent grand soin de leur barbe en proclamant avec fierté : « C'est moi qui conduis les innocents ! »

Prends le chemin de la fidélité et ne t'occupe pas de tes poils !

Le jeu de l'amour

A l'époque de Beyazid Bestami, un musulman exhorta un jour un infidèle à se convertir. Il lui dit :

« Pourquoi ne rejoindrais-tu pas le troupeau de ceux qui font leur salut en découvrant la lumière de l'islam ? »

L'autre répondit :

« Si c'est de la foi du cheikh Beyazid que tu parles, je n'en aurai certes pas la force. Je suis loin de la religion et de la foi, mais je les respecte. Ma bouche est fermée d'un sceau mais j'adhère secrètement à sa foi. Si la foi dont tu parles est la vôtre, je n'ai aucune envie de la partager. Car quiconque est attiré par la foi perd inévitablement son intérêt pour elle en vous voyant. De votre foi, il ne reste que le nom. C'est comme si vous appeliez les gens à chercher asile dans le désert. Le feu de l'amour de la foi s'éteint à votre contact. »

Muezzin

Il était un muezzin dont la voix était très criarde. Il avait pour tâche d'appeler les fidèles à la prière mais, chaque fois qu'il commençait à chanter, on lui disait :

« Par pitié ! Arrête-toi car ton chant ne fait qu'accroître nos divergences ! »

Un jour, un infidèle arriva avec des vêtements de soie, une bougie et du halva, ainsi que toutes sortes de présents et demanda à voir ce muezzin.

« Sa voix est si belle, dit-il, qu'elle procure le repos à l'esprit ! »

Les autres dirent alors :

« Comment une telle voix peut-elle procurer le repos ? »

L'homme répondit :

« J'ai une fille qui est très belle. Or un jour, elle fut tentée d'embrasser la foi. Je tentai de l'en dissuader, mais en vain. Cette passion pour la foi la possédait si fort que mon chagrin empirait de jour en jour. Rien ne parvint à la faire changer d'avis, si ce n'est le chant de ce muezzin car, en l'entendant, ma fille s'écria : “ Quelle

voix ! Mes oreilles en sont tout effrayées ! De ma vie, je n'ai entendu pire chant ! » Sa sœur lui dit alors que c'était l'appel à la prière des fidèles. Elle n'en voulut rien croire et se renseigna de tous côtés. Quand elle fut convaincue que c'était bien exact, l'amour pour la foi se refroidit dans son cœur. Mes craintes se dissipèrent et je retrouvai le sommeil. J'ai donc trouvé le repos grâce à cette voix et j'apporte ces cadeaux au muezzin en remerciement ! »

On l'amena devant le muezzin et il lui dit :

« Accepte ces cadeaux car, grâce à toi, j'ai trouvé le repos ! Je suis ton serviteur ! »

C'est ainsi que votre foi, pleine de mensonges, est un obstacle sur la route. Il en va de tout cela comme de ces deux femmes qui, voyant deux ânes copuler dans un pré, se disent :

« Voilà ce qu'est réellement la virilité ! Si ceci est de l'amour, alors que nos époux sont peu de chose ! »

Le chat et la viande

Un homme avait une femme acariâtre, sale et menteuse, qui gaspillait tout ce que son mari ramenait à la maison. Un jour, cet homme, qui était fort pauvre, acheta de la viande pour régaler ses invités. Mais sa femme la mangea en cachette, en l'arrosant d'un peu de vin. Au moment du repas, l'homme lui dit :

« Les invités sont là ! Où sont la viande et le pain ? Sers mes invités ! »

— Le chat a mangé toute la viande, répondit la femme. Si tu en veux, retourne en acheter ! »

L'homme prit alors le chat et le pesa sur sa balance. Il trouva que l'animal pesait cinq kilos. Il s'exclama :

« O femme menteuse ! La viande que j'ai achetée pesait, elle aussi, cinq kilos ! Si je viens de peser le chat, où est la viande ? Mais si c'est la viande que je viens de peser, alors où est passé le chat ? »

Le vin

Il y avait un émir qui était un bon vivant et appréciait fort le vin. Sa demeure était le refuge des pauvres et des inconscients. Son cœur recelait, comme l'océan, des perles et de l'or.

A cette époque, qui était celle de Jésus, il était permis de boire du vin. Une nuit, notre émir reçut la visite inopinée d'un autre émir dont le caractère était très semblable au sien. Pour que rien ne manque à leur joie, ils se firent apporter du vin. Mais, comme il en restait bien peu, l'émir appela son esclave et lui demanda d'aller se procurer du vin chez un prêtre du voisinage.

« Prends cette cruche, lui dit-il, et va la remplir du vin de ce prêtre car son vin à lui est pur. Dans une seule goutte de ce breuvage, on trouve un effet qu'on chercherait vainement dans un tonneau d'autre vin ! »

L'esclave se munit donc d'une cruche et courut au monastère. Il prit du vin et paya en monnaie d'or. Il a donné des cailloux et a reçu des bijoux. Car le vin, qui anime même les os, change pour celui qui en boit le trône en un vulgaire morceau de bois !

Donc, muni de son précieux chargement, l'esclave s'en retourna vers le palais de son maître. Mais soudain apparut sur son chemin un ascète de triste mine. Son corps était comme consumé du feu de son cœur. Et ses dures épreuves l'avaient profondément marqué. Il vivait

nuît et jour au contact de la terre et du sang. Sa patience et sa lucidité ne s'éteignaient qu'à minuit passé. Cet ascète demanda à l'esclave :

« Que contient donc cette cruche ?

— Du vin ! répondit celui-ci.

— Et, pour qui est ce vin ? poursuivit l'ascète.

— Pour mon maître ! répondit l'esclave.

— Comment est-il possible de chercher la vérité tout en s'adonnant aux plaisirs de la boisson ? s'écria l'ascète. Peut-on boire le vin de Satan alors que la raison vous fait défaut ? La raison se disperse à notre insu et il convient de rajouter de la raison à la raison même. Lorsque l'on s'enivre aussi sottement, on se trouve comme l'oiseau pris au piège ! »

Et, prenant une pierre, il la jeta sur la cruche qui se brisa. L'esclave s'enfuit et alla se réfugier chez son maître. Celui-ci lui demanda s'il avait trouvé du vin et l'esclave lui raconta ce qui était arrivé. L'émir entra alors dans une violente colère et demanda qu'on lui indique la maison de cet ascète.

« Il a mérité un bon coup de casse-tête ! s'exclama-t-il. Cette espèce d'âne ! Que pourrait-il connaître de l'ordre de la sagesse ? Il aura voulu se faire remarquer, acquérir la renommée par l'hypocrisie ! Lorsqu'un fou se mêle de calomnies, le fouet est un excellent remède pour faire sortir Satan de sa tête ! »

Ainsi vociférant, son casse-tête à la main, l'émir arriva, à moitié ivre, chez l'ascète, avec l'intention de le tuer. L'ascète, pris de peur, se cacha sous des balles de laine. Entendant depuis sa cachette les imprécations de l'émir, il se dit :

« Il faut certes un grand courage pour oser dire la vérité en face des gens ! Seuls les miroirs en sont capables. Il faut avoir un visage aussi dur qu'un miroir de métal pour oser dire à un tel homme : “ Vois l'horreur de ta face ! ” »

Finalement, l'émir finit par dénicher l'ascète et se mit en devoir de le rouer de coups. Il fit tant de bruit que

tout le quartier fut bientôt en émoi. L'ascète était meurti de tous côtés.

O émir ! Pardonne-lui ! Ce pauvre ascète est un malchanceux qui a enduré beaucoup de souffrances. O chers amis ! Ayez pitié des amoureux ! Car ils sont comme morts dans ce monde de mort. Toi aussi, tu as cassé bien des cruches par ignorance. Et ton cœur espère pourtant le pardon. Alors, pardonne toi aussi si tu veux être pardonné.

L'émir s'exclama :

« Qui est-il pour avoir osé casser cette cruche ? Même le lion me considère avec crainte ! Comment cet ascète a-t-il eu le front de meurtrir le cœur de mon esclave et de me faire honte devant mon invité ? Il a répandu un vin plus précieux que le sang et maintenant, le voilà qui essaie de s'échapper comme une femme ! Même s'il était un oiseau, cela n'empêcherait pas la flèche de ma colère de déchirer ses ailes. Quand bien même il se protégerait sous des tonnes de rochers, ce serait pour moi un jeu que de faire éclater son refuge ! Mon intention est de le battre de telle sorte que ceci soit une leçon pour tous ceux de son espèce ! »

Sa colère était si vive qu'il crachait du feu, ivre de sang. En entendant ces menaces, des gens se mirent à intercéder en faveur de l'ascète. Ils embrassèrent les mains et les pieds de l'émir :

« O émir ! Une telle colère et une telle rage sont-elles dignes de toi ? Même si ton vin a été répandu, ne veux-tu pas trouver la joie sans le vin ? L'attraction que tu éprouves pour ce breuvage provient de toi. Ta corpulence et le teint de tes joues font de tous les vins tes esclaves et rendent jaloux tous les buveurs. Tu n'as que faire d'un vin aux couleurs de roses ! Car tu es toi-même de cette couleur. En réalité, le vin dans son tonneau frémit d'affection pour tes joues ! Tu es un océan. Qu'est-ce qu'une goutte pour toi ? Tu es la source des joies et du plaisir. Pourquoi te mettre en peine pour un peu de vin ?

« Le joyau, c'est l'homme et les cieux ne sont faits que pour lui. L'essentiel, c'est l'homme et tout le reste n'est que détail. Ne te galvaude pas car la raison, l'idée et la prévoyance sont tes esclaves. Toute créature a pour mission de te servir. Puisque c'est toi le bijou, il ne sied pas que tu cajoles ta monture. Hélas ! Tu cherches la science dans les livres et le goût du halva ! Mais tu es un océan de science caché dans une goutte. Tout l'univers est caché dans ton corps. Qu'est-ce donc que le vin, le sama (danse des derviches) ou la fornication, pour que tu espères y trouver du plaisir ou une utilité ? Comment le soleil pourrait-il emprunter aux étincelles ? Tu es une âme libre mais, hélas, tu es devenu prisonnier des conditions. Ayons pitié du soleil empêtré dans ses liens ! »

L'émir répondit :

« Non ! Le vin est ma passion et je ne peux me contenter de vos plaisirs innocents. Je voudrais être comme le jasmin qui frémit dans le vent. Je voudrais me libérer de tout espoir et de toute crainte. Je voudrais être comme le saule qui s'épanche de tous côtés. Je voudrais jouer avec le vent, ainsi que le font ses branches. »

La partie d'échecs

Le sultan aimait beaucoup jouer aux échecs avec Delkak mais chaque fois que ce dernier le mettait mat, il entraînait dans une violente colère.

« Que tu sois damné ! » lui criait-il.

Il prenait les pièces sur l'échiquier et les lui lançait à la tête.

« Tiens ! Voici le roi ! » disait-il.

Delkak, avec beaucoup de patience, espérait le secours de Dieu. Un jour, le sultan lui ordonna de faire

une partie et Delkak se mit à trembler comme s'il se trouvait nu sur la glace. De nouveau, le sultan perdit. Quand vint le moment fatal, Delkak se réfugia dans un coin de la pièce et se cacha sous six couches d'édredons afin de se protéger du jet des pièces.

« Que fais-tu donc ? » lui demanda le sultan.

De sous les édredons, Delkak lui répondit :

« Que tu sois damné deux fois ! Quand tu débordes de colère, nul n'ose dire la vérité. C'est toi qui as perdu la partie mais, en réalité, c'est moi qui suis mis mat par tes coups et me vois contraint de me protéger sous les édredons pour te dire : " Que tu sois damné ! " »

L'invité

Un homme reçut un jour une visite inopinée. Il embrassa son invité avec ferveur. Il dressa la table et lui offrit une hospitalité sans défaut. Or, il y avait ce soir même une fête de mariage chez le voisin et l'homme dit à sa femme :

« Étends deux litières. Mets la mienne du côté de la porte et celle de mon invité de l'autre côté.

— O lumière de mes yeux ! répondit la femme. J'accomplirai avec joie ce que tu me demandes ! »

Elle prépara donc deux lits puis se rendit chez le voisin pour participer à la fête de mariage. L'homme et son invité passèrent la soirée à goûter des fruits et à se raconter les histoires étranges qui leur étaient arrivées au cours de leur existence.

Quand il se fit tard, l'invité, pris par le sommeil, se dirigea vers le lit situé près de la porte et le maître de maison n'osa pas lui indiquer la place qu'il lui avait assignée.

De retour de la fête, la femme se déshabilla et se coucha dans le lit de l'invité. Le prenant pour son mari, elle l'embrassa en lui disant :

« O sage ! Mes craintes se sont réalisées. Dehors, il tombe une pluie torrentielle et ceci va retarder le départ de notre invité. Il va rester, collé à nous comme un savon ! En effet, comment pourrait-il partir par une pluie pareille ? Ah ! sois-en sûr ! Il va rester et être comme une entrave pour nos deux âmes ! »

A ces mots, l'invité se leva comme une flèche de son lit et réclama ses chaussures en disant :

« Je ne crains ni la boue ni la pluie. Me voici sur le départ. Bien le bonsoir ! L'âme qui voyage ne devrait pas s'accorder le moindre instant de repos ou de distraction. Celui qui n'est que de passage doit s'en retourner au plus vite chez lui. »

La femme tenta de lui faire croire qu'il ne s'agissait là que d'un jeu mais, même ses larmes ne parvinrent pas à fléchir l'invité et elle et son mari se mirent à se lamenter après le départ de leur hôte.

Tristes et honteux de cette aventure, ils transformèrent leur maison en auberge mais, à tout moment, l'image de leur invité leur disait dans le cœur :

« Moi, j'étais l'ami d'Élie. J'étais venu pour vous faire partager les trésors de la miséricorde. Hélas, c'était votre destin que les choses se passent ainsi ! »

L'instant secret

Un commerçant très riche avait une fille aux joues brillantes comme Vénus. Son visage était beau comme la lune et elle portait bonheur. Quand elle atteignit l'âge de la maturité, son père la confia à un mari. Mais ce

mari n'était guère digne d'elle. Cependant, si les pastèques mûres ne sont pas cueillies, elles pourrissent. Aussi, par crainte des suborneurs, le père se vit-il contraint de commettre cette erreur. Il dit pourtant à sa fille :

« Fais bien attention de ne pas devenir enceinte. C'est par nécessité que je te marie à ce pauvre homme. C'est un solitaire et il ne faut guère espérer de constance de sa part. S'il t'abandonne du jour au lendemain, la charge d'un enfant serait trop lourde pour toi.

— O père ! dit la belle, ton conseil est bien intentionné et plein de raison et je ferai suivant ton avis ! »

Tous les trois jours, le commerçant réitérait ses conseils à sa fille afin de la protéger du péril de la procréation. Mais elle était jeune et son mari aussi, si bien qu'elle ne tarda guère à tomber enceinte. Elle cacha pendant cinq mois la nouvelle à son père, jusqu'au moment où la chose devint par trop apparente.

« Ne t'avais-je pas dit de faire attention ? s'écria le commerçant. Mes conseils se sont évanouis comme la fumée ! Ont-ils jamais eu aucune portée ?

— O père ! répondit la fille, comment aurais-je pu me protéger ? La femme et l'homme sont comme le feu et le coton. Comment le coton pourrait-il se protéger du feu et éviter d'être enflammé ? »

Le commerçant répliqua :

« Je ne t'ai pas conseillé de ne pas t'approcher de ton mari, mais seulement de te protéger de sa semence. Tu n'avais qu'à t'éloigner de lui au moment fatal !

— Mais comment aurais-je pu reconnaître un instant si secret ?

— C'est pourtant évident. C'est au moment précis où les yeux de l'homme se révulsent !

— Cher père ! s'écria la fille, quand les yeux de mon mari se révulsent, les miens deviennent aveugles ! »

Le prisonnier

Il y avait un soufi qui accompagnait une armée en guerre. Quand vint le moment du combat, les cavaliers partirent comme des flèches mais le soufi resta dans sa tente. Car les âmes pesantes restent sur terre tandis que les âmes ardentes s'élèvent jusqu'au ciel.

Les soldats revinrent victorieux, possesseurs d'un immense butin. Au moment du partage, ils voulurent en faire profiter le soufi mais lui refusa en alléguant sa tristesse d'avoir manqué le combat. Comme rien ne parvenait à calmer sa peine, les soldats lui dirent :

« Nous avons ramené une grande quantité de prisonniers. Tu n'as qu'à tuer l'un d'eux et, de cette manière, tu auras participé au combat ! »

Cette solution rendit le soufi tout joyeux et, s'emparant de l'un des prisonniers, il l'emmena derrière sa tente pour le tuer, afin d'avoir supprimé au moins un ennemi.

Un long moment s'écoula et les soldats finirent par se demander la raison de ce retard insolite. L'un d'eux, par curiosité, alla aux nouvelles. Or, derrière la tente, il découvrit le prisonnier, les mains liées. Il avait mordu le soufi au cou et ce dernier, le visage ensanglanté, gisait à terre, vaincu.

Il en va de même pour toi. Devant ton ego, qui a pourtant les mains liées, tu t'évanouis comme le soufi. Tu éprouves le vertige du haut d'une petite colline mais des milliers de montagnes t'attendent.

Les soldats tuèrent immédiatement le prisonnier et lavèrent le visage du soufi avec de l'eau de rose pour calmer sa douleur. Quand il reprit connaissance, on lui demanda :

« Est-il possible d'être aussi faible ? Comment as-tu pu te laisser vaincre par un homme aux mains liées ? »

Le soufi répondit :

« Au moment où je m'apprêtais à lui couper la tête, il m'a jeté un regard étrange et j'ai perdu connaissance. Une armée a surgi de son regard pour m'attaquer. C'est là tout ce dont je me souviens ! »

Les soldats répliquèrent :

« Il est inutile de participer à la guerre lorsqu'on a un pareil courage. Un prisonnier ligoté a eu raison de ta patience ! Le bruit d'une épée qui tranche une tête n'est pas le bruit d'un battoir à linge ! Tu n'es pas familier avec le combat des hommes. Comment pourrais-tu prétendre nager dans un océan de sang ? Bien des têtes sans corps roulent à terre car il ne s'agit pas d'une invitation à se mettre à table. Ne retrousse pas tes manches comme s'il s'agissait de manger une écuelle de soupe. Ceci est une affaire d'hommes et non pas de timorés ! »

Comment la raison qui s'effraie d'une souris pourrait-elle dégainer son épée devant l'ennemi ? Un pareil combat n'est pas fait pour ceux qui se réfugient d'une illusion dans une autre.

La guerre contre l'ego

Un soufi nommé Ayazi disait :

J'ai participé à quatre-vingt-dix guerres, le corps nu, sans protection aucune. J'ai reçu ainsi de multiples blessures, coups de lance ou coups d'épée, espérant goûter la mort des martyrs mais aucune flèche ne m'a touché à un endroit vital. Ceci n'est qu'une question de chance et mon effort était vain. N'ayant pu goûter le bonheur du martyr, je me suis retiré dans une cellule.

Or, un jour, j'entendis le bruit des tambours et compris alors que les soldats repartaient en guerre. J'ai senti comme une lamentation de tout mon être qui disait :

« Voici venu le moment de combattre. Lève-toi et réalise tes vœux dans la guerre ! »

Je lui répondis :

« O ! maudit inconstant ! Dis-moi la vérité. Que caches-tu derrière cette fourberie ? Je sais bien qu'en toi, il n'y a aucun penchant pour le combat. Si tu ne me réponds pas pour de bon, je te ferai subir les affres de l'ascétisme ! »

Et mon ego de répondre :

« En ces lieux, il n'est de jour où tu ne me martyrises. Mon état est pire que celui de tes ennemis et nul n'en a connaissance ! Tu me tues par le manque de repos et de nourriture. Si je meurs au combat, alors au moins le peuple verra qui je suis !

— Pauvre ego ! lui répondis-je. Tu n'es qu'un hypocrite. Tu n'es que vanité. Non seulement tu vis dans la calomnie, mais encore tu veux mourir dans la calomnie. »

Et c'est ainsi que je me suis promis de ne plus jamais quitter cette cellule. Car tout ce que fait l'ego en pareille circonstance ne peut être qu'apparat. Pareil combat est le seul vrai combat. L'autre sorte n'est qu'un petit combat. Ce n'est certes pas là l'affaire de qui s'effraie d'une souris ! Notre homme était un soufi ainsi que celui de l'histoire précédente. Mais l'un meurt d'un coup d'épingle alors qu'aucune épée ne résiste à l'autre. Le premier a l'apparence d'un soufi mais il n'en a pas l'âme. C'est cette espèce-là qui ternit la réputation des soufis.

Quarante pièces d'argent

Un homme possédait quarante pièces d'argent et, chaque jour, il jetait l'une de celles-ci à la mer afin de maltraiter son ego. Cet homme était un grand guerrier et ne connaissait pas la peur face à l'ennemi. Quand il recevait une blessure, il la pensait puis s'en retournait combattre. Au cours d'une guerre, après avoir reçu une vingtaine de coups de lance et autant de flèches, il perdit ses forces et tomba à terre. Son âme rejoignit alors celles des fidèles.

Ne considère pas cette mort comme formelle. Car le corps est comme un outil pour l'esprit. Quand son cheval est mort, il ne peut plus avancer. Bien des gens ont versé leur sang dans l'apparence mais ont rejoint l'autre monde avec leur ego bien vivant. L'outil est cassé mais l'· bandit reste vivant. Le corps est ensanglanté mais l'ego rayonne de santé.

Bien des ego de martyrs sont morts en ce monde et se promènent vivants cependant. L'esprit a attaqué mais le corps était sans épée. L'épée est bien la même épée, mais l'homme n'est pas le même homme et c'est cette apparence qui est étonnante. Quand tu changes ton ego, sache que l'épée du corps est dans la main de Dieu.

Le membre dur

Un jour, un espion de peu d'envergure vint dire au chah d'Égypte :

« Le chah de Mossoul possède une esclave qui est

aussi belle que les houris ! Sa beauté est telle qu'on chercherait en vain l'équivalent sur cette terre. Sa beauté infinie est indescriptible, mais voici un portrait d'elle ! »

En voyant le visage peint de la belle esclave, le sultan fut si surpris que sa coupe de vin lui échappa des mains. Rempli d'admiration, il se mit à se lamenter. Puis, il désigna un vaillant guerrier, lui confia d'innombrables soldats et l'envoya vers Mossoul :

« Si quelqu'un, lui dit-il, t'empêche de t'emparer d'elle, détruis-le, lui et ses biens. Mais, si on te la donne, amène-la-moi vite afin que je puisse m'unir avec cette lune. »

Précédée de tambours et de drapeaux, l'armée prit le chemin de Mossoul à grand vacarme. Les soldats tombèrent sur la ville comme une nuée de sauterelles. Des pluies de flèches et de pierres s'abattirent sur la cité et les étincelles des épées firent couler beaucoup de sang des semaines durant.

Un jour, le chah de Mossoul envoya un émissaire au chef de l'armée, porteur du message suivant :

« Pourquoi fais-tu couler le sang de tant de fidèles ? Les cadavres forment des montagnes de notre côté. Si c'est Mossoul que tu désires conquérir, cela peut se faire sans répandre le sang. Je m'en irai et te laisserai entrer dans notre ville. Car une seule chose m'importe désormais : qu'il n'y ait plus de sang versé. Si ce sont des pierres précieuses que tu convoites, c'est encore plus facile. »

Le chef de l'armée montra à l'émissaire le portrait de la belle esclave en disant :

« Voilà ce que je veux ! Et autant me la donner tout de suite car je ne doute pas d'être victorieux. »

Quand il fut informé de la chose, le chah de Mossoul s'écria :

« Je ne suis pas un idolâtre ! Je n'ai que faire des apparences car c'est la vérité que je cherche ! »

Ainsi, afin d'éviter de faire couler le sang des fidèles,

le chah sacrifia-t-il sa belle esclave. Mais, quand l'émissaire amena cette dernière au chef de l'armée, celui-ci en tomba amoureux à l'instant même.

L'amour est un océan et les cieux n'en sont que l'écume. Sache que les cieux tournent par l'effet de l'amour. Sans lui, le cœur de l'univers deviendrait un bloc de glace. Comment, sans lui, une chose inanimée se transformerait-elle en végétal et comment, sans lui, ce végétal serait-il sacrifié pour un être animé ? Sans lui, comment l'esprit serait-il le secret de ce souffle qui a fécondé Myriam (Marie) ?

Notre vaillant guerrier a donc pris ce puits pour un chemin. Cette terre aride lui a plu et il a commencé ses semailles. Mais lorsqu'un homme fornique en rêve avec une femme, il comprend à son réveil et commence à regretter en disant : « Hélas, j'ai répandu mon eau dans la vanité ! »

Notre héros selon la chair n'était donc pas un véritable héros et il dissipait ses graines dans le désert. Le cheval de l'amour a pris le mors aux dents et ne craint plus la mort. Il va disant : « Je ne reconnais plus de sultan car mon œuvre, c'est l'amour ! »

Quand un lion voit son reflet dans un puits, il l'attaque et finit par tomber dans le puits. Il ne faut pas que l'homme soit intime avec la femme car l'homme et la femme sont comme le feu et le coton. Pour qu'un pareil feu reste innocent, il faudrait qu'il soit, comme celui de Joseph, arrosé de l'eau de vérité.

Sur le chemin du retour, le vaillant guerrier établit son campement dans une forêt. Il était tellement sous l'emprise du feu de l'amour qu'il ne distinguait plus la terre du ciel. Rentrant sous sa tente, il se précipita à la rencontre de la belle esclave.

En un tel instant, que devient la raison ? Que devient la crainte du sultan ? Quand le désir charnel bat le tambour, la raison s'effondre. Et nos yeux éblouis considèrent le sultan comme s'il était un moustique.

Donc, le vaillant guerrier se défît et s'allongea aux

côtés de la belle esclave. Au moment même où son membre atteignait sa forme achevée, un grand bruit éclata à l'extérieur. Notre héros se leva en hâte, se saisit de son épée et sortit de sa tente. Là, il vit un lion qui créait la panique parmi les soldats. Les chevaux étaient en fuite, renversant les tentes sur leur passage. Sans crainte, le guerrier se mit devant le lion et lui trancha la tête d'un seul coup d'épée. Puis, il retourna dans sa tente auprès de la belle esclave qui était pleine d'admiration devant son courage. Mais le membre du guerrier, qui était resté en érection durant son combat avec le lion, s'amollit soudain alors qu'il la prenait dans ses bras.

Notre héros a perdu le droit chemin à cause d'une fausse aurore. Comme un moustique, il s'est noyé dans une marmite de lait. Quelques jours suffirent pour qu'il éprouve des remords : par crainte du sultan, il fit jurer à la belle esclave de ne pas révéler leur secret.

Quand le sultan vit l'esclave, il tomba dans l'ivresse.

« Vit-on jamais pareille chose, s'exclama-t-il. Je n'en crois pas mes yeux ! Cela dépasse tout ce qu'on m'avait rapporté ! »

A quoi bon posséder l'Orient et l'Occident puisque tout ceci est aussi éphémère que l'étincelle ? Le sultan, plein de désir, emmena la belle esclave dans sa chambre dans le but de consommer l'acte d'amour. Mais, tandis qu'il était assis entre les jambes de cette dernière, un incident vint lui couper le chemin du plaisir. Un bruit de souris se fit entendre et son membre se ramollit soudain sans qu'il y puisse remédier. En effet, il craignait que ce soit là quelque serpent dissimulé dans la paille de la litière.

A la vue de cette faiblesse soudaine et de ce ramollissement, la belle esclave se mit à rire car elle se rappelait le vaillant guerrier dont le membre était resté ferme au cours du combat avec le lion. Elle fut ainsi prise d'un rire incoercible. Et son rire était comme un déferlement qui finit par faire entrer le sultan dans une violente colère. Il dégaina son épée :

« Dis-moi la vérité, s'écria-t-il. Ton rire a mis le doute dans mon cœur. Si tu me caches quelque chose, je te couperai la tête. Si tu parles, tu seras libre et heureuse. »

L'esclave se vit donc contrainte de raconter son union avec le guerrier durant son voyage et aussi la cause de son rire : la comparaison entre le membre du guerrier face à un lion et celui du sultan face à une souris !

Ne sème pas de mauvaises graines car un jour elles germeront et paraîtront au grand jour. D'un seul coup, le sultan comprit toutes les injustices qu'il avait commises dans le seul but de posséder cette esclave et il se repentit devant Dieu en disant :

« J'ai eu envie de la femme d'un autre. J'ai forcé la porte d'autrui et quelqu'un a forcé ma porte ! Ce que j'ai voulu faire à d'autres, cela m'est arrivé à moi, comme punition. J'ai dérobé l'esclave du chah de Mossoul et on me l'a dérobée ! J'ai trahi et j'ai été trahi. Si je me venge sous l'empire de la colère, ceci me reviendra car je suis la source de tout ce qui vient d'arriver. Ô mon Dieu, pardonne-moi ! Pardonne-moi ! »

Puis, il dit à l'esclave :

« Que tout ceci reste entre toi et moi. Je te donnerai à ce vaillant guerrier car, par sa mauvaise action, il m'a fait un bien immense. »

Il fit venir le guerrier et lui dit :

« Cette esclave a cessé de me plaire car sa présence attriste la mère de mon enfant. Comme tu as risqué ta vie pour elle, je ne peux que te la remettre ! »

Il la remit donc au guerrier et décapita ainsi sa colère et ses désirs.

La perle du sultan

Un jour, le sultan était dans son boudoir, entouré de sa cour. Il sortit d'un coffret une perle précieuse et la mit dans la main de son vizir en lui demandant :

« Quelle est sa valeur ? »

— Cent sacs d'or ! répondit le vizir.

— Écrase-la ! ordonna le sultan.

— Comment oserais-je ? dit le vizir. Cette perle est le fleuron de votre trésor !

— Je suis content de ta réponse ! » dit le sultan et il lui fit des cadeaux et lui rendit honneur.

Un peu après, alors que d'autres sujets de conversation avaient été épuisés, le sultan donna cette même perle à son chambellan en lui disant :

« Quelle est sa valeur aux yeux de ceux qu'habite le désir ? »

— Cette perle vaut la moitié de votre royaume, dit le chambellan. Que Dieu la protège de tout péril !

— Écrase-la ! ordonna le sultan.

— Ô mon sultan ! répondit le chambellan, ce serait un grand dommage. Voyez cette lumière et cette beauté. L'écraser, ce serait porter atteinte au trésor de mon sultan ! »

Le sultan fut satisfait de cette réponse et il le combla de cadeaux en louant sa sagesse.

Puis, plusieurs beys ou émirs subirent la même épreuve et, par imitation, tous donnèrent la même réponse afin de connaître la faveur du sultan. Finalement, le sultan posa la même question à Eyaz :

« Que vaut cette perle ? »

— Certainement, elle vaut davantage qu'on ne le dit ! répondit Eyaz.

— Écrase-la ! » ordonna le sultan.

Or Eyaz, prévenu en rêve de ceci, avait deux pierres

dans sa poche. Il s'en saisit et écrasa la perle sans hésiter.

Celui qui met son espoir dans l'union avec le Bien-Aimé ne craint pas d'être écrasé. L'homme pieux vit dans la crainte de son sort au jour du jugement. Mais le sage n'a pas de souci. Il sait ce qu'il a semé et donc ce qu'il va récolter.

Quand Eyaz eut écrasé la perle, les courtisans dirent :
« Celui qui a écrasé une perle si lumineuse ne peut être qu'un blasphémateur ! »

— Quel est le plus précieux, demanda Eyaz, l'ordre du sultan ou la perle ? Vous, vous êtes intéressés par la perle et non par le sultan. Moi, je ne suis pas attiré par les pierres, comme le sont les infidèles. Seul le sultan me préoccupe. L'âme qui est prisonnière d'une pierre colorée ignore l'ordre du sultan ! »

A ces mots, les beys, les émirs, le chambellan et le vizir inclinèrent la tête en se lamentant. Le sultan fit signe au bourreau.

« Venge-moi de ces misérables ! dit-il, car ils ont préféré une pierre à mes ordres.

— Ô sultan ! Tu es celui auprès de qui les généreux trouvent la source de leur générosité. Les plus généreux ont honte devant la munificence de tes faveurs. L'insolence et l'ignorance des blasphémateurs provient de l'abondance inépuisable de ta clémence. Au moment du pillage, le peuple veille pour protéger ses biens. Puisque la crainte de perdre ses biens l'empêche de dormir, comment pourrait-il dormir sans craindre de perdre la vie ? L'oubli naît de l'inadvertance et du ramollissement. Laisse-leur la vie car ils ont vu ton visage et ne supporteront pas d'en être séparés. Même si la mort est amère, elle ne peut l'être autant que la séparation. Il est agréable de mourir avec l'espoir de te rejoindre mais il est amer de vivre dans les tourments de la séparation. En enfer, les infidèles se disent : “ Nous ne serions pas aussi tristes s'il nous avait honorés d'un seul regard ! ” Afin que ceux qui sont avilis par l'insolence puissent

être lavés par l'Euphrate de ta miséricorde, laisse s'écouler le flot de ton pardon ! »

Tailles

Un jour quelqu'un demanda au prédicateur :

« Ô toi ! La gloire de la prédication ! Réponds à cette question : Si un oiseau se pose sur la tour d'un château fort, est-ce que sa tête sera plus haute que sa queue ? »

Le prédicateur répondit :

« Si l'oiseau est tourné vers la ville, sache que sa tête est plus haute que sa queue. Mais, s'il est tourné vers les faubourgs, alors c'est le contraire. »

Si un faucon chasse des souris, alors il est dépassé par une chauve-souris qui est attirée par le sultan. La taille d'Adam n'est pas plus grande que celle d'un tonneau et pourtant elle dépasse les cieux.

L'esclave abusé

Un homme possédait un esclave indien. Il l'avait éduqué avec beaucoup de soin et avait allumé dans son cœur la lumière du savoir. Cet homme généreux avait élevé cet esclave depuis sa plus tendre enfance dans les manières les plus raffinées. Il avait aussi une fille, aussi brillante qu'une étoile dans sa beauté. Quand cette dernière parvint à l'âge de la maturité, bien des hommes vinrent demander sa main à son père, offrant

son poids d'or en compensation. Mais le père se disait :

« Tous les biens que l'on me propose sont éphémères. Venus ce jour, ils peuvent disparaître cette nuit-même. La beauté des visages n'est pas davantage à prendre en considération car la moindre piqure d'épine la fera pâlir. La noblesse n'est pas non plus un bon critère car beaucoup de nobles sont orgueilleux et souvent leur propre famille a honte d'eux. Quant aux savants, ils sont loin d'être parfaits. Ils ont le savoir mais pas l'amour de la foi et leurs yeux ne voient que la renommée. »

Ainsi, après beaucoup de réflexion, il confia sa fille à un homme de foi aimé du peuple. Deux femmes lui dirent :

« Cet homme n'est ni riche ni noble. Et il n'est même pas beau ! »

Mais lui répliqua :

« C'est un homme pieux et en ce bas monde, voilà qui vaut tous les trésors ! »

La nouvelle de ce mariage se répandit et on offrit des cadeaux et des tissus précieux. Or, à cette même époque, l'esclave indien tomba malade. Il commença à maigrir et à perdre ses forces. Les médecins ne parvenaient pas à découvrir le secret de sa maladie et pourtant la simple raison disait :

« C'est du cœur qu'il est malade et on ne guérit pas le cœur avec les pommades du corps. »

L'esclave ne pouvait, bien sûr, avouer la cause de sa maladie. Une nuit, son maître dit à son épouse :

« Demande-lui la raison de son état. Depuis tant d'années, tu es comme une mère pour lui et nul doute qu'il te dévoile son secret ! »

Le lendemain, la femme alla au chevet de l'esclave et, avec beaucoup de tendresse, elle lui caressa la tête comme une mère affectueuse. Elle lui posa sa question et l'esclave répondit :

« Jamais, je n'avais pensé que vous confieriez votre fille à un étranger. N'est-ce pas un grand dommage que la fille de mon maître soit confiée à quelqu'un

d'autre tandis que le feu consume ma poitrine ? »

A ces mots, la femme ressentit une grande colère mais elle parvint à se contenir.

« Comment cela est-il possible ? se disait-elle, qu'un bâtard indien puisse espérer la fille de son maître ! Et dire que nous lui faisons confiance ! Il n'en était guère digne. »

Quand son épouse l'eut informé de cet état de chose, le maître de maison dit :

« Dis-lui de patienter. Dis-lui que ce mariage sera annulé et que nous lui confierons notre fille. Moi, je me charge de lui faire changer d'avis. N'hésite pas à dissiper ses craintes. Excuse-toi auprès de lui en disant que nous ignorions tout de son amour pour notre fille et qu'assurément, il la mérite. Ainsi, il vivra dans un rêve agréable et les rêves agréables font engraisser les hommes. Les animaux engraisent avec de la paille et les hommes avec des honneurs ! »

La femme dit :

« Ce sera une grande honte pour moi de lui dire pareille chose car le mensonge ne sort pas de ma bouche. Pourquoi ceci ? Laisse donc périr ce maudit !

— Non ! Non ! reprit son époux, fais-lui ce plaisir afin qu'il guérisse. Laisse-moi le soin d'ôter l'amour de son cœur une fois que son corps aura été guéri ! »

Quand la femme eut transmis ces promesses à l'esclave, celui-ci déborda de joie et se mit à engraisser de nouveau. Son visage se remplit de sang et il remercia Dieu. Il se demandait bien de temps en temps si tout cela ne cachait pas un piège mais son maître, pour compléter la mise en scène, invita des amis afin qu'ils viennent féliciter l'esclave et lui souhaiter bonne chance dans son mariage. Ce fut suffisant pour lui ôter tout doute et faire disparaître les derniers symptômes de sa maladie.

Or, pour sa nuit de noces, on lui tendit un piège. On habilla un jeune homme en femme et on le para de henné. Ce jeune homme avait une apparence de

poulet mais c'était en réalité un coq impétueux.

Au moment de l'union, on éteignit les chandelles et le jeune indien se retrouva au lit avec le jeune homme tandis que la foule battait du tambourin à l'extérieur. L'indien poussa des cris et appela au secours, mais le bruit de la fête couvrait ses appels. Jusqu'à l'aube, le pauvre esclave fut comme un sac de farine lacéré par un chien. Puis, on l'emmena au hammam, ainsi qu'il est de coutume pour les jeunes mariés. Quand on le ramena à sa chambre de noces, il vit la fille de son maître venue l'accueillir, accompagnée de sa mère. Il se protégea vivement de ses deux mains et s'écria :

« Que Dieu protège celui qui voudra t'épouser, car dans la journée, tu es fraîche comme la plus belle des femmes, mais la nuit, ton membre est comme celui d'un âne ! »

Voilà ! Il en va ainsi des biens de ce monde. Ils sont agréables de loin et sinistres de près. Comme une jeune mariée, ce monde est rempli de manières. Mais, de près, il n'est qu'une vieille femme desséchée.

La mèche

Une nuit, un homme entendit que quelqu'un marchait dans sa maison. Il se leva et, pour faire de la lumière, il battit son briquet. Mais le voleur qui était cause du bruit vint se placer devant lui et, chaque fois qu'une étincelle touchait la mèche, il l'éteignait discrètement du doigt. Et l'homme, croyant que sa mèche était mouillée, ne vit pas le voleur.

Dans ton cœur également, il y a quelqu'un qui éteint le feu mais tu ne le vois pas.

Les beys

Un jour, les beys, sous l'empire de la jalousie, dirent au sultan :

« Eyaz n'est pas plus intelligent ou plus doué que chacun d'entre nous. Comment se fait-il alors que tes faveurs pour lui soient si grandes ? »

Quelque temps après, le sultan partit à la chasse, accompagné de ses trente beys. Arrivés dans une montagne désertique, ils virent au loin une caravane. Le sultan dit à l'un de ses beys :

« Va voir ces gens et demande-leur d'où ils viennent. »

Le bey partit en hâte et revint peu après dire au sultan :

« Ils viennent de la ville de Rey !

— Et où vont-ils ? » demanda le sultan.

Le bey ne sut que répondre. Aussi le sultan demanda-t-il à un autre de ses beys d'aller s'informer. Quand celui-ci revint, il dit :

« Ils vont du côté du Yémen !

— Quelle est la nature de leur chargement ? » demanda le sultan.

Le bey ne put répondre et le sultan envoya un autre de ses beys poser la question. Quand il revint, il dit au sultan :

« Ils transportent des bols de terre cuite qui sont fabriqués à Rey !

— Et quand ont-ils quitté la ville ? » s'enquit le sultan.

Ainsi, tour à tour, chacun des trente beys revint vers le sultan avec des informations incomplètes. Alors le sultan leur dit :

« Un jour, j'ai demandé à Eyaz, afin de l'éprouver, d'aller à la rencontre d'une caravane pour savoir sa provenance. Et lui, sans que j'aie à lui poser trente questions, revint avec toutes les réponses qui vous ont coûté trente allers et retours ! »

Les beys dirent au sultan :

« Une pareille chose est un don de Dieu et ne peut s'acquérir par le travail. La couleur et le parfum de la rose sont aussi des dons de Dieu. »

Le sultan répliqua :

« L'homme est responsable de ses pertes et de ses gains. Sinon, pourquoi Adam aurait-il demandé pardon à Dieu en reconnaissant sa faute. Il aurait simplement dit : " Ceci est mon destin. Si j'ai commis un péché, c'est que tu m'y as poussé ! " Quelqu'un qui est pieds et poings liés pourrait-il songer à plonger dans l'océan ou à s'envoler ? Pourrait-il hésiter entre un voyage à Mossoul ou à Babel ? N'invoquez pas le destin pour vous disculper ! »

Ne charge pas autrui de ta propre faute. Quand tu manges trop de miel, ce n'est pas quelqu'un d'autre qui est pris de convulsions et quand tu travailles la journée, ce n'est pas quelqu'un d'autre qui touche la paye le soir !

Le chasseur et l'oiseau

Un oiseau survolait une prairie. Là, un chasseur, caché dans les feuillages, avait tendu un piège avec quelques graines comme appât. L'oiseau se posa tout près et dit au chasseur sans le voir :

« Qui es-tu ? Que fais-tu, couvert de feuillages, dans cette prairie remplie de bêtes sauvages ? »

Le chasseur répondit :

« Je suis un homme pieux qui a abandonné le monde et se satisfait des quelques plantes qui l'entourent. La mort de mes voisins a été une leçon pour moi. J'ai abandonné tous mes biens. Puisqu'au dernier jour, je serai seul et que je suis promis au tombeau, j'ai pensé qu'il valait mieux se consacrer à se rapprocher du Dieu unique. De tout temps, nos parents ont été les quatre éléments naturels mais nous, nous avons un penchant pour les parents éphémères.

— C'est une erreur que de se retirer dans la solitude, dit l'oiseau. Il est préférable de prendre en patience les tourments que vous infligent les gens de mauvais caractère. Il faut se rendre utile à autrui, ainsi qu'un nuage !

— Ton discours n'a pas de sens ! dit le chasseur, car la solitude vaut mieux qu'une mauvaise compagnie. Celui qui ne pense qu'à sa subsistance ne vaut pas mieux qu'un cadavre et sa compagnie est la véritable solitude. »

L'oiseau :

« Il ne peut y avoir de combat que si on te barre le chemin. Et le courage se manifeste lorsqu'on croise ses ennemis. »

Le chasseur répondit :

« C'est vrai si l'on est assez fort pour éviter la méchanceté. Sinon, mieux vaut se retirer !

— Il te manque la fidélité du cœur ! dit l'oiseau. Si tu es amical, nombreux seront tes amis. Si la brebis s'éloigne du troupeau, c'est une occasion pour le loup. Même si tu t'es gardé du loup, ne te crois pas en sécurité si tu n'es pas entouré d'amis. Si les murs n'étaient pas amis les uns des autres, aucune maison n'aurait de toit. Si la plume n'était pas l'amie du papier, aucune parole ne serait transmise. »

Des milliers de secrets furent ainsi échangés entre l'oiseau et le chasseur. Finalement l'oiseau demanda :

« A qui sont ces grains de blé ?

— Un orphelin me les a confiés, dit le chasseur. En effet, je suis le protecteur des orphelins.

— Je suis dans une passe difficile, dit l'oiseau. J'ai si faim que je mangerais un cadavre. Ô homme vertueux ! permets-moi de manger quelques-unes de ces graines !

— Si tu les mangeais sans besoin ce serait alors un péché ! dit le chasseur. Si vraiment tu es dans un état de besoin suprême alors tu dois donner un gage. »

L'oiseau, plein de désir, se rua sur les graines et fut à l'instant capturé par le piège. Rendu à l'impuissance, il se mit à pleurer.

Ô toi qui pleures ! Pleure avant ta mort et non pas après !

L'oiseau s'écria :

« Voilà la récompense de ceux qui se laissent séduire par les sortilèges des ascètes ! »

Le chasseur lui répliqua :

« Que non pas ! Voilà plutôt ce qui advient à ceux qui mangent le pain des orphelins ! »

L'oiseau se lamenta et ses lamentations firent trembler le chasseur et son piège.

« Ô bien-aimé ! disait-il, mon cœur est brisé par tous ces paradoxes. Caresse-moi la tête. Même si j'en suis indigne, daigne venir t'enquérir de mon état ! »

Volé

Un homme menait son bœuf sur un chemin en le tenant par une bride. Des voleurs, arrivant par-derrière, coupèrent la bride et emportèrent l'animal. Quand il s'aperçut de sa disparition, l'homme se mit à chercher de tous côtés. Il trouva un homme en train de se lamenter au bord d'un puits.

« Que t'arrive-t-il ? demanda-t-il.

— Mon sac plein d'or vient de tomber dans le puits. Si tu parviens à le récupérer, je t'en donnerai un cinquième, c'est-à-dire vingt pièces d'or ! »

L'homme se dit :

« Cette somme est exactement la valeur du bélier que j'ai perdu. J'ai perdu un bélier mais Dieu m'offre un chameau ! »

Il se déshabilla et descendit dans le puits tandis que l'autre filait en emportant ses vêtements !

Le voleur avide apparaît devant toi à chaque instant sous une nouvelle image.

Le gardien

Une nuit, tandis que le gardien de la caravane dormait, des voleurs vinrent piller les biens des commerçants. A leur réveil, ceux-ci virent que leurs richesses et leurs chameaux avaient disparu et allèrent demander des comptes au gardien. Celui-ci leur dit :

« Des voleurs sont venus, dissimulés sous des couvertures et ils ont tout pris !

— Mais pourquoi n'es-tu pas intervenu ?

— J'étais seul et eux étaient nombreux et armés jusqu'aux dents !

— Mais si tu n'avais pas suffisamment de force pour les repousser, il fallait nous appeler !

— Ils m'ont montré leur épée en disant : « Tais-toi ou tu es mort ! » J'ai eu si peur que je n'ai pas pu crier. Mais si vous le désirez, je peux crier maintenant ! »

Il ne sert à rien de réciter des prières une fois que Satan le maudit a ruiné ton existence.

La bien-aimée

Il y avait une fois un amoureux remarquable par sa constance. Il avait passé des années dans l'espoir de rejoindre sa bien-aimée. Or, un jour, sa bien-aimée lui dit :

« Viens me rejoindre ce soir car j'ai préparé une grande fête pour toi ! »

Elle lui donna rendez-vous en un endroit convenu et ajouta :

« Attends-moi jusqu'à minuit et je viendrai sans que tu aies à m'appeler. »

L'amoureux fut si joyeux qu'il distribua des aumônes, du pain et de la viande aux miséreux. Puis il courut à l'endroit que sa maîtresse lui avait indiqué et se mit à attendre...

Quand la nuit tomba, la bien-aimée arriva, fidèle à sa parole. Elle découvrit son amoureux endormi ! Elle découpa un morceau de tissu de sa robe et le mit dans la poche de son amoureux avec quelques noix.

Lorsque, à l'aube, l'amoureux découvrit les noix et le tissu dans sa poche, il s'écria :

« Ma bien-aimée est fidèle et constante ! Si je suis en peine, cela est bien de ma faute ! »

Le trésor dans la cendre

Bilal était l'esclave d'un infidèle. Un jour, son maître lui dit :

« Pourquoi n'arrêtes-tu pas d'invoquer le nom de Mohammed ? Comment oses-tu me braver ainsi ? »

Et, sous le soleil brûlant, il le frappait avec un bâton d'épines. Bilal, sans protester, se contentait de proclamer l'unicité de Dieu.

Un jour, Abou Bekr, compagnon du prophète, passa par là et entendit les mots murmurés par Bilal. Son cœur en fut immédiatement touché et dans ces paroles d'unicité, il pressentit le parfum d'un ami. Il dit à Bilal :

« Cache ta foi aux infidèles car Dieu est celui qui connaît les secrets ! »

Bilal lui promit de faire suivant ses conseils et se repentit de son attitude mais, quelques jours plus tard, passant de nouveau par là, Abou Bekr entendit de nouveau le bruit des coups de bâton et la voix de Bilal répétant l'unicité de Dieu. Son cœur en fut comme rempli de feu. Il renouvela ses bons conseils et Bilal promit encore de ne pas recommencer. Tout ceci continua ainsi pendant longtemps car, quand l'amour faisait son apparition, les résolutions de Bilal s'envolaient. Et, en exprimant sa foi il mettait son corps à rude épreuve. Il disait alors :

« Ô messager de Dieu ! Tout mon corps et mes veines sont remplis de ton amour ! Comment des résolutions pourraient-elles y pénétrer ? Devant la tempête de l'amour, je suis comme un fétu de paille et ne puis savoir où je m'arrêterai. Est-il possible à un brin de paille de résister au vent de l'apocalypse et de choisir sa direction ? »

Les amoureux se sont fait prendre par le déluge. Ils sont comme les meules d'un moulin et tournent jour et

nuit en grinçant. Ceci est un témoignage pour les incrédules de ce que la rivière continue de couler.

Abou Bekr décrit la situation de Bilal au prophète et lui dit :

« Cet homme est un faucon qui s'est fait prendre au piège par amour pour toi. C'est un trésor qui est caché dans la cendre. De misérables chauves-souris torturent ce faucon. Mais son seul péché est d'être un faucon. Il en va de lui comme de Joseph qu'on calomniait à cause de sa seule beauté. Les chauves-souris vivent dans les ruines et c'est la raison pour laquelle elles en veulent aux faucons. Ces chauves-souris lui disent : " Pourquoi te rappelles-tu sans arrêt le palais et le poing du sultan ? Nous sommes ici au pays des chauves-souris ! Alors, pourquoi tant de prétention ? Le ciel et la terre sont jaloux de notre repaire et voilà que tu le traites de ruines ! Aurais-tu par hasard l'intention de devenir le sultan des chauves-souris ? " En l'accusant ainsi, on le ligote sous le soleil brûlant et on le flagelle avec des branches d'épineux. Tandis que son sang s'écoule, lui ne fait que répéter : " Dieu est unique ! " Je lui ai maintes fois conseillé de cacher sa foi et son secret mais il a fermé la porte aux résolutions. »

Être amoureux, résolu et patient tout à la fois, cela est impossible. Car la résolution et le repentir sont comme le loup et l'amour comme un dragon. Le repentir est l'attribut des hommes et l'amour est l'attribut du Créateur.

Le messager de Dieu demanda à Abou Bekr :

« Que proposes-tu de faire ? »

— Je vais l'acheter ! dit Abou Bekr, quel qu'en soit le prix ! »

Le prophète lui dit :

« Je désire que tu m'associes à cet achat. »

Donc, Abou Bekr s'en retourna vers la demeure du maître de Bilal. Il se disait :

« Il est facile de prendre une perle de la main d'un enfant car les enfants du désir troquent volontiers leur

foi et leur raison contre quelques biens de ce monde. Ces cadavres sont si bien décorés qu'on les échange contre des centaines de jardins de roses. »

Abou Bekr frappa à la porte de la demeure et, plein de colère, il demanda au maître de Bilal :

« Pourquoi maltraites-tu cet aimé de Dieu ? Si tu es fidèle à ce que tu crois, pourquoi en veux-tu à quelqu'un qui est fidèle à sa foi ? »

Le propriétaire de Bilal répondit :

« Si tu éprouves de la pitié pour lui, tu n'as qu'à me payer son prix. Achète-le-moi ! »

Abou Bekr dit :

« Je possède un esclave blanc qui est un infidèle. Sa couleur est blanche mais son cœur est noir. Échange-le-moi contre cet esclave qui a la peau noire, mais le cœur lumineux ! »

Il fit venir son esclave qui fit l'admiration du maître de Bilal, tant il était beau. Cependant, il ne céda pas tout de suite et augmenta sans cesse ses prétentions. Abou Bekr se rendit à toutes ses exigences et acheta Bilal. Quand le marché fut conclu, l'homme éclata de rire.

« Pourquoi ris-tu ? » lui demanda Abou Bekr.

L'homme répondit :

« Si tu n'avais pas montré une si forte envie d'acheter cet esclave, tu aurais pu l'obtenir pour dix fois moins ! Il n'a pas une grande valeur mais ta colère en a fait monter le prix !

— Ô imbécile ! répliqua Abou Bekr, des gamins échangent une perle contre une noix ! Pour moi, cet esclave vaut les deux univers car je vois son âme et non pas sa couleur. Si tu avais demandé davantage, j'aurais sacrifié tous mes biens ! Si cela n'avait pas suffi, j'aurais contracté des dettes. Toi, tu l'as eu pour rien et tu l'as vendu bon marché ! Par ton ignorance, tu m'as donné un coffret plein d'émeraudes sans savoir ce qu'il contenait. Tu finiras par le regretter car personne n'aurait ainsi gaspillé pareille chance. Je t'ai remis un esclave de belle

apparence, mais idolâtre. Conserve ta foi. Moi, je conserve la mienne. »

Et, prenant Bilal par la main, il le conduisit auprès du prophète. En voyant le visage de ce dernier, Bilal perdit connaissance et se mit à pleurer. Le prophète le prit dans ses bras et lui révéla Dieu sait combien de secrets. Un poisson venait de retrouver l'océan et il est difficile de décrire pareil événement.

Le prophète demanda à Abou Bekr :

« Je t'avais demandé de m'associer à cet achat. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? »

Abou Bekr répondit :

« Nous sommes tous deux tes esclaves ! Je n'ai fait que le libérer en ton nom. Considère-moi comme ton esclave car je ne voudrais pas que l'on me libère de toi ! Ma liberté c'est d'être ton esclave. Quand j'étais jeune, je faisais un rêve : le soleil me saluait et me considérait comme son ami. Je me disais que ce rêve n'était qu'une illusion, mais en te voyant, je me suis vu et, depuis, le soleil a perdu pour moi tout son attrait. »

Le prophète dit à Bilal :

« Monte en haut du minaret pour chanter l'appel à la prière ! Va crier ce que tu aurais dû cacher à tes ennemis ! N'aie pas peur car ils sont comme sourds. On entend le bruit assourdissant des tambours et eux disent : où donc entendez-vous des tambours ? »

Les anges font aux aveugles la faveur de les tenir par la main mais les aveugles considèrent cette faveur comme une torture. Ils disent :

« Pourquoi nous tirez-vous de-ci de-là ? Nous voudrions bien dormir un peu ! »

Les saints subissent encore davantage de tourments car le Bien-Aimé est très capricieux avec ses amoureux.

Maintenant que tu as entendu l'histoire de Bilal, sache que son état n'a rien à voir avec le tien. Lui, il avançait et toi, tu recules. Ton état est comparable à celui de cet homme à qui l'on demandait son âge. Il répondit :

« J'ai dix-huit ans. Enfin, dix-sept. Peut-être seize ou même quinze... »

Son interlocuteur l'interrompt :

« Si tu continues, tu vas te retrouver dans le ventre de ta mère ! »

Le cheval blanc

Quelqu'un demanda à un bey de lui prêter un cheval. Le bey répondit :

« Volontiers ! Prends mon cheval blanc.

— Non ! Non ! fit l'autre.

— Pourquoi donc ? demande le bey.

— Ce cheval est un animal étrange : il marche à l'envers, c'est-à-dire que lorsqu'il se déplace, sa queue le précède !

— Et alors ? Tu n'as qu'à tourner sa queue vers ta maison ! »

Puisque le désir est la queue de ton ego, tu progresses à reculons. Alors, tourne cette queue vers l'appétit de l'autre monde. Quand le désir du sommeil ou la gourmandise s'affaiblissent, le désir de ta raison s'en trouve renforcé. C'est comme couper les branches d'un arbre. A leur place repoussent des branches plus vigoureuses. Tourne donc la queue de ton ego dans cette direction et il parviendra au but, fût-ce à reculons ! Il est vrai cependant que les chevaux obéissants sont plus commodes. Ils ne reculent pas lorsqu'on leur dit d'avancer.

Le parfum du prophète

Une caravane parvint un jour dans un village. Là, les voyageurs aperçurent une porte entrouverte. L'un d'eux proposa

« Défaïsons notre charge et restons ici quelques jours en attendant que cesse le froid. »

A ce moment, on entendit une voix, provenant de l'intérieur de la maison, qui disait :

« Laissez vos charges dehors avant de rentrer ! »

Ne t'encombre pas de ce qui doit rester à l'extérieur car tu es convié à une réunion importante.

L'homme qui venait de parler était un esclave qui avait pour charge de s'occuper des chevaux. Il avait un nom d'esclave mais, en réalité, c'était un sultan. Le bey, son maître, ne connaissait pas sa réelle valeur et le considérait comme Satan considérait Adam. Un jour, cet esclave tomba malade et son état fut révélé au prophète. Mais son maître, le bey, s'occupait si peu de lui qu'il ne savait rien de sa maladie. Pendant neuf jours, l'esclave, qui s'appelait Hilal, souffrit sans que quiconque s'en aperçoive.

Le prophète reçut une révélation lui disant d'aller rendre visite à un nommé Hilal qui était un homme attiré par lui.

Quand le bey fut averti de ce qu'il allait avoir l'honneur de recevoir la visite du prophète, il crut que c'était lui qu'on venait voir et sa joie ne connut pas de bornes. Il était prêt à combler de cadeaux le messenger venu lui porter la nouvelle. Il embrassa la terre avec ferveur et s'écria :

« Soyez les bienvenus ! Votre présence honore ma demeure ! Que ces lieux deviennent un paradis ! Que mon palais s'enorgueillisse de vous recevoir sous son toit ! »

Mais le prophète lui dit :

« Ce n'est pas toi que je viens visiter !

— Que mon âme soit sacrifiée pour toi ! s'écria le bey. Qui désires-tu voir ? Quels sont tes ordres ? Que je sois transformé en poussière sous les pas de celui à qui tu fais cette faveur ! »

Le prophète dit :

« Où est donc Hilal ? Lui qui est étendu à terre à cause de sa modestie ! Je voudrais bien avoir de ses nouvelles.

— Je ne savais pas qu'il était malade, dit le bey. Je ne l'ai pas vu depuis quelques jours. Il passe son temps avec les chevaux et les mules. C'est mon palefrenier et il loge dans l'écurie que tu peux voir là-bas. »

Le prophète se dirigea vers l'écurie.

L'instant de sa visite fait disparaître l'ombre et la poussière. Hilal avait senti le parfum du prophète comme Jacob avait senti celui de Joseph. Mais les miracles ne sont pas nécessaires pour l'homme de foi. Ils ne servent qu'à détruire les ennemis et ne sont pas faits pour les amis. Donc, tandis qu'il dormait, Hilal fut réveillé par un parfum. Il se dit :

« D'où provient ce parfum ? Quelle est cette odeur agréable dans l'écurie ? »

Et soudain, il aperçut, entre deux chevaux, la robe du prophète. Il se précipita pour lui embrasser les pieds. Le prophète mit son visage contre le sien et l'embrassa.

« Ô solitaire en ce monde ! Comment vas-tu ? »

Hilal répondit :

« Quand le soleil naît dans la bouche de l'insomniaque, dans quel état ce dernier pourrait-il être ? Quand l'eau submerge celui qui a soif au point de manger de la terre, quel peut être l'état de cet homme ? Quand un chien qui rêve qu'il est un lion se réveille soudain, dans quel état peut-il être ? »

Le visage peint

Il y avait une vieille femme de quatre-vingt-dix ans dont le visage ridé était jaune comme le safran. Ses joues étaient froncées comme un rideau mais l'envie de trouver un époux était encore vivace en elle. Elle n'avait plus de dents et ses cheveux étaient blancs comme le lait. Sa silhouette était aussi courbée qu'un arc et ses sens étaient affaiblis. En un mot, elle était vieille ! Seuls le désir de l'amour et l'envie d'un mari subsistaient en elle. Elle avait bien envie de chasser mais son piège était en ruine. Elle était comme le coq qui chante trop tard, comme un passager égaré. Son feu était nourri mais sa marmite était vide. Elle avait envie de chanter mais n'avait plus de lèvres.

Quand il perd ses dents, le chien cesse d'importuner les gens. Il n'attaque plus personne et se promène sur le fumier. Mais regardez ces chiennes de plus de soixante ans : leurs dents sont plus acérées que les crocs des chiens ! Quand il vieillit, le chien perd ses poils mais cette vieille chienne s'habille de fourrure et de soie. Si on lui dit : « Que ta vie se prolonge ! » elle en sera ravie et prendra cette malédiction pour une bénédiction. Un tel souhait se concevrait si elle savait quoi que ce soit de l'autre monde, mais cette chienne en ignore tout. Quand l'homme s'use sans avoir connu la maturité, il n'est que vieux. Il n'a aucune manière ni aucune sorte de beauté. Il sent l'oignon. Il n'a ni faveur, ni générosité, ni sens, ni essence.

Dans l'espoir de devenir une belle mariée, cette vieille femme s'épila les sourcils et se mit devant son miroir pour se maquiller. Elle eut beau se recouvrir de poudre, ses rides n'en persistèrent pas moins. En désespoir de cause, elle imagina de découper des enluminures sur le Coran et de s'en orner le visage,

espérant se placer ainsi au rang des beautés. Quand elle enfila sa robe, les enluminures tombèrent à terre et elle les recolla avec de la salive. Comme elles persistaient à ne pas vouloir tenir sur son visage, elle finit par s'énervier et s'écria :

« Que Satan soit maudit ! »

A cet instant, Satan apparut et lui dit :

« Ô vieille catin ! Qu'est-ce que ce maquillage ? Même moi, je n'ai jamais commis pareille aberration. Ce que tu as fait est sans exemple ! Tu n'as même pas hésité à découper les enluminures du Coran ! Toi, tu vaux des armées de Satan ! Laisse-moi en paix, toi qui, pour orner ton visage, as emprunté les ornements du Coran ! »

Pour te vendre et pour te faire apprécier, tu as volé la parole des hommes. Mais une pièce rapportée est sans valeur de même qu'une branche attachée à un arbre ne donne pas de fruit. Quand la mort te dévoilera, tout ce que tu t'es rajouté tombera.

Ô vieille femme ! Ne lutte pas contre le destin ! Regarde ton état ! Ne te retourne pas vers le passé. Il n'y a pas d'espoir que tu puisses embellir ton visage. Et que tu le peignes en rouge ou en noir n'y changera rien.

Paroles

Un jour, un mendiant en quête de pain dédia une prière à un étranger de passage qui l'avait secouru :

« O mon Dieu ! dit-il, cet homme m'a donné du pain. En récompense, accorde-lui de retourner en son pays sans encombre ! »

L'étranger répliqua :

« J'ai déjà vu ce que tu appelles mon pays ! Que Dieu te donne à toi plutôt la grâce de rejoindre le tien ! »

Les hommes vils avilissent la parole. Et même si leurs paroles sont élevées, eux les rabaissent. De même que les vêtements sont cousus pour le corps, de même les paroles sont prononcées pour ceux qui entendent. Si des hommes au cœur vil participent à une réunion, hélas, la parole aussi devient vile !

Rien

Un jour, un mendiant frappa à la porte d'une maison et implora le maître des lieux de lui donner un peu de pain, même rassis.

« Comment veux-tu que je te trouve du pain ? répliqua ce dernier. Me prendrais-tu pour un boulanger ?

- Alors, offre-moi un peu de gras de viande.
- Ici, ce n'est pas davantage une boucherie !
- Donne-moi au moins une poignée de farine.
- Est-ce que ma maison ressemble à un moulin ?
- Alors, un verre d'eau ?
- Il n'y a pas de rivière ici ! »

Ainsi, chaque demande du mendiant fut repoussée de la même manière. Finalement, celui-ci ôta son pantalon et déféqua sur le seuil.

« Que fais-tu là ? demanda le maître de maison, scandalisé.

— Voilà bien une ruine propice à la défécation, dit le mendiant. Il n'y a ici rien à boire et rien à manger. Comment quiconque pourrait-il y vivre ? Cet endroit ne peut manifestement servir que de fosse d'aisance ! »

Le malade et le soufi

Un malade rendit un jour visite au médecin et lui dit :

« O savant ! Tâte mon poulx ! Car le poulx est le témoin de l'état de cœur. La veine de mon bras se prolonge jusqu'à mon cœur et comme on ne voit pas le cœur, c'est la veine qu'il faut interroger ! »

Puisque le vent ne se voit pas, regardons la poussière et les feuilles qui s'envolent. L'ivresse du cœur est cachée mais les cernes sous les yeux sont des témoins. Mais, revenons à notre histoire...

Le médecin tâta donc le poulx du malade et s'aperçut que l'espoir d'une guérison était fort mince. Il lui dit :

« Si tu veux que cessent tes tourments, fais ce que ton cœur t'inspire. N'hésite pas à réaliser chaque désir de ton cœur. Il ne servirait à rien de te prescrire un régime ou de te recommander la patience car, en pareil cas, cela ne ferait qu'empirer ton état. Réalise donc tes désirs et agis selon le Coran qui dit : " Faites ce que vous avez envie de faire ! " »

Tels furent donc les conseils que le médecin prodigua à son patient et celui-ci lui répondit :

« Que le salut soit sur toi ! Je cours à la rivière afin d'y déverser mes chagrins ! »

En arrivant au bord de la rivière, notre homme vit là un soufi qui se lavait les mains et le visage, assis sur la berge. Il lui vint alors l'envie de lui donner une gifle sur la nuque. Se souvenant des conseils du médecin, qui lui prescrivait de suivre son envie, il levait la main, quand il se dit :

« Je ne dois pas faire une telle chose car il est dit dans le Coran : " Ne vous mettez pas sciemment en péril. " Et pourtant, si je ne satisfais pas cette envie, ce sera une chose dangereuse pour ma santé. »

Il gifla donc le soufi d'un coup bien sonore. Celui-ci se retourna et cria :

« Espèce de salopard ! »

Et il se rua sur lui dans l'intention de lui donner des coups de pied et de lui tirer la barbe. Mais, voyant qu'il s'agissait d'un homme malade, il changea d'avis.

Le peuple, induit en erreur par Satan, donne lui aussi des gifles. Mais lui aussi, il est malade et affaibli. O toi qui gifles l'innocent ! Sache que cette gifle te reviendra ! O toi qui prends tes désirs pour remède et frappes les faibles ! Sache que ton médecin s'est moqué de toi ! C'est le même médecin qui a conseillé à Adam de manger du blé. Il a dit à Adam et Eve :

« Manger ces graines est pour vous le seul moyen d'accéder à la vie éternelle. »

En disant cela, il donnait une gifle à Adam mais cette gifle lui fut retournée.

Donc, le soufi, encore rempli du feu de la colère, comprit la finalité de l'incident, et celui qui a vu le piège ne prête plus attention aux graines qui en sont l'appât.

Si tu désires éviter les ennuis, préoccupe-toi de la suite des événements plutôt que de l'immédiat. De la sorte, l'inexistant te sera révélé et le visible sera rendu vil à tes yeux. Tout homme de raison cherche l'inexistant jour et nuit. Si tu étais pauvre, tu te mettrais en quête de la générosité d'autrui. Tous les artistes cherchent l'inexistant et l'architecte recherche une maison dont le toit s'est effondré. Le marchand d'eau cherche une cruche vide et le menuisier une maison sans porte.

Puisque ton seul espoir réside dans l'inexistant et que l'inexistant est dans ta nature, pourquoi sans cesse le craindre ?

Le soufi se dit alors :

« Cela ne servirait à rien de rendre cette gifle. C'est là ce que ferait un ignorant. Pour moi, qui suis revêtu du manteau de la soumission, c'est une chose facile que d'accepter une gifle. »

Et, pensant à la faiblesse de son adversaire, il se dit encore :

« Si je le gifle, il va s'effondrer et je devrai en rendre compte devant le sultan. De toute façon, le mât est cassé et la tente s'écroule. Il serait stupide de se faire traîner en justice pour un homme qui a toute l'apparence d'un cadavre. »

Ainsi, décidé à ne point répliquer, il emmena le malade chez le juge, qui est la balance de la vérité, loin de tous les pièges de Satan. Comme par magie, il enferme Satan dans une bouteille et guérit la calomnie par le remède de la loi. Ainsi, le soufi prit son adversaire par sa robe et le traîna devant le juge.

« Vois cet âne rétif ! dit-il au juge. Mets-le sur un âne et fais-lui faire le tour de la ville ! Ou fais-le fouetter, si tu préfères ! Car si quelqu'un meurt par la loi, il ne sera demandé aucun compte pour sa mort !

— O mon fils ! dit le juge. Tends ta toile afin que je puisse faire ma peinture ! Qui a frappé ? lui ou toi ? Si c'est lui, il est si malade qu'il n'est guère plus qu'une illusion. Et le jugement de la loi s'applique aux vivants et non pas aux morts. Il n'existe pas de loi qui autorise à le mettre sur un âne car qui mettrait une bûche sur un âne ? Autant la mettre dans un cercueil ! Sache que la torture consiste à interdire aux gens l'endroit où ils méritent d'aller.

— Est-il juste, demanda le soufi, que cet âne m'ait giflé sans raison aucune ? »

Alors le juge demanda au malade :

« Quelle que puisse être ta richesse, dis-moi combien d'argent tu as sur toi.

— Je ne possède que six pièces ! répondit le malade.

— Gardes-en trois, dit le juge, et donne-lui le reste sans répliquer. Lui aussi me paraît faible et mal portant. Il pourra ainsi s'acheter du pain et ce qui va avec. »

A cet instant, le malade vit la nuque du juge et il pensa que celle-ci méritait une gifle bien autant que celle du soufi. Après tout, payer trois pièces pour une

gifle ne lui paraissait pas un prix exorbitant. Il fit donc mine de vouloir parler à l'oreille du juge et lui assena une rude gifle en disant :

« Partagez-vous ces six pièces et laissez-moi tranquille avec cette histoire ! »

Le juge fut pris de colère mais le soufi lui dit :

« Ton jugement doit être rendu selon la justice et non sous l'empire de la colère. Tu viens de tomber dans le puits que tu m'invitais à visiter. Un hadith prétend que quiconque creuse un puits tombe dedans. Agis selon ton savoir. La gifle que tu as reçue est la récompense de ton jugement. Tu as eu pitié du bourreau et m'as dit : " Remplis ton estomac de ces trois pièces ! " Peux-tu imaginer la valeur des autres jugements que tu as pu rendre ? »

Le juge répondit :

« Il faut accepter chaque tourment et toute gifle qui tombe sur notre tête. Mon visage s'est aigri mais mon cœur accepte le verdict du destin car je sais que la vérité est amère. En période de sécheresse, le soleil sourit mais les jardins agonisent. A quoi bon sourire comme une pastèque cuite ? Ne connais-tu pas ce commandement du prophète : " Pleurez abondamment ! " »

Le soufi lui demanda :

« Pourquoi l'or, qui est un métal, est-il si précieux alors que les autres métaux ne le sont pas ? Dieu a dit : " Voici mon chemin ! " Alors, comment se fait-il qu'il soit devenu le guide et que l'autre soit devenu un bandit ? Il existe un hadith qui dit : " L'enfant est le secret du père. " Alors, pourquoi un esclave et un homme libre naissent-ils du même ventre ?

— O soufi ! dit le juge. Ne crains rien. Je vais te citer un exemple à ce propos. Le Bien-Aimé est stable comme la montagne mais les amoureux tremblent comme des feuilles. Dans son être et dans ses actes, il n'existe ni opposé ni semblable. Tout ce qui existe ne trouve existence qu'en Lui. Or, il est impossible qu'un opposé puisse voir son opposé. Il s'en éloigne plutôt. Chaque chose, bonne ou mauvaise, a son contraire. Une

chose peut-elle créer une autre chose à son image ? La vérité pourrait-elle avoir deux visages ? Comment l'écume pourrait-elle être différente d'elle-même ? Comment les feuilles d'un arbre, qui se ressemblent toutes, peuvent-elles être uniques ? Considère l'océan comme s'il n'avait pas de limites car, comment fixer des limites à l'existence de l'océan ? O soufi ! Prête-moi l'oreille ! Si le ciel t'envoie un tourment, sache qu'un bonheur s'ensuivra. Si le sultan te gifle, sois sûr qu'il t'offrira le trône. Le monde entier ne vaut pas l'aile d'une mouche. Mais pour une telle gifle, des milliers d'âmes sont sacrifiées. Tous les prophètes furent loués par Dieu pour leur patience dans l'adversité. Sois présent à la maison afin que la venue de l'homme de faveurs ne te prenne pas au dépourvu. Sinon, il reprendra le bonheur qu'il apportait en disant : " Il n'y a personne ici ! "

— Que serait le monde, poursuivait le soufi, si la miséricorde et le repos étaient éternels ? Si Dieu ne nous envoyait pas un tourment à chaque instant ? Si la joie restait loin de la tristesse ? Si la nuit ne dérobait pas la lumière du jour ? Si l'hiver ne détruisait pas les jardins ? Si notre santé n'était pas la cible des maladies ? Sa miséricorde ne se trouve pas diminuée si le moindre de ses dons est toujours accompagné de son cortège de tracasseries. »

A cet ignorant, dépourvu de raison et d'ouverture de cœur, le juge répondit :

« Connais-tu l'histoire de cet homme qui était beau parleur ? Un jour, il discourait au sujet des tailleurs et décrivait comment ces derniers volaient le peuple et il citait de nombreuses anecdotes à ce sujet. Comme il s'agissait d'histoires de voleurs, les gens se rassemblèrent autour de lui.

« Les paroles agréables procurent du plaisir à l'auditoire et l'intérêt des enfants augmente l'envie d'enseigner chez le maître. Dans un hadith, le prophète dit :

« " Certainement, Dieu inspire la sagesse à la langue

du prédicateur tout comme il l'inspire à la compréhension de l'auditoire. »

« Si un musicien joue différents makams devant un auditeur ignorant, son instrument se transforme en plomb. Il oublie toute mélodie et ses doigts s'arrêtent de bouger. S'il n'y avait pas d'yeux pour comprendre les arts, le ciel et la terre cesseraient d'exister. Si les chiots n'existaient pas, tu ne remplirais pas leur écuelle avec les restes de ton repas.

« Ainsi notre conteur racontait-il les méfaits des tailleurs lorsqu'un Turc, qui avait suivi ses propos, lui demanda plein de colère :

« “ Quel est le tailleur le plus malhonnête de cette ville ? ”

« Le conteur répondit :

« “ C'est Pur Usüs. Il a ruiné toute la ville de ses trafics !

— Je parie, dit le Turc, qu'en dépit de toute son astuce, il ne pourrait même pas me voler un bout de ficelle ! ”

« On lui dit :

« “ De plus malins que toi se sont fait posséder par ses manigances. Ne sois pas prétentieux. Tu es sûr de te faire rouler ! ”

« Mais le Turc insista dans son pari et l'on en fixa les termes. Le Turc dit :

« “ S'il parvient à me voler, je vous donne mon cheval et s'il n'y arrive pas, je vous prendrai un cheval. ”

« Cette nuit-là, le Turc ne parvint guère à dormir. Jusqu'à l'aube, il se débattit avec le fantôme du tailleur-escroc. Au matin, il prit une pièce de tissu de soie sous son bras et se rendit au magasin du tailleur. Celui-ci l'accueillit avec une grande déférence. Il l'honora tellement que ces paroles éveillèrent l'affection dans le cœur du Turc. Devant ce rossignol qui chantait, celui-ci déroula son tissu en disant :

« “ Fais-moi un habit de guerre dans ce tissu. Fais-le large en bas et étroit en haut. Car l'étroitesse en haut

procure le repos au corps tandis que la largeur du bas délie les jambes. »

« Le tailleur lui répondit :

« “ O charmant client ! C’est pour moi un honneur que de te servir. ”

« Et il commença à mesurer le tissu tout en bavardant. Il raconta des anecdotes sur la générosité des beys, sur les particularités des avarés et sur bien d’autres choses. Puis, tandis que sa bouche continuait à déverser son boniment, il sortit ses ciseaux pour couper le tissu. Le Turc riait fort de tout ce qu’il entendait et ses yeux se plissèrent tant il riait. A cet instant, le tailleur découpa rapidement un morceau de tissu et le dissimula entre ses jambes. Il fit cela si vite que personne ne le vit, excepté Dieu. Mais Dieu voit les fautes et les cache jusqu’au moment où le pécheur fait déborder la coupe.

« Enivré par l’agréable verbiage du marchand, le Turc avait tout oublié de son pari. Il dit au marchand :

« “ Je t’en prie ! Raconte-moi une autre histoire car tes histoires sont une nourriture pour l’esprit ! ”

« Alors, le marchand raconta une histoire si drôle que le Turc en tomba à la renverse. Tandis qu’il riait, le tailleur coupa un autre morceau de tissu et le cacha dans sa veste. Le Turc réclama une autre histoire et le tailleur lui en conta une, encore plus drôle. Le Turc, les yeux fermés, en perdit la raison, ivre de son rire et un troisième morceau de tissu fut de nouveau subtilisé.

« Le Turc supplia encore une fois de lui raconter une histoire, mais le tailleur fut pris de pitié et se dit :

« “ Quel passionné d’histoires ! Le pauvre ne se rend compte de rien ! ”

« “ Par pitié ! implora le Turc. Une dernière ! ”

« O imbécile ! Existe-t-il quelque chose de plus drôle que toi ?

« “ C’est assez, dit alors le tailleur, car si je raconte une autre histoire ton tissu sera trop court pour que je puisse t’en faire un habit ! ”

« Ta vie est devenue comme ce tissu. Le tailleur de

l'orgueil le découpe avec le ciseau des mots et toi, tu l'implores afin qu'il te fasse rire. »

Telle fut donc la réponse du juge au soufi. Alors ce dernier dit :

« Dieu pourrait facilement réaliser tous nos désirs et assouvir toutes nos passions. Ne peut-il transformer le feu en rose et la perte en gain ? Il fait sortir la rose de l'épine et transforme l'hiver en printemps. Que perdrait-il donc à rendre éternel ce à quoi il a déjà donné l'existence ? Que perdrait-il à ne pas faire périr ceux à qui il a donné l'esprit et la vie ? Que lui importe que nous tombions dans les pièges de Satan ?

— Si le doux et l'amer n'existaient pas, répondit le juge, le laid et le beau, le caillou et la perle, l'ego, Satan et le désir, l'épreuve, la difficulté et la guerre, comment Dieu pourrait-il appeler ses serviteurs ? Comment toi-même pourrais-tu dire : “ O homme bon ! O homme pieux ! O sage ! ” Si Satan le maudit n'existait pas pour nous barrer la route, comment serait-il possible de distinguer les fidèles qui sont sur les chemins de la vérité ? S'il n'en était pas ainsi, la science et la sagesse se confondraient avec la vanité. La science et la sagesse se trouvent sur le chemin de la perversité et si le chemin était toujours droit, la sagesse serait vaine. Je sais bien, ô soufi, que tu ne manques pas de maturité. Tu me poses ces questions afin que les autres comprennent. Il est plus facile d'endurer les épreuves de ce monde que de rester éloigné, par ignorance, de la vérité. Car ces épreuves sont éphémères tandis que pareille disgrâce est éternelle. La chance est sur celui qui a l'âme éveillée. »

La mère

Attar rapporte ceci : Quand il eut gagné la guerre contre l'Inde, le sultan Mahmud reçut un esclave comme part de butin. Il l'adopta, en fit son fils, l'honora plus que quiconque et le nomma son successeur. Si tu veux des détails sur cette histoire, jette un œil au livre du cheikh Attar.

Bref, cet enfant, assis sur un trône d'or à côté du sultan, versait chaque jour des larmes amères. Le sultan lui demanda :

« Ô enfant fortuné ! Pourquoi pleures-tu ? Tous tes désirs sont comblés et tu es proche du sultan. Tu es assis sur le trône et les soldats comme le vizir sont à ton service. »

L'enfant répondit :

« Je pleure car je me souviens de ma mère. Quand elle voulait me réprimander, elle disait en me maudissant : “ Que le sultan Mahmud t'emporte ! ” et mon père lui en faisait ainsi le reproche : “ Pourquoi le maudis-tu ainsi ? N'as-tu pas d'autres malédictions que ces paroles imprudentes ? ” Et il accusait ma mère de n'avoir point de cœur pour traiter ainsi son fils. Cette dispute entre eux ne faisait qu'accroître ma peine et ma crainte. Je me disais en moi-même : “ De quel caractère emporté ce Mahmud doit-il être pour représenter ainsi la crainte et la calomnie ? ” Je vivais alors dans ta crainte, ignorant tout de tes faveurs. Où donc est ma mère à présent, ô sultan de l'univers ? Que ne peut-elle me voir assis sur ce trône ? »

Ô ignorant ! Ton état de pauvreté est comme le sultan Mahmud. Ta nature a peur de lui. Si tu connaissais la miséricorde de Mahmud, tu prierais à chaque instant pour que ta fin soit Mahmud. N'écoute donc pas ta mère nature qui t'induit en erreur. Si tu recherchais la

pauvreté, tu pleurerais jusqu'à la fin du monde. Pour ce qui est de la subsistance, ton corps est peut-être comme une mère pour toi. Pourtant, il est ton ennemi plus encore que des milliers d'ennemis.

Le chemin de la prière

Un commerçant, arrivant un matin devant sa boutique, vit que l'entrée en était barrée par un groupe de femmes. Ses pieds le brûlaient à cause du long chemin qu'il avait parcouru mais il ne pouvait passer, tant l'endroit était encombré de femmes, toutes plus belles les unes que les autres. Il s'adressa à l'une d'elles et lui dit :

« Ô ma fille ! Que vous êtes nombreuses !

— Ne te mets pas en colère pour cela ! répliqua la femme. En réalité, notre nombre est encore insuffisant et la pénurie de femmes engendre l'homosexualité ! »

Ne te préoccupe pas des événements de ton temps. Ne prends pas en considération les œuvres indigestes du destin. Ne te fais pas de souci pour ta subsistance. Si tu es dans le besoin ou dans la sécheresse, si tu grelottes, qu'importe ! Considère ces épreuves amères comme un signe de miséricorde et le pouvoir sur nos cités comme une torture.

Le chemin de la prière est plein d'empreintes de fer à cheval. Mais celles-ci sont tournées en arrière !

Maux

Une femme dit un jour à son mari :

« Ô toi qui as quitté le chemin de la générosité ! Regarde-moi ! Combien de temps resterai-je ainsi mal-traitée et dépenaillée ? »

Le mari répondit :

« Je travaille pour assurer ta subsistance. Sans doute suis-je pauvre mais mes pieds et mes mains sont solides. C'est mon devoir de t'habiller et de te nourrir et je n'y ai jamais manqué ! »

La femme montra alors le col de sa chemise qui était sale et fait d'une étoffe grossière.

« Ce col me meurtrit la peau. Pourquoi m'obliges-tu à porter un tel vêtement ?

— Ô femme ! répondit l'homme, réponds à ma question : est-il préférable de divorcer ou de subir la rudesse de son col ? De ces deux maux, lequel est le pire ? »

Ô toi qui te plains ! Les difficultés, la pauvreté, les épreuves et l'adversité sont ainsi. Sans doute est-il amer de renoncer à un désir mais il l'est encore plus de s'éloigner de la vérité. Jeûner est sûrement difficile, mais moins que de se détourner de la vérité. Si Dieu te dit : « Ô malade ! Comment te portes-tu ? » Crois-tu donc que ta maladie va persister ? Même si tu n'entends pas sa voix, sa question te procure du plaisir. Il y a bien longtemps que tu bous dans la marmite, ô desséché ! Et tu n'as même pas atteint le milieu de la cuisson !

Le sage et le prêtre

Un sage demanda un jour à un vieux prêtre :

« De toi et de ta barbe, lequel des deux est le plus âgé ? »

Le prêtre répondit :

« Je suis né avant ma barbe et j'ai connu l'univers avant elle.

— Ta barbe est blanche, reprit le sage, elle a abandonné son état d'origine. Mais toi, tu n'as pas encore changé ta mauvaise nature. Bien que ta barbe soit née après toi, elle t'a devancé. Toi, tu es encore dans la sécheresse du désir, dans la sécheresse du " moi " et du " nous ". Tu es toujours dans la même disposition d'esprit qu'à ta naissance. Tu n'as pas fait un pas. Toute ta vie, tu es resté dans un four ardent, mais tu es demeuré en ton état de boue. Tu es mû par le vent de tes désirs mais tu es fixé au sol comme une paille desséchée. Comme le peuple de Moïse, tu es resté dans le désert durant quarante ans. Tu cours du matin au soir mais tu reviens toujours au même point. Tant que tu demeureras amoureux du veau d'or, ton salut sera impossible, quand bien même tu t'y consacrerai pendant trois siècles. Dieu t'a comblé de ses faveurs mais, comme ta nature est celle d'un bœuf, l'amour du veau a remplacé l'amour de la vérité dans ton cœur. Interroge donc ton corps et ne crois pas qu'il soit sans langue ! Peut-être a-t-il à sa disposition des centaines de langages ! Tu cherches jour et nuit une légende mais ton corps t'en raconte une. Il en va comme pour l'été. C'est grâce à lui que pousse le coton mais le coton reste quand l'été est oublié. Il en va comme de la glace. Elle surgit de l'hiver. La glace reste quand l'hiver a disparu. De même, chacun des membres de ton corps te raconte les faveurs de Dieu. Si l'ivresse et les jeux de l'amour

n'existaient pas, pas une femme ne serait tombée enceinte. Sans printemps, aucun jardin ne donne de fruits. Les femmes enceintes et les enfants qu'on tient sur les genoux sont des signes du printemps et des témoins des jeux de l'amour. Chaque arbre allaite son enfant car, comme Marie, il est tombé enceint d'un sultan inconnu.

« Ô prêtre ! Commande à ton chagrin de n'être point oublieux des faveurs qu'il a reçues. S'il n'y avait pas en toi un perpétuel printemps, que contiendrait donc le grenier de ton corps ? Ton corps est un monceau de roses et tes idées sont l'eau de ces roses. Mais, quelle étrange chose ! L'eau de rose renie les roses !

« L'obstination et le blasphème sont le propre du chimpanzé mais la gratitude et la contemplation forment le chemin du prophète. Si cette naissance ne s'était pas produite lors de l'éclipse de lune, il y aurait moins de philosophes égarés dans cette nuit. Bien des hommes sensés furent victime de cet égarement et ils ont vu une montagne sur leur nez ! »

Mat

Un pauvre était tombé dans un dénuement extrême. Les tourments de la misère empoisonnaient son cœur. Il adressa un jour cette prière à Dieu :

« Ô Toi qui entends toute prière ! Tu m'as créé sans effort. Alors, offre-moi ma subsistance sans que j'aie besoin de m'en préoccuper. Tu as posé cinq perles sur ma tête et cinq sens cachés. Il m'est impossible de dénombrer les faveurs que tu as eues pour moi. Offre-moi aussi ma subsistance ! »

Il priait ainsi, sans cesse, espérant que Dieu l'exauce-

rait. Mais, voyant le temps s'écouler, il se prenait à douter. Comme il se fatiguait de prier et sombrait dans le désespoir, Dieu lui suggéra :

« Dieu est Celui qui abaisse et qui élève. Tout ce qu'Il entreprend procède de cela. Vois la bassesse de la terre et la hauteur du ciel. Vois les années, une moitié dans la sécheresse et l'autre dans la verdure. Vois le temps qui s'accroît le jour et diminue la nuit. Le monde s'envole avec ses deux ailes. Les hommes sont de toutes couleurs mais dans le tombeau, ils deviennent tous de même couleur. »

Notre subsistance est un vin versé dans une coupe d'or. La subsistance du chien, c'est sa pâtée dans son écuelle. Nous avons rendu la foule des hommes amoureuse du pain. Mais il existe des hommes qui sont ivres du Bien-Aimé. Puisque tu es satisfait de la nature, pourquoi tentes-tu de te soustraire à elle ?

Un jour, notre pauvre fit un rêve, alors qu'il dormait. Mais les soufis peuvent rêver sans dormir. Dans son rêve, il entendit une voix de l'inconnu qui lui disait :

« Ô homme en détresse ! Va chez le papetier et cherches-y un papier dissimulé parmi d'autres, de telle forme et de telle couleur. Va le lire dans un lieu écarté et évite soigneusement que quiconque soit là au moment de cette lecture. Mais, si jamais ce secret était dévoilé, ne crains rien car nul autre que toi ne saurait en profiter. Et si un retard survient, prends patience et répète le verset : “ Ne perdez pas l'espoir de la miséricorde ! ” »

Le pauvre fut si content de ce message que le monde lui en sembla comme rétréci. Et si Dieu n'y avait veillé, nul doute qu'il n'eût péri sous le coup de l'émotion.

Il se rendit en hâte chez le papetier et se mit à trier les papiers. Il finit effectivement par mettre la main sur le papier qui lui avait été décrit dans son rêve. Et il se retira dans un endroit calme pour le lire. Et cette lecture le plongea dans l'étonnement : comment le plan d'un tel trésor pouvait-il se trouver parmi les articles du papetier ? Le pauvre se dit alors :

« Dieu est le protecteur de toute chose. »

Même s'il comblait les vallées d'or et d'argent, nul ne pourrait en profiter sans permission. Même si tu lisais des milliers de pages, il ne t'en resterait rien sans Sa volonté. Sache que l'univers céleste est à l'opposé de la compréhension humaine. Car la mouche ne peut être l'intime de la huppe.

Sur le papier, il était écrit :

« En dehors de la ville, il existe un bâtiment surmonté d'une coupole. Il tourne le dos à la ville et regarde en direction de l'étoile du berger. Va là-bas, tourne le dos à la ville et porte ton regard vers La Mecque. De là, tire une flèche et creuse à l'endroit où celle-ci tombera. »

Plein d'ardeur et de joie, notre homme se hâta d'exécuter tout ceci ponctuellement. Mais, il usa sa pelle et sa pioche sans qu'aucun trésor apparaisse. Chaque jour, il lançait une nouvelle flèche et creusait un nouveau trou. C'était devenu là son travail quotidien et les gens de la ville se mirent à parler de ces curieuses activités. Des jaloux allèrent avertir le sultan.

Quand le pauvre sut que le sultan avait été informé de son état, il décida d'accepter son destin et de se rendre au sultan. Il alla au palais et, avant qu'on ne le torture, remit le papier en disant :

« Tenez ! Il n'y a aucune trace de trésor. Il vaut bien mieux que ce soit un chômeur comme le sultan qui s'occupe de cette affaire. S'il trouve un trésor, qu'il le garde ! Le chemin du désespoir est dangereux pour la raison et il faut de l'amour pour prendre ce chemin. »

Et ainsi libéré de ses ennemis jaloux, il se concentra davantage sur son unique passion.

Le chien guérit sa blessure en la léchant lui-même. Pour qui connaît les tourments de l'amour, il n'existe aucun autre ami. Personne n'est plus fou qu'un amoureux car la raison est aveugle et sourde devant l'amour. C'est un type de folie bien particulier et le médecin n'y peut rien. Si un médecin tombait un jour dans pareille

folie, il laverait ses livres de médecine de son propre sang.

Lorsqu'il priait, le pauvre se tournait vers son cœur et disait :

« L'homme récolte l'équivalent de son effort. »

Bien qu'il eût longtemps prié sans recevoir, il restait constant dans ses prières car, bien qu'il ne fût pas exaucé, il percevait une réponse. Comme il avait confiance en la générosité divine, son oreille entendait : « Oui ! »

N'appelle pas cet oiseau car il s'envole vers toi. Sa subsistance est auprès de toi. Même s'il monte très haut dans le ciel, sa pensée est toujours tournée vers ton piège. Moi je suis malade et Toi, tu es le fils de Marie qui me rendra la santé. Ceci est le cri que Lui a mis en évidence. Ô mon Dieu ! ne rends pas apparent ce qui est caché ! Comme le ney, nous avons deux bouches. L'une d'elles est placée entre les lèvres et l'autre se lamente. Mais, si le ney ne connaissait pas la faveur des lèvres, cet univers ne connaîtrait pas le sucre. Il est préférable que Joseph reste au fond du puits car ses frères sont jaloux. Je suis ivre et voudrais me jeter au milieu des querelles. Qu'est-ce qu'un puits ? Moi, je viens de planter ma tente au milieu du Sahara. Offre-moi une coupe de vin et vois la grandeur de mon ivresse. Laisse là ce pauvre qui attend son trésor car nous, nous sommes noyés dans l'océan de plaisir. Ô pauvre ! Réfugie-toi auprès de Dieu mais n'espère rien d'un noyé.

Ô échanson ! Verse une grande coupe à cet homme qui me regarde avec réprobation. Je connais tout son jeu : il est mat !

Patience

Un disciple avait envie de rencontrer cheikh Ebu'l-Hassan Harkaani. Il quitta donc la ville de Talkan pour la ville de Harkan. Il traversa maintes montagnes et vallées en priant Dieu afin qu'il lui permette un jour de contempler le visage du cheikh. Après bien des tribulations, il finit par découvrir la maison du cheikh. Plein de respect, il frappa à la porte. De l'intérieur, la femme du cheikh lui répondit en criant :

« Que veux-tu ? Que viens-tu faire ici ? »

Le disciple répondit :

« Je suis venu rendre visite au cheikh ! »

La femme alors se mit à rire :

« N'as-tu vraiment rien de mieux à faire ? Tu as traversé tout le pays pour voir le visage d'un imbécile ! Peut-être en avais-tu assez de ton pays ? »

Ainsi, cette femme vilipenda son mari sans vergogne. Mais, ce n'est pas mon affaire que de rapporter ses propos. Ce qui est sûr, c'est que ses paroles noyèrent de chagrin le cœur du disciple. Les larmes aux yeux, il demanda :

« Où est-il, ce beau cheikh ? »

— C'est un hypocrite ! dit la femme. Un piège pour les idiots ! Une laisse pour les égarés ! Combien de personnes comme toi sont ainsi venues et se sont mises en péril par sa faute ! Il vaut mieux que tu t'en retournes sans le voir ! »

Le disciple se mit à crier :

« C'est assez à présent ! La lumière des hommes de Dieu a couvert l'Orient et l'Occident. Tes paroles sataniques ne m'arracheront pas d'ici. Je ne suis pas venu ici comme un nuage poussé par le vent pour quitter ce seuil comme de la poussière. Ô femme, tu souffles pour éteindre le flambeau de la vérité. Mais tu ne

réussiras qu'à te brûler la tête. Peut-on éteindre le soleil d'un souffle ? Si tu n'habitais pas dans cette maison, je lacérerais ton visage. Remercie le ciel d'être le chien de cette maison ! »

Puis, le disciple demanda autour de lui où l'on pouvait trouver le cheikh. Et quelqu'un lui répondit :

« Il est parti chercher du bois dans la forêt ! »

Satan qui cherche à cacher la lumière sous la poussière mit le doute dans le cœur du disciple, qui se dit :

« Comment ce cheikh peut-il garder semblable femme en sa maison et vivre avec elle ? Comment ces deux opposés peuvent-ils s'unir ? »

Mais, en même temps, il se disait :

« Je ne dois pas juger le cheikh car ce serait un péché. »

Alors, son ego lui posait cette question :

« Comment Gabriel peut-il vivre avec Satan ? Comment le guide peut-il vivre avec celui qui égare les gens ? »

Tandis qu'il était assailli par toutes ces pensées, il vit le cheikh, monté sur un lion, qui venait à sa rencontre. Le lion tirait un chargement de bois et un serpent servait de fouet au cheikh. Quand celui-ci aperçut le disciple, il se mit à sourire. Car la lumière de son cœur lui avait fait découvrir ses pensées. Il lui décrivit celles-ci et lui conta ses aventures comme s'il y avait assisté.

« Si je ne montrais pas de patience envers elle, dit-il, comment ce lion pourrait-il tirer mon fardeau ? Je suis joyeux, ivre et fidèle, comme un chameau sous la charge que Dieu lui a offerte. Je ne prends pas trop en considération les critiques du peuple. Nous pouvons supporter le fardeau de cette idiote et de milliers de gens comme elle. Ce destin est une leçon pour nos élèves. »

Toutes ces paroles te sont adressées afin que tu supportes avec patience les personnes de mauvais caractère.

Successeurs

Dieu s'est doté d'un successeur afin que ce dernier reflète Sa perfection dans son cœur. Il l'a comblé de faveurs illimitées. Puis Il a créé son opposé à partir de l'obscurité. Il a fabriqué deux étendards, l'un blanc et l'autre noir. Et bien des combats se sont déroulés sous ces étendards-là ! La deuxième génération de cette opposition fut formée de Caïn et Abel. Cela continua avec Abraham et Nemrod, jusqu'à Moïse et au Pharaon. Puis, jusqu'au temps de Mohammed qu'Ebu-Cehil tenta de torturer.

Qu'est-ce que la foi ? C'est faire couler l'eau d'un ruisseau. Quand l'âme se dégage du corps, elle coule. Le sage est celui qui libère son âme au lieu de la chair et l'envoie vers la prairie. Pour expliquer l'ordre divin, la rose devient parfois épine.

Le cercle

Le vent s'est mis à souffler et les fidèles se sont assis au milieu d'un cercle, en sécurité. La tempête faisait rage, mais la miséricorde de Dieu était comme un bateau. Dieu n'a pas créé les bateaux pour en être le sultan. Son but n'est pas de jouer au sultan mais d'assurer la sécurité de Ses créatures.

Si le bœuf avance, ce n'est pas pour porter son fardeau mais pour éviter les coups de bâton. Dieu lui a

enseigné cette crainte afin qu'il serve Ses serviteurs. Celui qui travaille ne peine pas pour améliorer le monde, mais pour lui-même. Chacun cherche un remède à ses propres tourments et c'est ainsi que l'univers finit par trouver un ordre. Dieu a fait de la crainte le pilier de l'univers. Chacun éprouve de la crainte envers les bonnes choses et les mauvaises choses. Mais nul n'éprouve de crainte envers soi. Car chacun de nous a un adversaire. Bien qu'il soit très proche de nous, il nous est difficile de nous en saisir. En réalité, il est aisé de s'emparer de lui mais pas avec les sens de ce monde. Pour cela, les sens ne servent à rien. Si le sens animal suffisait, l'âne et le bœuf seraient les Beyazid de leur temps.

C'est Dieu qui a marié le corps et l'esprit. C'est Lui qui a fait d'un bateau le cheval de Noé. S'il le voulait, ce même bateau serait pour toi un ouragan. Sache que le chagrin et la joie que tu portes dans ton cœur sont le bateau et la tempête que Dieu t'offre à chaque instant.

Comme les yeux ne voient pas l'origine de la crainte, ils s'effraient de chaque image. Si un homme fort donne un coup de poing à un aveugle, celui-ci croit que c'est un chameau qui lui donne un coup de pied. Si, par hasard, il entend au même moment le cri d'un chameau, ses oreilles seront pour lui comme des yeux. Sinon, il aurait pu dire : « Peut-être est-ce une pierre qui me tombe sur la tête. » Mais en réalité, il se trompe dans les deux cas. Ces situations sont le fait de Celui qui a créé la crainte. Le savant appelle la crainte « inquiétude », mais sa compréhension est pervertie. Comment éprouver de l'inquiétude sans connaître la vérité ? Les mensonges découlent de la vérité. Ô menteur ! Ne nie pas la vérité ! Chaque homme de Dieu est le Noé du cœur ou le marin de Noé. Sache que la fréquentation du peuple est pire que l'ouragan car, lorsqu'il est avec toi, le peuple gaspille ton temps. Et s'il est loin de toi, il médite de toi. Ses rêves boivent le jus de tes idées comme un âne assoiffé. Ils te dessèchent. Une tige fraîche obéit à la

direction que tu veux lui donner mais c'est là chose dure pour une branche sèche.

Si les forêts se changeaient en crayon et l'océan en encre, ce Mesnevi ne finirait jamais. Et si les forêts ne suffisaient pas, il pousserait des arbres au fond de la mer. Mieux vaut abandonner l'océan et aller vers les terres. Il est plus agréable de parler de jouets avec un enfant. Car l'enfant se plonge dans l'océan de la raison à travers ses jeux. Même si ceux-ci paraissent déraisonnables, la raison de l'enfant se développe avec eux. Un enfant qui serait fou n'aimerait pas jouer. Il faut des fragments pour témoigner de la globalité.

Éveillé dans le rêve

Au cours d'un voyage, un juif, un musulman et un chrétien se lièrent d'amitié. De même que la raison se lie d'amitié avec l'ego de Satan, de même un fidèle peut devenir l'ami de deux égarés. Le corbeau, le hibou et le faucon sont tombés dans la même cage. Un Oriental et un Occidental qui passent la nuit en un même lieu deviennent amis. Mais quand les barreaux de la cage se brisent, chaque oiseau s'envole dans une direction différente.

Comme ces trois compagnons arrivaient à la fin d'une étape, quelqu'un vint leur apporter du halva et ce présent rendit joyeux nos trois solitaires. Les gens de la ville sont des savants raffinés dans leur comportement. Mais le paysan est un maître de générosité.

Ce jour-là, le juif et le chrétien n'avaient pas faim alors que le musulman, lui, avait jeûné. C'était pour lui l'heure de rompre le jeûne et sa faim était grande. Mais les deux autres lui dirent :

« Laissons cela ici. Nous le mangerons demain !

— Mangeons-le ce soir ! répliqua le musulman. Pourquoi patienter jusqu'à demain ?

— Aurais-tu donc l'intention de le manger à toi tout seul ? demandèrent les autres.

— Nous sommes trois, dit le musulman. Divisons ce halva en trois parties égales et que chacun mange sa part à sa guise !

— Il mérite l'enfer celui qui divise ! Toi, tu es le bien de Dieu et toutes les parts de halva lui appartiennent. Comment oserais-tu faire ce partage ? »

Le musulman se résigna et dit :

« Ô amis ! Qu'il en soit selon vos désirs ! »

Et ils allèrent se coucher. Au matin, chacun se mit à prier selon sa religion. Après la prière, l'un d'eux proposa que chacun raconte son rêve de la nuit. Et que celui qui avait fait le rêve le plus beau reçoive la part de halva de celui qui avait fait le rêve le moins beau...

Le juif raconta son rêve :

« Sur mon chemin, j'ai croisé Moïse. Je l'ai suivi sur la montagne du Sinaï. Là-haut, nous avons été entourés de lumière. Puis, j'ai vu que, par la volonté divine, la montagne se divisait en trois. Un morceau de la montagne tomba dans la mer. Et l'eau de la mer s'adoucit sur-le-champ. Un autre morceau tomba sur la terre et des ruisseaux jaillirent, comme autant de remèdes pour les affligés. Le troisième morceau s'envola vers la Kabbah pour devenir la montagne d'Arafat. Lorsque mon étonnement fut passé, je constatai que la montagne du Sinaï était toujours en place mais que son sol, comme de la glace, fondait sous les pieds de Moïse. Elle fondit tant et si bien qu'elle finit par s'aplanir. Quand ce nouveau sujet d'étonnement fut pour moi épuisé, je vis de nouveau Moïse et le Sinaï à sa place. J'aperçus une foule dans le désert qui entoure la montagne. Chacun portait une canne et un manteau et tous se dirigeaient vers la montagne. Ils levèrent les mains pour la prière et souhaitèrent voir le visage de

Dieu. Quand mon étonnement fut passé, je vis que chacun de ces hommes était un prophète de Dieu. Je vis aussi des anges magnifiques. Leurs corps étaient faits de neige immaculée. Plus loin, je vis un autre groupe d'anges, mais faits de feu cette fois-ci... »

Le juif continua ainsi à raconter son rêve

Ô toi ! As-tu une certitude pour ce qui te concerne ? Ou pour ce qui concerne ton existence ? Comment te permets-tu de te moquer ainsi d'autrui ? Qui sait qui aura la chance de mourir comme un musulman ?

A son tour, le chrétien raconta son rêve :

« C'est le Messie qui m'est apparu. Avec lui, je suis monté aussi haut que le soleil. C'était étrange. Je ne peux pas comparer ce que j'ai vu avec les choses de ce monde et ne puis donc vous raconter ce rêve. »

Le musulman dit alors :

« Ô mes amis ! Mon sultan Mustapha m'est apparu. Il m'a dit : " L'un de tes amis s'est rendu au Sinaï. Il s'y promène avec la parole de Dieu, comblé d'amour et de lumière. Jésus a emmené ton autre ami au ciel. Lève-toi ! Profite au moins du halva ! Tes amis ont été favorisés. Ils profitent de la compagnie des anges et de la connaissance. Pauvre idiot ! Ne perds pas de temps ! Mange le halva ! " »

A ces mots, le juif et le chrétien s'écrièrent :

« As-tu vraiment mangé tout le halva ?

— Comment aurais-je pu désobéir à un ordre du prophète ? Toi qui es juif, ne ferais-tu pas de même pour un ordre venant de Moïse ? Et toi, qui es chrétien, oserais-tu désobéir à Jésus ? »

Les deux autres lui dirent :

« Il est certain que ton rêve est plus juste que le nôtre. Ton sommeil consiste à être réveillé dans ton rêve. Quel beau rêve ! »

Laisse de côté toutes les prétentions concernant la connaissance et le mysticisme. La plus belle des choses est de se comporter avec respect et de servir autrui.

Âges

Un béliér, un chameau et une vache trouvèrent sur leur chemin une botte de paille. Le béliér dit :

« Si nous divisions cette botte en trois parts, aucun de nous ne serait satisfait. Il est préférable que le plus âgé de nous trois en profite à lui tout seul. Car c'est notre devoir de respecter les vieillards. »

Le béliér proposa que chacun dise son âge et il commença par lui :

« Moi, j'étais dans la même prairie que le béliér qui fut sacrifié par Abraham. »

La vache dit alors :

« Moi, j'étais aux côtés d'Adam alors qu'il labourait. Car j'étais la femelle de son taureau. »

A ces mots, le chameau se saisit de la botte de paille et se mit à la manger :

« Cela ne sert à rien de vous dire mon âge. Car, ainsi que tout le monde le sait, ma taille est la preuve de mon ancienneté. C'est ainsi que les cieux sont plus anciens que la terre. »

Logique

Un jour, un sultan se rendit à la mosquée. Ses gardes lui ouvraient le chemin en frappant la foule à coups de bâton. Ils tapaient les gens sur la tête et lacéraient leur

chemise. Un homme ne put s'échapper à temps et reçut ainsi une dizaine de coups de bâton. Il s'adressa alors au sultan :

« Ne t'occupe donc pas des tortures cachées ! Vois plutôt les tortures apparentes. Vois ce que tu fais pour aller à la mosquée, c'est-à-dire pour faire une bonne action. Qui peut dire de quoi tu seras capable le jour où tu décideras de commettre une mauvaise action ? »

Les crieurs

Seyid était le sultan de la ville de Tirmiz. Et Delkak était son bouffon. Un jour, le sultan eut une affaire urgente à traiter dans la ville de Samarcande qui était fort lointaine. Il se mit donc à chercher un messager et envoya ses crieurs par les rues pour délivrer ce message :

« Je comblerai de mes faveurs celui qui parviendra à me rapporter des nouvelles de Samarcande d'ici cinq jours ! »

Quand il entendit les crieurs, Delkak monta aussitôt à cheval pour se rendre à Tirmiz. Il mena son cheval à une telle allure que celui-ci faillit en périr. A peine arrivé en ville, Delkak, sans même se rajuster, demanda une audience auprès du sultan.

Toute la cour se mit alors en émoi, ainsi que les citadins. Chacun se disait :

« Mais quelle catastrophe est-il arrivé ? »

Certains pensaient que l'ennemi était en vue. La foule se réunit devant le palais et toute la ville fut en émoi. Chacun tremblait de peur d'une calamité.

Le sultan permit à Delkak de se présenter devant lui. Et Delkak embrassa la terre devant le sultan qui demanda :

« Que se passe-t-il, Delkak ?

— Ô mon sultan ! dit Delkak. Je te demande pardon mais laisse-moi reprendre souffle un instant ! »

L'inquiétude du sultan ne fit qu'empirer. Jamais il n'avait vu Delkak dans un tel état. C'était d'ordinaire le plus joyeux de ses intimes. Lorsqu'il parlait, chacun riait si fort qu'il en transpirait. Les gens se roulaient à terre. Tandis que, présentement, son visage était grave et son doigt posé sur sa bouche. Le sultan de Tirmiz lui dit :

« Dis-moi vite ce qui se passe. Qui t'a mis dans une si folle inquiétude ? »

Delkak répondit :

« J'étais tantôt au village et j'ai entendu tes crieurs qui rapportaient tes ordres concernant le voyage à Samarcande. Ils disaient que tu comblerais de faveurs celui qui y parviendrait. C'est pour cela que je suis venu, pour te dire que moi, je n'ai pas suffisamment de force pour accomplir un tel voyage, afin que tu n'espères pas que je te rende pareil service.

— Maudit sois-tu ! dit le sultan, tu as mis toute la ville sens dessus dessous ! »

A cet instant, le vizir intervint :

« Ô mon sultan ! Si tu le permets, je dirai ceci : Il est hors de doute que Delkak est venu de son village pour une tout autre raison. Il vient de changer d'avis à l'instant même. Il cherche à déguiser son propos et c'est la raison de ses plaisanteries. De même qu'il faut casser les noix pour en obtenir de l'huile, de même je pense qu'il faut le forcer à dire ce qu'il a sur le cœur. Regarde comme il tremble et vois la couleur de son visage. »

Delkak implora la pitié du sultan mais celui-ci ordonna qu'on le jette en prison en disant à ses gardes :

« Tapez sur son ventre comme si c'était un tambour ! Car ce n'est qu'en frappant sur un tambour que l'on peut savoir si la caisse est vide ou pleine ! »

Bien des hommes se nomment maître mais ils n'ont qu'eux pour disciple. Le jeune marié est en émoi mais la mariée ne se doute de rien.

La souris et la grenouille

Une souris qui se promenait le long d'un ruisseau se lia d'amitié avec une grenouille. Elles se réunissaient toutes deux, chaque jour à heure fixe, sur le lieu de leur première rencontre, afin de se raconter des histoires et de se divertir.

Un jour, la souris dit à la grenouille :

« Ô toi, le plus noble des animaux ! Depuis longtemps, je désire te confier un secret. Toi, tu viens de l'eau et c'est là que tu retournes. Et moi, lorsque je t'appelle du bord du ruisseau, je n'obtiens pas de réponse car tu ne m'entends pas. Mon cœur ne se satisfait pas de nos rencontres quotidiennes. Je suis dans l'égarement lorsque je ne vois pas ton visage. Pour moi, tu es la lumière du jour et la paix de la nuit. Mon cœur souhaite être avec toi à chaque instant. Mais toi, tu ignores tout de mon état. Ô ma sœur ! Moi je viens de la terre et toi, tu viens de l'eau. Il m'est impossible de plonger dans l'eau. Il faut que nous trouvions un moyen afin que mes appels te parviennent. »

Et elle proposa cette solution :

« Nous allons prendre une ficelle très longue et chacune de nous attachera l'une de ses pattes à l'une de ses extrémités. Ainsi, quand je voudrai te voir, il me suffira de tirer la ficelle. »

Cette solution ne plut guère à la grenouille et elle refusa.

Si la grenouille de l'âme est liée à la souris du corps,

elle est sans cesse importunée par cette dernière qui tire la ficelle.

La souris insista tellement que la grenouille finit par céder. Elles se relièrent donc par une longue ficelle et, chaque fois que la souris tirait sur elle, la grenouille remontait du fond de l'eau pour converser avec son amie.

Or, un jour, un énorme corbeau attrapa la souris et s'envola. Il souleva la souris et la grenouille à sa suite, la souris dans son bec et la grenouille au bout de la ficelle. Les gens qui virent ce spectacle se dirent alors :

« Voilà bien une chose étonnante ! Une grenouille, créature aquatique, pourchassée par un corbeau ! »

Quant à elle, la grenouille se disait :

« Quiconque se lie d'amitié avec une créature qui n'est pas de sa sorte mérite certes la punition que je subis ! »

Le riche et le derviche

Un jour, un homme riche et généreux demanda à un derviche :

« Ô soufi ! dis-moi : préfères-tu que je te donne tout de suite une pièce d'or ou bien que je t'en donne trois, mais demain seulement ? »

Le derviche répondit :

« Si tu m'avais donné hier une demi-pièce d'or, j'aurais été plus satisfait que d'une pièce d'or aujourd'hui ou que de cent pièces demain ! »

Une gifle donnée sur l'instant vaut mieux qu'une faveur espérée. Voici mon cou : Donne-moi une gifle si tu veux, mais fais-le tout de suite !

Talents

Un jour, le sultan Mahmud, qui allait par les rues, déguisé, croisa un groupe de voleurs. Ils lui demandèrent :

« Qui es-tu donc ? »

Le sultan répondit :

« Je suis un de vos confrères ! »

Alors, l'un des voleurs proposa que chacun d'eux explique aux autres quel talent particulier il possédait pour exercer son art. Il commença :

« Ô mes amis ! Je possède un don tout à fait rare. Ce sont mes oreilles. A tel point que lorsqu'un chien aboie, je parviens à comprendre ce qu'il veut dire.

— A quoi bon ? » demandèrent les autres.

Un second voleur enchaîna :

« Ô mes amis ! Quant à moi, je possède une vue perçante. Si je vois quelqu'un, fût-ce en pleine nuit, je le reconnaîtrai sans hésiter le lendemain en plein jour. »

Un autre :

« Moi, ce sont mes bras et mes mains qui font ma supériorité car ils sont vraiment très musclés ! »

Un autre :

« En ce qui me concerne, je suis doté d'un odorat très subtil. Tous les secrets de la terre se manifestent à mon nez. Tout ce qui se cache sous la terre, or, argent ou bijoux, je le sens. Je peux découvrir ainsi une mine d'or. »

Un autre encore :

« Moi, je suis adroit de mes mains et suis passé maître dans l'art de lancer le lasso. »

Enfin, tous se tournèrent vers le sultan et lui dirent :

« Et toi, ami ! Quel est donc ton talent ? »

Le sultan répondit :

« C'est par ma barbe que je suis doué. En la faisant bouger, je peux éviter les châtiments. Si un bourreau s'apprête à punir un coupable, je n'ai qu'à bouger ma barbe et, à l'instant même, la peur et la mort s'évanouissent. »

A ces mots, les voleurs s'écrièrent :

« Pour sûr, tu es notre maître à tous ! Car viendra le jour où nous aurons recours à tes services. »

Puis ils se dirigèrent de conserve vers le palais du sultan. Soudain, un chien se mit à aboyer. Le spécialiste de l'ouïe dit alors :

« Ce chien nous avertit que le sultan est parmi nous. »

Le spécialiste de l'odorat huma la terre et dit :

« C'est ici la demeure d'une veuve ! »

Le lanceur de lasso lança le sien sur le faite d'un mur. Tous grimpèrent à sa suite. Celui qui savait sentir dit alors :

« C'est ici qu'est caché le trésor du sultan ! »

Le voleur aux bras athlétiques démolit le mur qui renfermait le trésor et chacun des voleurs put ainsi se servir. Il y avait là des tissus richement décorés, des pièces d'or, des bijoux...

Au petit matin, le sultan quitta ses compagnons, en prenant soin de mémoriser leurs visages ainsi que l'emplacement de leur repaire. Puis, il envoya ses soldats pour les arrêter.

Les voleurs furent ainsi conduits devant le sultan, pieds et poings liés. Ils tremblaient de peur. Celui qui savait reconnaître les gens dans le noir dit aux autres :

« Cet homme-là était avec nous hier soir ! C'est lui qui est le spécialiste de la barbe. Où que nous soyons, le sultan est toujours avec nous et cet homme est le véritable sultan ! Il a vu ce que nous faisons et entendu nos secrets. En notre nom à tous, j'implore son pardon ! »

Chacun de nous possède quelque talent. Mais bien souvent ces talents ne font qu'accroître nos tourments. A l'heure du châtiment, tous ces talents sont vains. Seul en réchappe celui qui a su reconnaître le sultan en pleine nuit car le sultan ne punit pas celui qui l'a vu.

Histoire de cheval

Il y avait un bey qui possédait un cheval d'une rare beauté. Même le sultan n'en avait pas de si beau dans son écurie. Un jour, le bey monta sur son cheval parmi les cavaliers du sultan et le sultan, Harezmi-Chah, remarqua le cheval. Voyant cette grande beauté et cette souplesse extraordinaire, le sultan se dit :

« Comment cela se peut-il ? Moi qui suis comblé de biens et de richesses, moi qui ai des milliers de chevaux dans mes écuries, me voilà sidéré. Peut-être y a-t-il là quelque magie ? »

Il récita des prières mais l'attraction que son cœur ressentait pour le cheval ne faisait qu'augmenter. Il comprit alors que ceci lui arrivait du fait de la volonté divine. Après la promenade, il dévoila son secret à ses vizirs et ordonna qu'on lui amène l'animal au plus vite.

Notre bey fut fort attristé de la situation. Il pensa tout de suite à faire appel à Imadulmulk car c'était un sage respecté et écouté du sultan. Cet homme avait la nature d'un derviche et l'apparence d'un émir. Le bey lui rendit donc visite et lui dit :

« Peu m'importe si je perds toutes mes richesses ! Mais, si l'on me prend mon cheval, j'en mourrai ! »

Imadulmulk fut pris de pitié et se rendit à la cour du sultan. Il prit sa place dans la salle d'audience sans rien dire. Puis, il pria Dieu dans son cœur. En apparence, il

écoutait ce que disait le sultan, mais en réalité il disait à Dieu :

« Ô mon Dieu ! Prends ce jeune homme en pitié car tu es son unique refuge. »

Le sultan admirait son nouveau cheval. S'adressant à Imadulmulk, il dit :

« Ô mon ami ! Ne dirait-on pas que cette bête provient tout droit du paradis ? »

Imadulmulk répondit :

« Ô mon sultan ! Votre enthousiasme vous fait prendre Satan pour un ange ! Vous trouvez ce cheval admirable mais, si vous y prêtez attention, vous apercevrez vite ses défauts. Par exemple sa tête, qui ressemble à celle d'un bœuf ! »

Ces paroles eurent une influence sur le cœur du sultan. Il est certain que le boniment du vendeur est utile à la bonne marche du commerce. Mais c'est à cause de pareilles choses que Joseph fut vendu à vil prix.

L'enthousiasme est comme la lune. Il passe par des phases de plein et de vide. Quiconque connaît les deux états de la chose est enclin à se méfier. Le sultan voyait son cheval depuis sa place mais le sage avait pris de la distance.

Ainsi, par la grâce de ces paroles, l'enthousiasme du sultan s'évanouit-il. Les paroles sont le grincement de la porte du secret mais il est difficile de savoir si les grincements proviennent de l'ouverture ou de la fermeture de la porte. Car cette porte est invisible, bien que l'on en entende les grincements.

Protège tes yeux du spectacle des hommes vils. Car les vautours te guideront vers les cadavres.

Mais la vue du sage fut bénéfique pour le sultan et il ordonna :

« Ramenez ce cheval à son propriétaire afin que je ne lui nuise point ! »

Les trois fils

Dieu avait offert trois fils à un sultan, chacun doué d'un grand éveil des yeux et du cœur, chacun plus beau, plus courageux et plus généreux que les autres.

Un jour, les trois fils se présentèrent devant leur père afin de lui demander la permission de partir à la découverte du royaume. Car, dirent-ils, pour mieux gouverner le pays, il convient d'en connaître chaque ville et chaque château fort.

Comme ils embrassaient les mains du sultan pour lui faire leurs adieux, ce dernier leur donna cet avis :

« Allez mes enfants ! Visitez chaque endroit où votre cœur vous attire. Confiez-vous à Dieu pour ce voyage. Mais méfiez-vous de deux châteaux forts : Huchrouba (celui qui chasse la raison) est le premier des deux. Toute personne qui y pénètre voit ses vêtements rétrécir jusqu'à devenir trop étroits. Le second, Zatoussouver (enluminé), est encore plus dangereux. Car ses tours, ses toits et ses murs sont tout couverts de représentations d'humains ! »

Zuleikha avait orné sa chambre de peintures pour attirer l'attention de Joseph. C'est parce que Joseph ne s'intéressait pas à elle que cette chambre était devenue comme un lieu de fête.

Quand il boit de l'eau, l'assoiffé voit la vérité. Par contre, un imbécile qui contemple l'eau ne voit que son reflet. Un amoureux constate la beauté de Dieu sur la face du soleil mais un imbécile trouve une émotion artistique dans le reflet de la lune dans l'eau !

« Ô mes enfants ! conclut le sultan, méfiez-vous de ce château recouvert de peintures ! »

Il est probable que les trois fils n'auraient même pas songé à visiter ces lieux si leur père ne leur avait pas donné cet avertissement. Car il s'agissait d'un château

fort complètement abandonné. Mais cette interdiction ne fit qu'augmenter dans leur cœur le désir qu'ils avaient de découvrir cet endroit. Chaque homme désire faire ce qui est interdit. Et bien des gens se sont fourvoyés à cause d'interdictions.

Les trois princes rassurèrent leur père mais omirent de dire : « Inch'Allah ! » Puis, ils prirent la direction de ce château fort.

Le château fort de Zatoussouver avait cinq grandes poternes et recelait des milliers de peintures. Son charme enivra les trois frères.

L'apparence est comme une coupe qui contient du vin. Mais elle n'est pas à l'origine du vin.

Parmi ces milliers d'images, il y avait le portrait d'une très belle jeune fille. Cette vue fit tomber nos trois princes dans un océan. Les fossettes de cette jeune beauté transpercèrent leur cœur de flèches. Chacun d'eux eut le cœur comme déchiré et les larmes inondèrent leur visage. Ils se remémorèrent le conseil de leur père et se dirent :

« Qui peut donc représenter cette peinture ? »

Ils se mirent à questionner toutes les personnes qu'ils croisaient sur leur chemin. Après de longues recherches, ils rencontrèrent un vieillard qui leur dit que cette peinture représentait la fille du sultan de Chine.

« C'est une fille, dit-il, qui ne voit jamais personne, ni homme ni femme. Car son père la cache dans son palais derrière des rideaux. Elle est invisible comme l'âme. Le sultan en est tellement jaloux qu'il ne supporte même pas que l'on prononce son nom. Même les oiseaux n'osent pas s'approcher du toit qui abrite cette beauté. Qui tombera amoureux d'elle sera un homme bien malheureux ! »

Les trois princes, amoureux, poursuivis par le même rêve, versèrent bien des larmes. La plainte de leur cœur fit monter une fumée comme de l'encens brûlé. L'aîné dit alors :

« Ô mes frères ! Jusqu'à aujourd'hui, nous avons

passé notre temps à donner des conseils aux autres, à leur dire : " Ne vous rebellez pas devant les difficultés. Car la patience est la clé de la joie ! " Et maintenant, où est cette patience ? Où est cette joie ? Notre tour est venu d'être éprouvés ! »

Leur amour les entraîna bientôt à décider de partir en voyage au pays de leur bien-aimée. La possibilité de la voir était bien sûr exclue mais la seule idée de se rapprocher d'elle leur suffisait. Ainsi, choisissant d'abandonner leur mère, leur père et leur pays, ils prirent le chemin de la bien-aimée inconnue.

Le frère aîné dit :

« Ô mes frères ! La patience m'abandonne ! J'en ai assez de la vie. Je suis mort de chagrin. Coupez-moi la tête et que l'amour m'en fasse pousser une autre ! Car l'épée ne fait que secouer la poussière de l' amoureux ! »...

Ivre

Un jour, au cours d'une réunion, le sultan abusa de la boisson. Dans son état d'ivresse, il aperçut un savant qui passait par là. Il donna l'ordre à ses gardes de le lui amener et de lui faire boire du vin. Les gardes obéirent immédiatement mais le savant repoussa le vin qu'on lui offrait en disant :

« J'ignore ce que c'est que le vin ! Je préfère le poison à cette boisson. Apportez-moi donc du poison afin que je sois débarrassé de vous ! »

Alors, le sultan se tourna vers son échanson et lui dit :

« Alors ? Ne reste pas planté là ! Montre-moi quelles sont tes ressources et égale cet homme ! »

L'échanson frappa alors le savant de trois ou quatre

coups et réussit, par la menace, à lui faire absorber la coupe de vin. Le savant devint immédiatement ivre et un jardin lui fut ouvert. Il se mit à taquiner son entourage tout joyeux. Et chacune de ses joies lui en faisait découvrir d'autres.

Soudain, un besoin pressant l'obligea à quitter la réunion et il se dirigea en hâte vers les toilettes. Sur son chemin, il croisa une des servantes du sultan. C'était la plus belle femme qu'il ait jamais vue. Il en resta bouche bée et son corps se mit à trembler. Il avait passé toute sa vie dans la chasteté mais, sous l'empire de la boisson, il tenta d'embrasser cette belle femme. La servante se mit à crier et tenta en vain de se débarrasser de lui.

Dans ces moments d'excitation, la femme devient comme la pâte dans la main du boulanger. Tantôt il la pétrit violemment, tantôt il est plein de douceur avec elle. Il l'étale ou la ramasse. Il la chauffe.

Bref, le savant, dans son ivresse, avait tout oublié de son ascétisme et de sa dignité. Lui et la servante frissonnaient comme deux oiseaux qu'on vient d'égorger. Ils ne pensaient plus au sultan, à son échanson, à la foi ni à la piété.

Ne voyant pas revenir le savant, le sultan s'impatienta. Il partit donc à sa recherche et tomba en arrêt devant la tempête dont les toilettes étaient le théâtre. Il entra dans une telle colère qu'on eût dit que des étincelles jaillissaient de sa bouche. Le savant le voyant dans cet état devint pâle comme un homme qui vient d'absorber du poison.

Avisant l'échanson aux côtés du sultan, il lui dit :

« Alors ? Ne reste pas planté là ! Montre-moi quelles sont tes ressources et égaie cet homme ! »

Ces mots firent rire le sultan et il déclara :

« Tu m'as offert la joie. Eh bien, moi, je t'offre la vie ! »

Fortune

Un homme avait eu par héritage une importante fortune. Mais il la dilapida rapidement pour se retrouver bien vite dans un extrême dénuement. Car la fortune est changeante pour les héritiers.

Il se promenait, tel un vautour, parmi les ruines, sans ressources, sans demeure. Il adressa un jour cette prière à Dieu :

« Ô Seigneur ! Les biens dont tu m'as comblé se sont vite dissipés ! Renouvelle tes faveurs pour moi ou prends ma vie ! »

Car le prophète a dit :

« Le fidèle est comme le roseau ! Son chant est plus fort lorsqu'il est vide à l'intérieur. »

Ainsi, notre héritier passait-il ses journées dans la prière, le visage plein de larmes.

Mais existe-t-il quelqu'un qui ait frappé à la porte de la miséricorde sans rien recevoir ? L'héritier ruiné entendit donc une voix dans son rêve qui lui disait :

« Quitte Bagdad et rends-toi en Égypte ! On subviendra à tes besoins là-bas et tu y deviendras riche. Car tes larmes et tes prières sont acceptées ! »

Cette même voix lui décrivit avec précision une ville, un quartier de cette ville et un lieu de ce quartier. Elle dit encore :

« Rends-toi là et tu trouveras un trésor fait de choses rares. »

L'héritier, plein d'espoir, se rendit donc en Égypte. Il y parvint dans un état de grand épuisement, n'ayant rien mangé depuis des jours. Il lui vint l'idée de mendier mais la honte l'en empêcha. Cependant, au bout d'un moment, sa patience l'abandonna et il décida de demander l'aumône, à la nuit tombée, afin que l'obscurité couvre sa honte. Il se dit :

« Je vais crier le nom de Dieu et peut-être les gens me donneront-ils quelque chose à manger. »

Un tiers de la nuit se passa alors qu'il hésitait encore, se demandant :

« Dois-je dormir le ventre vide ou dois-je mendier ? »

Mais soudain, il fut capturé par un garde qui faisait la ronde de nuit et ce dernier se mit à le frapper de coups de bâton. Car il se trouvait qu'à cette époque, la population était excédée par les méfaits des voleurs de nuit et le sultan avait donné aux gardes des consignes sévères :

« Ne vous laissez pas abuser par leurs mensonges et soyez sans pitié ! Si vous trouvez un homme dans la rue en pleine nuit, coupez-lui la main, même s'il s'agit de quelqu'un de votre famille ! »

L'héritier implora pitié et demanda à être écouté afin qu'il puisse raconter son histoire. Quand il lui eut donné de nombreux coups de bâton, le garde lui dit :

« Vas-y ! Je t'écoute. Que fais-tu à cette heure dans les rues ? Tu es étranger. Quelles sont tes intentions ? Sais-tu que le sultan nous a recommandé d'être sans pitié pour les voleurs tels que toi ? »

L'héritier jura sur tout ce qu'il avait de sacré :

« Je ne suis ni un voleur ni un ami des voleurs. Je ne suis qu'un pauvre solitaire qui vient de Bagdad. »

Et il raconta tout : son histoire, son rêve et son espoir de trouver un trésor. Et ses yeux firent couler une rivière de larmes. Le garde fut touché par ses paroles et lui dit :

« Tu n'as pas l'air d'être un voleur. Tu es peut-être un honnête homme mais tu es vraiment trop stupide. Tu as fait tout ce chemin à cause d'un rêve ! Cela est sûr : tu n'as pas la moindre graine d'intelligence. Il m'est arrivé des centaines de fois d'avoir de tels rêves. Une voix me disait : “ Rends-toi à Bagdad. Va dans tel quartier, à tel endroit et tu y trouveras un trésor. ” Mais, je ne me suis pas déplacé pour autant ! »

Il décrivit à l'héritier l'endroit que lui indiquait la voix

de ses rêves et l'héritier reconnu dans sa description l'endroit exact où il vivait. Alors il s'écria :

« L'endroit du trésor était l'endroit même où je vivais ! Pourquoi ai-je enduré tous ces tourments ? »

Puis, il remercia Dieu et se dit :

« Toutes mes peines et mes tourments m'ont guidé vers le trésor qui était chez moi. Qu'importe que l'on me prenne pour un savant ou pour un idiot : j'ai trouvé le trésor ! »

L'idiot

Un idiot dit un jour à un pauvre qui passait :

« Personne ne te connaît dans cette ville ! »

Le pauvre répondit :

« Qu'est-ce que cela peut bien faire que les citadins ne me connaissent pas ? Il me suffit de me connaître moi-même. Si l'inverse se produisait, ma souffrance serait bien pire. Je suis un idiot, mais un idiot plein de chance et ma chance porte secours à mon intelligence ! »

Le juge dans la malle

Il y avait un homme nommé Djuha qui était fort pauvre. Un jour, lassé de son dénuement, il dit à sa femme qui était fort belle :

« Tes sourcils sont comme un arc et tes fossettes comme des flèches. Il faut que tu ailles chasser. Appâte

l'oiseau avec des graines mais ne le laisse pas s'en emparer. Ta beauté t'a été donnée pour que tu t'en serves pour chasser ! »

La femme se rendit directement chez le juge et se plaignit à lui de son mari et de ses propositions. Le juge, voyant cette belle plaignante, tonitrua :

« Il y a trop de bruit ici ! Que l'on évacue la salle ! »

Quand il se trouva seul avec elle, il dit à la femme :

« Ô femme ! Il vaut mieux que tu viennes chez moi, à un moment plus propice. Tu pourras ainsi m'expliquer tout à loisir les tortures que t'inflige ton mari. »

La femme lui dit alors :

« Ô noble juge ! Votre maison est un lieu trop fréquenté. Chez moi, c'est beaucoup plus calme. Venez plutôt visiter votre servante chez elle. Mon mari est parti au village. Si cela vous est possible, venez dès ce soir et nous éviterons ainsi les curieux. »

A la nuit, le juge se rendit chez la femme de Djuha. Celle-ci avait préparé une table avec des chandelles, des mets variés et des boissons. Mais, dès que le juge eut pénétré dans la maison, on entendit des coups frappés à la porte. Le juge chercha un endroit pour se cacher et ne trouva qu'une vieille malle dans laquelle il s'enferma. Djuha entra et dit à sa femme :

« Jamais, je n'ai manqué de satisfaire la moindre de tes requêtes. Pour toi, j'ai fait le sacrifice de toutes choses ! Et toi, tu continues à te plaindre de moi ! Quand je pense que j'ai dilapidé tous mes biens pour toi. Regarde ! Il ne me reste que cette vieille malle. Tu me soupçonnes d'y cacher de l'or et de l'argent mais elle est vide ! Demain, je l'emmènerai au marché. Je la briserai devant tout le monde et je la brûlerai ! »

La femme tenta de le raisonner mais Djuha se montra inflexible. Au matin, il fit venir un porteur qui prit la malle pour l'apporter au marché. Pendant le trajet, le porteur entendit une voix qui semblait sortir de la malle et qui disait :

« Ô porteur ! Porteur ! »

Le porteur se dit :

« D'où peut bien provenir cette voix ? Sans doute sont-ce des djinns qui m'appellent ainsi ! »

Mais, comme la voix insistait, le porteur finit par comprendre qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Et le juge, de l'intérieur de la malle, lui dit :

« Rends-toi au tribunal. Trouves-y mon adjoint et dis-lui dans quelle situation je suis. Dis-lui de venir au marché et d'acheter cette malle. Qu'il la fasse porter chez moi sans l'ouvrir ! »

Dès qu'il fut averti, l'adjoint se rendit au marché et demanda à Djuha :

« Combien vaut cette malle ? »

Djuha répondit :

« J'ai eu une offre à neuf cents pièces d'or, mais moi, j'en demande mille ! »

L'adjoint du juge répliqua :

« N'as-tu pas honte de demander un tel prix ? La valeur de cette malle est par trop évidente ! »

Djuha lui dit :

« Comment peux-tu dire une chose pareille alors que tu ne l'as même pas vue ? Attends ! Je vais l'ouvrir et ainsi tu verras. Et si tu estimes qu'elle n'en vaut pas la peine, eh bien, ne l'achète pas !

— Non ! Non ! fit l'adjoint, je veux l'acheter close ! »

Finalement l'adjoint dut payer beaucoup de pièces d'or pour récupérer la malle.

Un an plus tard, Djuha demanda à sa femme de recommencer son stratagème :

« Rends-toi chez le juge et plains-toi de moi et de notre pauvreté ! »

Sa femme se rendit donc chez le juge, accompagnée de quelques autres femmes car elle avait demandé à l'une d'elles de raconter son histoire à sa place afin que le juge ne reconnaisse pas sa voix.

Il est vrai que les sourcils et les fossettes d'une femme peuvent être autant d'arcs et de flèches. Mais sans le

secours de la voix, ces armes n'atteignent pas le gibier. Et le juge dit à la femme :

« Amène-moi ton mari si tu veux que je résolve ton problème. »

Djuha se rendit donc au tribunal. Le juge ne le reconnut pas puisqu'il se trouvait dans une malle la seule fois où il l'avait rencontré. En revanche, il connaissait sa voix pour l'avoir entendu marchander avec son adjoint. Il lui dit :

« Pourquoi maltraites-tu ainsi ta femme ? »

Djuha répondit :

« Que mon âme et ma tête soient sacrifiées devant la loi ! Si je mourais à l'instant, il ne me resterait même pas de quoi me payer un linceul ! De plus, je perds chaque fois que je joue aux dés ! »

En entendant cette voix, le juge le reconnut immédiatement et lui dit :

« Ah ! le jeu de dés ! Tu y as joué une fois avec moi déjà ! Ce n'est plus mon tour. Va jouer avec quelqu'un d'autre ! »

Souffle, patience, silence

Avant de mourir, un homme réunit ses trois fils et leur dit :

« Que celui d'entre vous qui est le plus sage soit l'héritier de tous mes biens, or ou argent. »

Après avoir prononcé ces mots en présence de ses enfants et du juge, il but le breuvage de la mort. Les trois fils se retournèrent alors vers le juge et lui dirent :

« Nous sommes trois orphelins prêts à respecter les dernières volontés de leur père ! »

Le juge réfléchit un instant et dit :

« Que chacun de vous me raconte une histoire afin que je puisse juger de sa maturité. Ou alors dites-moi quelle vertu particulière vous possédez. »

Le premier fils dit :

« Moi, je connais un homme dès l'instant qu'il parle et, s'il se tait, trois jours me suffisent pour arriver à le juger ! »

Le second dit :

« Si quelqu'un me parle, je comprends ce qu'il dit, et s'il ne parle pas, je l'y oblige !

— Oui, dit le juge, mais s'il est têtue et s'obstine à se taire ? »

Le troisième fils dit alors :

« Moi, j'observe mon souffle et reste silencieux. J'utilise la patience comme une échelle pour monter sur le toit du bonheur ! »

BIBLIOGRAPHIE

The Mathnawi of Dalaluddin Rumi, by Reynold A. Nicholson, Ed. Luzac.

Les Saints des derviches tourneurs par Aflaki, traduit du persan par Clément Huart, Ed. orientales Michel Allard.

Kach al Mahdjub, by Reynold A. Nicholson, Ed. Luzac.

Hadiqatu'l-haqiqat, de Hakim Sana-i, traduction de Major J. Stephenson, Ed. Samuel Weiser.

Rubâi'yât de Djalâl-od-Dîn Rûmî, traduit par Eva Vitray-Meyerovitch, Ed. Albin Michel.

TABLE

<i>Introduction</i>	7
La belle servante	15
Le prédicateur	19
Abandonner la colère	20
L'aguicheuse	21
La chaudière de ce monde.	23
Les crottes	23
La terre et le sucre	25
L'or du bois.	26
Le perroquet	27
Le puits du lion	29
Salomon et Azraël	32
Le moustique.	33
Les oiseaux	33
La cage	35
Le vieux musicien	36
La plainte	38
L'ivrogne	41
Le doute.	42
Traces	44
La mosquée.	45
Le chameau perdu	46
Prières	47
Peur	48
Soixante-dix ans	49
Cercueil	50

L'arc	50
La charge	51
La croûte des choses	52
Le miel du vin	53
La souris.	54
L'arbre du savoir	55
Quatre pièces d'or.	56
Chair interdite	57
La bouche de Moïse	58
Élie	58
Le citadin et le paysan	59
La mare	62
Le secret du chien	63
Pauvre chacal.	63
L'idiot	64
Le serpent-dragon.	65
L'éléphant	66
La bien-aimée de l'amoureux.	67
Le trésor.	67
Le maître d'école	72
La balance et le balai	75
Le derviche de la montagne.	75
La mule et le chameau	77
Cheikh.	78
Aveugle	80
Chercheur de vérité.	81
Le fils de Myriam	83
Le peuple de Saba.	84
Le ruisseau de la lune.	86
Le tambour du voleur	87
Graines	88
Niche.	88
La table vide	89
Hammam	89
Prodige	91
La lumière intérieure	91
Le langage des animaux	92
Vingt enfants.	96

L'esprit	97
La ville	98
La mosquée cachée	101
Tambours	103
La ville de l'amour	104
Pois chiches	104
La jument et son poulain	105
Le vent	106
Frapper	107
Sacrifice	108
Ventre	109
Le soulagement	112
Le paon	112
Indescriptible	113
Nourriture	114
Fierté	115
Deux anges	116
La gazelle	117
Le fil de l'épée	118
Pièges	120
La corde au cou	121
L'origine de l'origine	123
Pleurs	124
Désir	124
Rêve	126
Baraka	127
Une poignée de terre	129
Les babouches précieuses	132
Le feu de la nostalgie	135
Acte manqué	135
La perle	137
L'âne et le renard	140
L'âne meurtri	145
Subsistance	146
L'efféminé	148
Histoire de fou	148
Nettoyer l'âme	149
Voyage	152

La vache et l'île	153
Lanterne en plein jour	154
Convaincu	155
Chien de Satan	156
Radis	157
L'arbre fruitier	158
Le pauvre	159
Leila	160
Poils	160
Le feu de l'amour	161
Muezzin	162
Le chat et la viande	163
Le vin	164
La partie d'échecs	167
L'invité	168
L'instant secret	169
Le prisonnier	171
La guerre contre l'ego	172
Quarante pièces d'argent	174
Le membre dur	174
La perle du sultan	179
Tailles	181
L'esclave abusé	181
La mèche	184
Les beys	185
Le chasseur et l'oiseau	186
Volé	188
Le gardien	189
La bien-aimée	190
Le trésor dans la cendre	191
Le cheval blanc	195
Le parfum du prophète	196
Le visage peint	198
Paroles	199
Rien	200
Le malade et le soufi	201
La mère	209
Le chemin de la prière	210

<i>Table des matières</i>	249
Maux.	211
Le sage et le prêtre	212
Mat.	213
Patience	217
Successeurs	219
Le cercle.	219
Éveillé dans le rêve	221
Agés	224
Logique	224
Les crieurs	225
La souris et la grenouille.	227
Le riche et le derviche	228
Talents.	229
Histoire de cheval	231
Les trois fils.	233
Ivre	235
Fortune	237
L'idiot	239
Le juge dans la malle	239
Souffle, patience, silence	242
<i>Bibliographie.</i>	244